

Première nuit

Léonora Miano

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

nouvelles

Première nuit

Une anthologie du désir

Sous la direction de **Léonora Miano**



MÉMOIRE
D'ENCRER 

PREMIÈRE NUIT

UNE ANTHOLOGIE DU DÉSIR

Sous la direction
de
Léonora Miano

Nouvelles
de
Alfred Alexandre
Edem Awumey
Julien Delmaire
Frankito
Julien Mabiala Bissila
Léonora Miano
Jean-Marc Rosier
Insa Sané
Felwine Sarr
Sunjata
Georges Yémy



Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :

Première nuit : une anthologie du désir
(Nouvelles)

ISBN 978-2-89712-190-7 (Papier)

ISBN 978-2-89712-192-1 (PDF)

ISBN 978-2-89712-191-4 (ePub)

1. Histoires érotiques. I. Miano, Léonora.

PQ1276.E75P73 2014 843'.01083538 C2014-940223-6

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier ePub : [Éditions Prise de parole](#)

PRÉFACE

SUBVERSIVE SENSUALITÉ

Léonora Miano

Il y a bien des années, alors que, ne cherchant rien de précis, je farfouillais dans les rayonnages d'une librairie américaine de Paris, je suis tombée sur une anthologie intitulée *Érotique noire Black Erotica : A Celebration of Black Sensuality*¹. Cet ouvrage réjouissant, qui demeure sans équivalent dans l'espace francophone, rassemble de nombreux textes, aussi bien de fiction narrative que de poésie, souvent tirés d'œuvres déjà publiées. Les signatures les plus connues sont celles de Gloria Naylor, Barbara Chase-Riboud et Audre Lorde, qui ne comptent d'ailleurs pas parmi les écrivains africains américains les plus renommés dans les pays pratiquant le français. Peut-être en fut-il ainsi pour des questions liées aux droits... Quoi qu'il en soit, les écrits ne tournent pas autour du pot, pour aborder des sujets qui figurent au cœur des préoccupations humaines.

Or, à quelques exceptions près, les écrivains subsahariens, caribéens² et afropéens francophones semblent mettre un point d'honneur à éviter les questions relatives à l'intimité. Le couple et son expérience charnelle sont assez peu présents dans leur production, ce qui signifie que la vie elle-même n'y est pas décrite dans sa totalité. Cette absence indique à n'en pas douter un rapport complexe à soi, une difficulté à se mettre entièrement au centre de sa propre parole. La pudeur ne paraît pas une réponse valide, dans la mesure où ces mêmes auteurs sont tout à fait capables de dépeindre les plus atroces souffrances du corps. La chair meurtrie ne leur est pas le moins du monde étrangère et, lorsque la sexualité trouve sa place dans ce domaine, elle est brutale, avilissante. Que de viols, que de figures de prostituées, que d'appétits boulimiques où l'on dévore l'autre, où l'on cherche plus à disparaître en lui qu'à le connaître...

Ainsi, chez ces auteurs dépositaires d'arts de vivre parmi les plus sensuels au monde, Thanatos dame le pion à Éros avec une terrible constance. Puissance de vie toujours défaite par la force de mort. Ceci n'est pas anodin. La racialisation, ce processus à travers lequel

l'individu perd le statut de sujet pour devenir un objet racial(isé), a consisté, pour ceux que l'Histoire a définis comme Noirs, à les considérer avant tout comme des corps. C'est en dénigrant ces corps, en les brutalisant, en les réifiant, qu'il fut possible de porter atteinte à la conscience de soi. Être en mesure de les montrer dans des postures de désir, voire de jouissance, au large des caricatures et d'un humour qui n'y touchera pas, à distance d'inutiles complexités formelles, aboutit à reprendre possession de ce qui fut dérobé. À le faire sciemment, puisqu'il est question de littérature, un art où dissimulation et simulation sont de puissantes entraves à l'excellence.

Jusqu'ici, les écrivains subsahariens et afrodescendants francophones, placés devant la nécessité de congédier les préjugés relatifs au corps noir, ont opté pour une stratégie de contournement du problème, soit en le persécutant eux-mêmes, soit en ne le traitant tout simplement pas. Il y aurait aussi, pour des auteurs avant tout publiés et lus dans des espaces au sein desquels les Noirs sont minorés, une forme de reddition devant les éventuelles attentes des éditeurs et des lecteurs. De fait, le couple amoureux et désirant, lorsqu'il sera mis en avant, présentera souvent un caractère mixte. Lors de la parution de l'un de mes romans, *Blues pour Élise*³, dans lequel on découvrirait des amants noirs, le reproche d'avoir écrit un ouvrage raciste m'a été adressé. Afin de prouver mon ouverture d'esprit et mon adhésion au métissage, il n'aurait fallu créer que des couples dominos⁴. Nous voici devant l'évidence : les présumés racistes ayant la vie dure dans certaines sociétés, le désir des Noirs entre eux est perçu comme une agression. Loin d'inciter à la capitulation, ceci devrait susciter, chez les auteurs qui nous intéressent, les audaces qui leur manquent. Deux individus attirés l'un par l'autre, quel que soit leur phénotype, viennent parler d'humanité. Exclure de cette représentation du genre humain une catégorie donnée, celle à laquelle on appartient, celle dont on est issu, il n'y a pas de meilleure manière de se jeter soi-même à la poubelle.

Le caractère subversif d'une proposition littéraire faisant la part belle à l'amour et à la sensualité ne se limite pas aux productions subsahariennes et afrodescendantes. Il n'aura pas échappé au poète palestinien Mahmoud Darwich, par exemple, dont l'œuvre est connue pour la place qu'elle confère aux sens. Sous sa plume, on lira ces mots :

*Une main qui excite les vagues dans mon corps
Sa main, murmure qui frôle l'apogée
Prends-moi... Ici maintenant... Prends-moi!*⁵

Ou ceux-ci :

Elle lui dit : Mon désir est comme un fruit

qu'on ne peut remettre à plus tard
pas de temps dans mon corps
pour attendre mon lendemain!⁶

Les tenants de la littérature engagée pourraient s'étonner de telles préoccupations chez un auteur ressortissant d'un peuple martyr. Il y a pourtant là une affirmation politique et spirituelle dont la force supplante celle d'une armée de poings levés. Il ne s'agit pas de prescrire aux auteurs subsahariens et afrodescendants de n'écrire que sur les joies de l'incarnation, mais de questionner une pratique de l'art littéraire qui revient, en fin de compte, à ne proposer qu'une vision tronquée de soi. À bien y regarder, la part dont on décide de s'amputer, peut-être sans s'en apercevoir, est précisément une de celles que l'oppression a voulu ravir en l'assignant à une infra-humanité. Cette réflexion sur le corps dans les lettres subsahariennes et afrodescendantes francophones transcende d'ailleurs la question du désir. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'y a pas d'exemption me concernant, toute interrogation formulée dans ces lignes valant aussi pour moi. Nous savons faire pleurer, cela ne surprend personne, la chose est attendue, rassurante. Nous savons faire rire, ne ménageons pas nos efforts, et si nous tenons fermement un sceptre, c'est sans conteste celui du bouffon dont la prose est dite truculente, selon l'épithète consacrée. Nous savons faire la démonstration de notre intelligence, mettre en place des structures complexes devant lesquelles on criera au génie parce qu'on y aura rien compris, ne reculer devant aucun maniérisme ni procédé de nature à conforter notre sentiment de maîtriser la langue. Bien faisons-nous plaisir. N'omettons pas, pour autant, d'explorer une autre voie. Un chemin vers l'intégralité de soi, vers l'universalité du propos. En effet, les sentiments, les vibrations de la chair, sont ce qu'il y a de plus universel.

Première nuit : une anthologie du désir n'a pas l'ambition de réitérer le projet *Black Erotica*, qui visait à célébrer un élément dont l'existence ne faisait pas de doute. Il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter les paroles des plus grands tubes de la *soul music*. Ce sont des chansons érotiques, pas des petites bluettes. Nous n'en sommes pas tout à fait là dans la sphère francophone et, compte tenu de la situation, la charge sulfureuse attachée au terme *érotisme* aurait pu en crisper plus d'un. J'ai donc choisi de ne m'intéresser qu'au désir, laissant à chacun la liberté d'embrasser ou non toutes les acceptions du mot. Les textes parleraient d'eux-mêmes, révélant la capacité d'auteurs entrés dans la maturité à arpenter avec aisance les territoires de cette émotion si particulière. Il serait possible de ne pas franchir le seuil de la chambre à coucher, une thématique aussi subtile que celle-ci autorisant maintes éventualités, une large palette de feintes. J'ai cependant tenté

d'indiquer une direction : afin qu'il soit question de couple et de sensualité, j'ai suggéré un contexte, celui de la *Première nuit*. Autant dire que la voie fut balisée.

Dans mon esprit, il s'agissait en outre de composer une anthologie de génération, en conviant à y prendre part des écrivains nés comme moi dans les années 1970. Les auteurs figurant dans *Première nuit : une anthologie du désir* ne sont donc plus des adolescents, et il n'y avait pas à craindre qu'ils ignorent de quoi il pouvait être question. Leurs profils et univers, fort différents, promettaient un ensemble riche. Certains sont d'une rare polyvalence, pratiquant, en plus de l'écriture littéraire, des activités aussi diverses que la réalisation de documentaires, la mise en scène, le jeu d'acteur, la musique... Ils sont ici parce que j'ai de l'estime pour leur travail, et qu'ils méritent d'être mieux connus qu'ils ne le sont actuellement. Je tiens à remercier Alfred Alexandre, Edem Awumey, Julien Delmaire, Frankito, Julien Mabilia Bissila, Jean-Marc Rosier, Insa Sané, Felwine Sarr, Sunjata et Georges Yémy d'avoir accepté ma proposition. L'un d'eux ne l'a fait qu'à la condition que je rédige moi-même un texte. J'ai volontiers cédé à ce chantage amical, et composé avec bonheur une nouvelle pour cette anthologie du désir.

À l'instar des auteurs, les éditions Mémoire d'encrier ont d'emblée adhéré à *Première nuit : une anthologie du désir*, prenant le temps de s'y consacrer, lui trouvant une place dans un programme éditorial qui ne prévoyait rien de tel. Je voudrais remercier Rodney Saint-Eloi, qui m'a fait confiance, négligeant de se soucier comme il aurait pu le faire, comme d'autres n'y manqueront pas, de ma volonté de rassembler des auteurs du seul sexe masculin. La raison est double. D'une part, l'idée d'une femme passant commande à dix hommes d'une nouvelle sur le thème du désir me séduisait. D'autre part, j'envisage de soumettre un autre projet à des femmes, quelque chose de plus concret, afin d'apporter une dimension supplémentaire à ce travail sur l'intimité et sur le corps. Nul ne s'étonnera que j'accorde du crédit à ces dames, pour être en prise directe avec la réalité. La plupart du temps, elles n'ont pas le choix. Le moment viendra de voir si elles se montrent aussi enthousiastes que leurs homologues masculins.

Pour l'heure, c'est avec joie que je vous invite à tourner la page.

Léonora Miano
Paris, janvier 2014

1 Miriam Decosta-Willis, Reginald Martin et Roseann P. Bell (dir.), New York, Anchor Books, 1992.

2 Certains auteurs haïtiens se démarquent d'assez belle manière. Dans les trois catégories mentionnées, nous prenons principalement en compte les œuvres des écrivains les plus reconnus.

3 Léonora Miano, *Blues pour Élise*, Paris, Éditions Plon, 2010.

4 Il n'y en avait qu'un sur cinq, ce qui est une proportion élevée, en comparaison de ce qui se trouve dans les ouvrages d'auteurs blancs ou autres...

5 Mahmoud Darwich, *Une main qui répand le beau temps*, in *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*, Arles, Actes Sud, 2007.

6 Mahmoud Darwich, *Il lui dit : Ah si j'étais plus jeune*, Ibid.

AIMER COMME CAÏN

Insa Sané

Hum! Je crois que le jour où Dieu a fait l'homme, Il devait avoir ses doches. Le prototype était défectueux, mais Il nous a conçus à la chaîne et balancés comme les produits bon marché que nous sommes. Quelle arnaque! Dieu m'a fait homme, putain! J'ai une bite, je pisse et je pleure de travers en plus d'être lâche. Il nous a greffé un cœur, alors pourquoi nous interdire d'aimer? Je suis un homme et toi aussi, mon frère.

— Je ne suis pas ton frère! Enfoiré!

Tu te trompes, frangin! Tu ne cesseras jamais de l'être. Même si, aujourd'hui, ce sera toi ou moi. Au fond, ça tu le sais. Hum! Je faisais déjà le con quand tu as emménagé dans ma Tour de Babel. On avait dix piges à l'époque. Je ne me trompe pas? On se prenait pour des superhéros ; pas étonnant si tu es rapidement devenu mon compagnon d'aventure, mon alter ego. Sans déconner, t'avais l'air de sortir tout droit d'une BD avec ton boubou aux couleurs des tropiques, ton accent de la France d'ailleurs, tes principes à l'essence de Maharadja. Moi, j'avais du goudron plein les rêves, mes dents de lait enracinées dans le ciment. Tu te souviens? Dans la jungle urbaine, il fallait se faire féroce pour ne pas être piétiné par le troupeau ; je t'avais donc appris à ne tendre l'autre joue que pour armer un coup de boule. Toi, tu m'as révélé que, sous les pavés, les verts pâturages avaient survécu. La nature a horreur des rides. Tôt ou tard, elle reprendrait ses droits. Ensemble, on s'est joué des lumières de la ville. On se croyait invulnérable, elles nous ont aveuglés. Souviens-toi :

« La ville aime la chair, l'ami.

Belle dans ses sombres habits.

Si au jour elle préfère la nuit

C'est que dans le noir elle se révèle.

La ville est sensuelle.

Elle est souvent cruelle.

Quand elle se promet pour la vie,

Ouais! On entonnait ce refrain sans en saisir le sens. Tant pis! On bâtit des cabanes avec des planches et des clous qu'on volait sur ces chantiers où les ouvriers s'acharnaient à fabriquer notre ville nouvelle ; cette geôle qui, comme nous, grandissait à vue d'œil que c'en était flippant. Et aujourd'hui?! Aujourd'hui, on en est là. Je comprends les paroles : notre nature nous a perdus, les verts pâturages sont bel et bien ensevelis. Alors aujourd'hui, j'ai peur...

— Et t'as raison trembler! Comment t'as pu me faire ça?

Je n'ai pas peur pour moi, mon frère. C'est de nous qu'il s'agit. Nous. Notre histoire. Cet instinct fourbe qui pousse l'enfance à faire ses premiers pas et à se frayer un chemin entre les ronces. Cent fois, tu trébucheras. Toujours, tu te relèveras. Toi ou moi? Quelqu'un tombera. Tu le sais. Je le sais. L'autre se redressera. Enfin, c'est ce que je veux croire. Je te l'ai dit : j'ai été nourri très tôt au Mc Hollywood. Alors, ces foutus happy ends ont eu raison de ma lucidité, frangin.

— M'appelle pas comme ça! Je ne suis plus ton frère, si je l'ai jamais été!

Hum! Combien de frères peuvent se targuer d'avoir partagé autant de premières fois? Ta première vraie bagarre, j'étais là. Tu t'en souviens? Ils étaient combien? On avait douze ans et, justement, ils étaient autant de bougies prêtes à nous souffler. Drôles de travaux pour des talons d'Achille imberbes. Douze contre toi... et moi. On avait pris cher, hein? À la fin de l'épreuve, tu étais aussi beau qu'Elephant Man et j'avais des lèvres de Mursis sans les assiettes. On a définitivement su qu'on avait beau revêtir le costume – jean, baskets, casquette – on était dépourvus de super-pouvoirs.

Un pas après l'autre, on devenait Icare forgé dans le marbre chimérique de l'enfance et le fer fragile de *l'adulthood*. Le jour où tu es devenu homme, j'étais encore là. C'était aussi ma première fois. On avait quatorze ans, elle en avait quinze. Te souviens-tu de son nom?

Marie-Paule. Elle s'appelait Marie-Paule. Rappelle-toi. Elle se fringuait comme ces étoiles mortes qui hantent les boulevards. Elle parlait tout le temps de cul et *son regard trahissait la fréquentation assidue* des bois infestés de fauves. Elle aimait se pencher théâtralement pour que chacun puisse vérifier la couleur de son string. Pas mal de rumeurs salaces circulaient à son sujet dans les couloirs du bahut. Elle ne faisait rien pour les démentir. Tu te rappelles? La plupart des mecs du collège fantasmaient sur elle. Et combien se sont cassé les dents sur elle? À leurs avances, elle répondait que le zizi ce n'était pas son truc, elle préférait le mâle.

En troisième, Marie-Paule était dans ma classe. C'est vrai que je

louchais sur elle, mais je n'avais pas le cran de lui avouer qu'elle me foutait la trique. Je me contentais de mater du coin de l'œil quand elle faisait son cinéma. Je conservais ces images d'elle dans ma mémoire pour, le soir venu, me purger dans les chiottes de chez Dieu le père. Comme elle habitait à deux pâtés de notre immeuble, on a commencé à faire le trajet jusqu'au collège ensemble. C'est là qu'elle est devenue bizarre avec moi. Elle a arrêté de me parler de ses histoires de baise, alors que c'était pour ainsi dire le seul charme qu'avait sa compagnie. Et puis, j'ai eu l'impression, qu'à son tour, elle louchait sur moi comme moi sur ses sous-vêtements. Un jour, sur le chemin de l'école, elle m'a sorti que j'étais différent des autres mecs. Je ne savais pas comment prendre cette déclaration. Moi, différent? Dieu m'a fait homme! Je pleure de travers et j'ai un sexe qui se substitue à mon cerveau à la vue de la moindre parcelle de peau découverte.

Je t'avais confié cet échange. Toi, tu m'as ouvert les yeux : et je sus que j'étais nu. Il n'y avait rien d'amical dans son empressement à toujours vouloir s'asseoir à côté de moi en classe. J'avais quatorze ans, j'étais un garçon ; Marie-Paule, une fille. Elle était amoureuse de moi, mais comme Dieu m'avait fait homme, j'étais incapable de m'en rendre compte par moi-même. Pour étayer tes propos, tu t'en es remis à tes cours de catéchisme : « C'est ainsi qu'Il chassa Adam ; et Il mit à l'orient du jardin d'Eden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » Du haut de tes quatorze ans, tu t'es mis à m'expliquer que ce sont ces foutus chérubins qui nous empêchent, les hommes et les femmes, de connaître cet amour véritable qui leur permettrait d'entrevoir le chemin qui mène à l'arbre de vie. J'étais impressionné. Oui! Je vois que tu n'as pas effacé cet épisode de ta mémoire. Tant mieux parce que si tu te rappelles bien, c'est toi qui as su tirer avantage de la situation. Tu étais le chérubin dressé entre Marie-Paule et moi.

Tu m'avais convaincu que cette fille-là était à mes pieds, qu'elle ferait ce que je voudrais d'elle tant qu'elle serait persuadée qu'en retour je lui offrirais les miettes du conte de fées qu'elle s'était dessiné dans sa tête. Tu m'avais dit que tout le monde avait à y gagner. Marie-Paule, moi et toi. Tu m'avais juré que Marie-Paule était à moi. Tu t'étais gouré. On n'appartient à personne. Non, mon frère! Même quand on s'aime, on ne s'appartient pas. Et si tu plantes le canon de ton Smith & Wesson sur ma tempe, c'est que tu te sens dépossédé. Il n'y a rien à recouvrer si ce n'est l'honneur par le sang. Bref, reprenons! En ce qui concerne Marie-Paule, tu avais un plan.

C'était un samedi. La Marie-Paule qui n'avait jamais le droit de sortir de chez elle après l'école – je m'en étais très vite aperçu – s'était débrouillée pour se présenter au point de rendez-vous : au deuxième

sous-sol de la cité. Elle portait un jean taille basse et un sweat rose guimauve. Camouflée dans des habits de fille bien, alors que je l'espérais dans ses fringues de pétasse. Elle s'était arrangé une espèce de chignon qui découvrait son long cou. Hum! Peut-être se disait-elle que j'étais le genre d'animal à sauter à la gorge du chaperon rouge. Peut-être me connaissait-elle mieux que je ne me connaissais moi-même.

Je répétais intérieurement le baratin qu'il fallait lui sortir, quand elle est arrivée. Marie-Paule culminait deux têtes au-dessus de moi. Elle s'était pliée en quatre pour me faire la bise. Elle avait dû verser le contenu entier du flacon de parfum de sa mère, parce que ma tête s'est mise à tourner. Avant de tomber dans les pommes, j'ai récité mon discours :

« Marie-Paule, est-ce que tu m'aimes? Non, ne réponds pas, tout de suite! Ça me fait tellement plaisir quand tu t'assieds à côté de moi en classe ou lorsqu'on se cherche des yeux dans la cour du collège. Quand on est en contrôle et que tu places ta feuille pour que je puisse copier, je me dis que c'est parce que je compte pour toi. Aujourd'hui, je veux savoir si tu m'aimes ou si je me fais des films. Est-ce que tu m'aimes? »

Comme tu l'avais prévu, elle avait répondu par l'affirmative ; alors, j'ai chancelé. Comme prévu, j'ai poursuivi :

« J'ai besoin que tu me le prouves. Non, ne parle pas tout de suite! Ce que je vais te demander n'est pas facile, et je le sais. Si tu dois devenir mon amour pour la vie, je dois être certain que tu seras toujours prête à tout pour moi. »

J'ai gardé le silence comme tu me l'avais conseillé. Et comme on l'avait répété, j'ai fait un pas vers elle, planté mes yeux dans les siens. Et, j'ai repris :

« J'ai tellement envie de t'embrasser. Si je le fais, je serai à toi pour toujours. C'est pour ça que je ne le ferai pas avant que tu ne m'apportes une preuve. Serge, mon meilleur ami, est dans le local 178. Il t'attend... »

J'ai pris ses mains entre les miennes. Elles étaient moites. Elle m'a regardé fixement, j'ai baissé les yeux. Il fallait que j'enchaîne. Tant bien que mal, j'ai poursuivi.

« Si tu fais l'amour avec Serge, je saurais que tu m'aimes vraiment. Je viendrais prendre sa place et on le fera... »

J'avais oublié la suite du discours. Heureusement, Marie-Paule m'a embrassé comme si on était des grands avant de me tourner le dos et de se diriger vers la cave. 46. Quarante-six, c'était le nombre de ses pas entre toi et moi. Elle est rentrée dans notre antre et j'ai commencé

à compter. Oui! Je devais compter jusqu'à trois cents avant de prendre ta place. On l'avait convenu, il devait en être ainsi. Il m'a semblé avoir compté jusqu'à mille. Sans déconner, j'avais la braguette prête à exploser. J'ai cogné contre la paroi métallique. Et comme tu ne m'ouvrais pas, j'ai poussé la porte. Ton pantalon aux chevilles, tu étais couché sur elle ; la dépeçant à grands coups de rein. J'ai levé les yeux au plafond. Je t'ai dit :

« Ça fait trois cents! C'est à mon tour. »

Tu as prétendu que j'avais triché. Alors, j'ai accepté de te laisser plus de temps. Trois minutes ou cent mille plus tard, tu as explosé en un long grognement. C'était fini. Tu es sorti du local en te reboutonnant. J'ai retiré la montre que j'avais à mon poignet et te l'ai confiée. Nous avons convenu que j'avais dix minutes avant que tu ne prennes le relais. Je me suis approché de Marie-Paule ; elle pleurait.

— Quoi?!

Je te jure qu'elle pleurait.

— Et pourquoi elle pleurait, cette salope?

Si tu avais été plus vigilant, tu te serais aperçu qu'elle saignait. Moi, j'ai tout de suite remarqué le préservatif souillé de sang que tu avais jeté à la va-vite non loin de son visage.

— Elle avait ses règles?

Non, mon frère! Tu as été son loup. C'était la première fois, pour toi, pour moi, et pour elle. Marie-Paule était vierge.

— Ne raconte pas de conneries! Tout le monde sait que c'était une pute.

Tout le monde s'était convaincu de cela. Mais, connaissais-tu ne serait-ce qu'un seul de ces mecs avec lesquels elle avait soi-disant couché? Ses prétendus amants n'habitaient jamais le quartier. Ils étaient, d'après elle, beaucoup plus âgés que nous. Le crime parfait. Personne au collège n'avait les moyens de vérifier qu'elle était la souillure qu'elle disait être puisque personne de notre entourage, avant toi et moi, n'avait pu se la taper.

— C'est bon, t'as fini!?

Alors, quand je me suis rendu compte que son personnage n'était qu'une supercherie, ça m'a fait débander. Non que je n'aie aucune appétence pour les pucelles, mais je me suis senti minable. La situation m'avait échappé. Je lui ai demandé pardon, l'ai invitée à se rhabiller. Au lieu de m'écouter, elle m'a attiré vers elle. Elle m'a embrassé sur les lèvres. Douces. Avides. Fiévreuses. Et, je me suis laissé faire. Pas ma faute, Dieu m'a fait lâche.

Elle faisait rouler ses doigts sur ma peau comme si j'étais une

œuvre d'art, précieuse et fragile. Ses baisers brûlants anesthésiaient les derniers scrupules qu'il me restait. À mon tour, je la caressais. Sentir ses seins se durcir entre mes mains c'était comme tenir le monde dans les creux de mes paumes. Tandis qu'elle faisait tomber ma chemise et baissait mon jean, ma respiration devenait haletante.

Elle a fait glisser sa main sur ce que je croyais être la partie la plus intime de mon corps. Maladroitement, elle l'a mise dans sa bouche. Sans doute, comme moi, comme toi, avait-elle vu des images ou des scènes de films qui n'étaient pas de notre âge. Elle n'était que dans une posture mécanique de gestes qu'elle ne maîtrisait pas. Ça me faisait du bien quand même.

— Comment t'as pu me faire ça, putain!

J'ai pris un préservatif, elle s'est allongée sur le dos de nouveau. Son visage serein et calme jetait l'obscurité vérité dans le blanc de mes yeux. J'étais un fauve, et elle une gazelle qui attendait que le destin achève sa tragédie. J'avais beau être excité, je n'en étais pas moins gêné par le caractère glauque du scénario. Elle a dû sentir mon embarras puisque d'elle-même, elle m'a présenté sa croupe. Comme je tâtonnais, elle m'a guidé. Mon intuition s'est vérifiée, j'ai eu toutes les peines à plonger en elle. Et puis, les chérubins ont cessé de brandir leurs épées flamboyantes. Le mets des Dieux était chaud et moite. Cette fois, ni ma conscience, ni les tétanies de Marie-Paule ne m'empêchaient de savourer sa chair.

Lorsque je fus repu, un étrange malaise s'est emparé de moi. La nausée. Peut-être avais-je eu les yeux plus gros que le tendre ; peut-être que les chérubins avaient repris leur chorégraphie ; peut-être que je ne l'aimais pas comme je savais à présent qu'elle m'aimait ; sans doute Dieu m'avait-Il fait homme. Je n'eus aucun mot ou geste affectueux à offrir à Marie-Paule en échange du festin. Rien. Même pas du dépit ou de la colère. J'ai jeté mon préservatif non loin d'elle et j'ai remonté mon pantalon. Marie-Paule n'a rien fait pour me retenir. Rien. Elle a remis son jean, précipité son départ, prétextant qu'elle était en retard à un *rendez-vous*.

Quand je quittai le local, tu n'étais plus là. Plus tard, tu m'as balancé que si tu t'étais barré, c'était parce que tu voulais nous laisser entre amoureux. C'eût été une délicate attention, si tu n'avais pas rajouté que chacun est libre d'aimer une salope. Le chacun c'était moi, mais de salaud il n'y avait que toi et moi. Tu ne pouvais pas le savoir et encore moins l'avouer.

— Qu'est ce que j'en aurais eu à foutre de le savoir? Et pourquoi tu me racontes toutes ces conneries?!

Hum! J'en arrive à ce qui nous réunit ce soir. Toi et moi. Ados, on carburait aux burgers et aux clips de rap. Dans ces vidéos *made in*

USA, le mec qui tombait les filles avait la plus grosse... plume à son chapeau, cape, bagnole. Ça nous faisait marrer, mais on avait appris à lire entre les lignes. On serait des pimps ou on ne serait pas. Oui parce que, dans cette grande comédie qu'est la vie, on s'était convaincus que c'était le seul titre auquel on pouvait légitimement aspirer. Je ne me cherche pas d'excuse, mon frère. On allait devenir des hommes, quelque chose allait merder dans la chaîne de montage. Le Grand Patron est seul responsable de notre malfaçon. Au lycée, on tirait sur tout ce qui pouvait porter des talons, des cheveux longs, une culotte au lieu d'un slip kangourou. Tant pis pour la qualité, c'était le nombre de prises qui importait. Notre registre se remplissait, mais au bout du compte, on était toujours tout seul. Toi et moi.

Je ne sais pas pour toi, mais à chaque fois que je remontais mon pantalon, l'image de ma première fois avec Marie-Paule me revenait en mémoire. J'étais mal à l'aise, empressé d'abandonner ma proie. Je n'avais plus rien à lui dire, plus rien à lui vendre. Soit l'amour véritable était un mythe, soit les chérubins étaient d'acharnés ouvriers.

— Fais pas chier avec tes chérubins!

Ce sont les tiens, mon frère – ne l'oublie pas – ces putains de chérubins qui agitent leurs épées pour empêcher les hommes et les femmes de trouver les sentiers qui mènent à l'arbre de vie. Tant bien que mal, on est devenus des adultes perdus à l'est d'Eden. Des gourdes vides qui voulaient s'enfler en voguant du Nil à l'Euphrate. Notre seul berger serait cette idée d'une étoile ultime, faite de forme et de fond. On avait beau courir les filles, plus d'une fois on s'était avoué que ce serait si bon de s'amarrer à un port et de laisser pourrir notre coque. Les phares d'Alexandrie se sont présentés à nous alors qu'on s'était incrustés à une crémaillère. Lamia.

— Ôte son nom de ta bouche, enflure!

Lamia! Lamia! Lamia!

— J'veais te buter, enflure!

Lamia! Dès l'instant où on a posé les yeux sur elle, tu m'as dit qu'elle était à toi *ou alors y a maldonne*. Tu l'as dit le premier, aussi, je me suis tu. On avait plus de vingt piges, pourtant on jouait encore à chat-bite. Je ne sais toujours pas pourquoi notre désir a convergé sur elle. Elle n'était pas la reine de la soirée mais on s'est tout de suite empêtrés dans les filets qui se répandaient délicats autour de sa nuque. Je t'ai laissé lui parler le premier, en espérant que tu te casserais les dents comme les camarades du collège lorsqu'ils faisaient leurs déclarations à Marie-Paule. Tu as échangé quelques mots avec Lamia...

— Je te jure que je vais te buter, pourriture!

... Lamia... Tu as dansé avec Lamia. Dans la pénombre, j'ai vu tes mains s'approprier ses hanches, à Lamia. Vos paupières se fermer. Ta tête reposer au creux de son épaule. Je vous ai vu rire de concert. Tu as quitté la pièce en sa compagnie. Vous vous êtes isolés... de moi. Et quand tu es revenu, j'ai su à ton sourire que tu ne serais plus jamais le même et que Lamia était ce port situé entre le Nil et l'Euphrate. Tu as laissé pourrir ta coque, alors je devins seul maître à bord de mon bateau ivre. Oui! J'ai noyé ton bonheur dans l'alcool, dans les filles et dans l'espoir qu'entre elle et toi, ça ne durerait pas. Comme tu paraissais avoir jeté l'ancre et que j'étais condamné à toujours larguer les amarres, je t'en ai voulu. Qu'est-ce que tu veux? C'est le « je » qui « tu ».

Dans ta manière de ne jamais me livrer la Lamia avec laquelle tu partageais des caresses, des mots tendres, j'ai su que tu avais trouvé ce port paisible où le marin tourne le dos à l'immensité ; ces eaux que toi et moi cherchions secrètement depuis que Dieu nous avait fait hommes. Ces virées, autrefois à deux, se résumaient à présent en une course solitaire et éperdue. Et puis, tu t'es inventé des escapades. Tu les faisais dorénavant sans moi, mais toujours à deux. Elle et toi. J'ai arrêté de t'en vouloir. Aujourd'hui, je sais que j'aurais fait sans doute pire. Aimer c'est aussi se trahir. Toujours tu me parlais d'elle. Jamais tu ne me confiais la façon dont vous vous embrassiez. Jamais tu ne me laissais entrevoir les formes planquées sous sa carapace.

Jamais tu n'as voulu me la partager. Par ta seule volonté, Lamia ne devait jamais être à moi. Toujours je vous aime, d'un amour à jamais félon. À présent, tu sais que je *nous* ai préférés à *toi et moi*. Et aujourd'hui, je sais qu'elle a choisi tes faveurs parmi les nuées parce qu'elles lui promettaient la paix.

Alors, ces trois mois où tu étais pris dans un ailleurs qui, l'espérais-tu, te permettrait de construire un futur pour Lamia et toi, mes crocs se sont aiguisés. J'ai songé mille fois à elle. Un million de fois, j'ai failli composer son numéro pour lui parler de ma solitude et la supplier de m'en délivrer. J'avais besoin de sentir ma peau s'embraser au contact de la sienne ; respirer son parfum le souffle court. Lâche comme Dieu m'avait conçu, j'ai été homme. Et si Lamia ne m'avait appelé, jamais peut-être, tu n'aurais eu le canon de ce flingue pointé sur moi ; toujours, sans doute, je l'aurais regretté.

— Et tu te dis mon frère?! Je te jure que je te hais.

J'ai décroché mon téléphone et j'ai entendu sa voix : il était déjà trop tard pour nous, mon frère. Tu lui manquais. Elle se sentait seule. Je lui ai proposé ma compagnie. Lorsque je suis arrivé chez vous, c'en était fini de nous, mon frère. Pas une seule fois, alors qu'elle me

parlait de toi, je n'ai songé à notre amitié. Mon esprit et mon corps tout entier étaient tournés vers elle. Mes yeux jalousaient ses lèvres, sa peau, le grain de beauté qui trônait juste sous sa bouche. On était sur le canapé, j'ai posé ma tête sur son épaule. De là, je pouvais entendre son cœur battre dans ma poitrine. Mon souffle avide a léché son cou. Elle m'a dit que l'on ne devrait pas le faire ; que ce n'était pas bien. Depuis le début c'était trop tard. Je lui ai caressé les cheveux, mes yeux ont happé les siens tandis que nos lèvres se convoitaient. Il était définitivement trop tard. Si c'était à refaire, je le referais... mille fois. Que ses baisers laissent sur ma peau des marques indélébiles! Que ses seins deviennent ma corne d'abondance. Que le creux de ses reins me donne encore et encore le vertige.

— FERME TA GUEULE! Putain, tais-toi!

Non! Ne tire pas tout de suite. Tu dois savoir. Tu dois savoir qu'alors que je m'allongeais sur elle, j'ai soutenu son regard. Tandis que ma bouche glissait de sa nuque à son nombril, que mes doigts enflammaient son épiderme et s'embrasaient en plongeant dans le feu de son ventre, que je dévorais sa cambrure, ses gémissements, jamais les chérubins n'ont brandi leurs épées flamboyantes. Je me suis régala du mets des Dieux. Chaud et moite. J'étais loup. Elle était lionne. J'ai savouré la chair de Lamia. En lacérant mon dos de ses griffes, elle a déchiré ce qu'il me restait de lâcheté. J'étais nu, je n'avais plus froid.

Lorsque je fus repu et qu'elle eut éteint sa soif, aucun étrange malaise ne s'est emparé de moi. Je me suis évanoui en elle et les chérubins n'ont pas repris leur danse de diversion. Peut-être Dieu m'avait-Il fait homme. J'ai caressé son dos comme si j'avais eu le privilège d'effleurer la plus belle des œuvres. Je n'ai eu que mots et gestes affectueux à offrir à Lamia. Rien. Ni dépit, ni colère. Ni remords, ni regrets. Et, on riait. Le festin dura encore. Elle ne parlait pas de toi. On était Adam et Eve s'amusant de l'instant, *on ne demandait pas le bonheur*, on était heureux.

J'étais devenu le même chérubin entre Lamia et toi que tu avais été entre Marie-Paule et moi. En vérité, tu offrais à Lamia le calme pastoral ; je versais à ses pieds le sang et les larmes de la passion. Soixante-six fois, elle préféra mes faveurs.

— Alors, je serai berger. Je ferai couler ton sang afin de pouvoir renaître auprès d'elle. *Ton nom sera maudit et tu ne demeureras que poussière pour la postérité.* Alors que Lamia retracera secrètement ton ombre, *les temps t'auront enseveli.*

Et que lui diras-tu au sujet de ma mort, lorsque les corbeaux auront déterré ma dépouille, frangin?

— Suis-je le gardien de mon frère?

LE CONFESSIONNAL

Julien Mabiala Bissila

MON PÈRE

J'ai écrasé une personne. Une femme.

Je crois que je l'ai tuée. Je n'en suis pas certain.

Mais le choc était violent.

C'était sur l'autoroute...

Non sur la nationale.

Non sur la...

OK, bon je vais tout vous dire.

C'était dans une chambre.

Je revois son corps couché derrière le mur de l'église... Heu de la chambre.

Excusez-moi mon père, les images s'entrechoquent en moi.

La danse des ombres chinoises, le parfum des fleurs de mandarinier, la musique, le vin, le bain, l'odeur de la cigarette.

On peut fumer ici? Non? Mes excuses. C'est la première fois que je viens dans un parloir religieux. Avant, je pensais qu'il fallait être d'abord un con avec des fesses pleines de péchés pour se confesser.

Voilà, mon père, j'ai commis un crime, enfin, j'ai accidentellement peut-être tué quelqu'un. Commençons par la première rencontre. Juin 1997.

Coup de foudre. Deux victimes : elle et moi. On était amoureux comme la farine et la levure, vous voyez le plan? Non? Comment ça se dit être amoureux dans le jargon religieux? On s'attirait charnellement depuis des lustres. Je l'aimais. Et les choses ont bien fonctionné entre nous. Un soir, on a mangé ensemble. On a parlé de nos cœurs torpillés par d'autres histoires maladroites, de nos corps qui n'en pouvaient plus d'attendre. En sortant du restaurant, nos lèvres ont remporté la victoire sur la peur, l'hésitation et le désir. Le baiser le plus parfait de

ma vie. Avant de quitter ces lieux qui avaient permis à nos cœurs brûlants d'envie de signer un pacte d'amour, avant que nos corps ne s'en aillent mordre l'un dans l'autre durant cette nuit complice, elle m'a dit : *Attends s'il te plaît, je vais me vider la vessie de ce vin rouge, bouge pas, j'arrive.* Elle est retournée à l'intérieur. Ce fut la dernière fois que je la vis. Volatilisée.

C'était le premier soir de la guerre. L'obus a limogé le restaurant dans le froissement d'un coup de reins mortel. Elle m'avait à peine tourné le dos. Était-elle morte?

Autour de moi, du béton armé et des cadavres qui continuaient à attendre le bus.

Tout s'est passé très vite.

Quatre ans après notre nuit manquée d'alors, nous voilà dans une chambre, elle et moi. D'abord un pur hasard, dans la cour de l'église. Devant la statue de la sainte mère de Dieu. Là, une fille me rappelle celle que j'ai aimée, celle que j'aime toujours. Le même sourire qui déchire le cœur. Assise, devant Marie, elle médite. De temps à autre nos regards se croisent. Elle sourit, moi aussi. J'ai le cœur qui bat. Je m'approche d'elle, feignant de contempler la beauté de cette sculpture. On est assis côte à côte. Mon auriculaire l'effleure. Elle s'éloigne d'un ou deux centimètres. J'entends son souffle de plus en plus fort. Et là, nos bouts de doigts se touchent. Elle ne réagit pas. J'avance, d'une main hésitante et presque tremblante.

Je vois, du coin de l'œil, sa poitrine qui s'accélère dans un va-et-vient sous la pression de sa respiration. Bientôt, je surprends mes doigts entre ses cuisses. Elle se mord les lèvres. Puis sans me regarder, elle dit : *Pas ici.* Elle se lève et se dirige vers l'arrière-cour. Je l'imites. Derrière le mur de l'église, je l'embrasse. Ses lèvres ont le même goût que celles de la fille du restaurant. L'instant d'après, on est dans une chambre. Ces chandelles, ces baisers... Elle est allongée. Une caresse. Elle frémit, ferme les yeux. Un autre baiser. Elle murmure : *C'est trop risqué.*

Quand nos corps ont commencé à faire naufrage, on était juste heureux de pratiquer l'acte de vivre. Pendant que les baisers devenaient plus excitants, une voix s'est fait entendre. On aurait dit qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. La voix a lancé : *Bande d'ingrats!* Dans le noir, la robe sacrée de mon amante s'est envolée, ôtée par des mains invisibles. Puis des caresses inconnues, incongrues, se sont emparées d'elle. Son corps a hurlé. La voix avançait sur la pointe des pieds. Caressant de façon perverse ses seins tendus, tout en chuchotant : *Mangez-moi. Prenez-moi dans toutes les soupes. Crue. À point...*

Me croyez-vous mon père, ou pas? Parce que les flics, je connais

leur manière. Ils vont dire : *On n'a pas retrouvé l'ADN de la voix*. C'est donc vous le coupable

OK c'est vrai, y avait aucune voix, aucune autre présence en dehors d'elle et moi. Je ne voulais pas lui faire du mal parce que mon amoureuse est une fille très... Comment vous expliquer? D'ailleurs, il faut que je vous parle d'elle.

Bettina, elle s'appelle. J'aime son prénom, ses yeux, son corps... Elle est tout ce que j'ai toujours rêvé de trouver chez une femme. Sauf que, dans cette chambre, cette nuit-là était aussi celle de ma deuxième naissance. Putain, il ne faut pas que je m'éparpille. Faut pas, mais c'est important que je vous parle de ça. Vous allez saisir le lien.

Y a quatre ans je venais de naître de nouveau. Pas avec le baptême, non! J'ai survécu à plusieurs fins de vie. La dernière date d'il y a trois mois. Je suis *revenu* comme on le dit chez moi. Pas que j'aie été cloué avant de ressusciter, non. J'avais erré des années durant dans la cité de la nuit éternelle, marché dans ses rues. J'ai eu la chance de voyager dans son voilier, de visiter sa maison, son musée, son jardin, le privilège de connaître sa famille, son chien...

Bref, la mort est une bourgeoise arrogante. C'est très catholique, mon père. Bettina est chrétienne, croyante et pratiquante. Catho. Donc, je n'ai rien contre les calotins. Juste que la reine des tombeaux vit dans un luxe insolent qui puise ses ressources dans le sous-sol de nos veines pillées. Sa musique préférée, c'est la guerre. Là-bas ça s'appelle L'OPÉRA DE LA CONNERIE D'ÉTAT. Donc, le jour de la pause-bêtise, j'étais parmi les survivants. Après ces quatre années d'errance avec le voyageur inactif, à l'arrivée, j'étais vainqueur. J'avais survécu à toutes les débâcles. Ça faisait deux jours que j'avais retrouvé la maison de Moussilibili, ma grand-mère. Ma tante et ses trois filles avaient survécu elles aussi.

Il était 2 h de l'après-midi, quand le 4x4 de la brigade anticriminelle freina brusquement devant la maison familiale. Suivez mon père, c'est important de comprendre l'origine des choses. Comment se comporte le péché dans sa fabrique, tout homme étant éligible à la cruauté. Dans la cour, les filles pleuraient. Elles se ruèrent vers la maison, poussant des cris stridents mêlés aux bruits de vieux brodequins. Des soldats en uniforme. Kalachnikovs prêtes à cracher le venin. Avant mon arrivée, la chambre que j'occupais servait de débarras. Elle était encore criblée de grands trous laissés par des balles perdues. Il y en avait partout. Je pouvais donc voir tout ce qui se passait à l'extérieur.

Je sautai de mon vieux lit en fer, enfilai à la hâte une chemise. Les trois enfants de ma tante hurlaient, le visage défiguré. La peur. Je m'apprêtais à les calmer. Au même moment, dehors, le cri de

Moussilibili me brisa le cœur. Elle était à même le sol, la gueule de l'arme sur sa nuque, le visage dans la poussière, le brodequin du fusilleur posé sur son dos. Impossible de saisir la vitesse à laquelle les choses se passaient. Surtout quand on s'éveille d'un profond sommeil.

Ma tante hurlait comme une folle. Un soldat lui enfila le sexe de la kalachnikov dans la gueule. Le poilu qui avait son pied sur la nuque de Moussilibili arma un autre coup de botte à la manière de Ronaldo. Pam! Dans la marmite bouillante qui était au feu. Celle-ci vola en l'air, atterrit sur elle, le visage toujours contre terre. Elle avait les cheveux rougis par la sauce de haricots au poisson salé.

Le soldat s'apprêtait à l'achever avec le cul de sa kalachnikov. Ma main a arrêté son geste. Je me suis vu dans ses yeux : un animal préhistorique. Un court silence, enfin, une demi-seconde avant que mes dents ne lui saisissent la gorge. Le cou pris en otage par ma mâchoire. Le sang jaillissait de partout, son arme gisait à même le sol. La suite des événements, ce sont les autres qui peuvent la raconter.

Après des mois de torture électrique, ma carcasse insolente ne laissait plus passer le courant. Ils m'ont jeté à la morgue avec un mot attaché sur l'orteil gauche : *Innocent décédé par confusion physiologique*. Avec le froid du frigo, mon corps a récupéré ses fonctions vitales. Je respirais de nouveau. Je fus transféré aux urgences pendant les douze jours de mon coma. Je revins à la vie à 13 h 13. Un matin d'avril. Depuis, on m'appelle Le revenant.

Moussilibili a dit : *Encore une victoire sur la mort. Tu es né de nouveau. Tous les jours, je veux te voir à l'église, remerciant la Sainte Vierge...* Ah, il y a aussi cette histoire de virginité qui est incontournable, mon père.

Bettina était encore pucelle quand je l'ai rencontrée avant la guerre et même après. Drôle de coïncidence, mon père, on s'est revus par hasard dans la cour de l'église devant la statue de Marie, la mère du Christ, elle aussi, pucelle avant et après son accouchement, selon les rumeurs. La fille qui me la rappelait, celle que j'embrassais derrière le mur de l'église, c'était bien elle.

Bettina en personne.

Elle était en vie.

Face à face, on riait, on pleurait, on riait-pleurait, comme deux enfants. Son corps tout chaud sur ma peau. *J'ai envie de toi*, clamait toute ma chair en ébullition. Déjà, durant ma saison de sauve-qui-peut, je n'ai pas pu visiter le sexe d'en face. Selon l'inventaire de mes périodes d'austérité sexuelle, j'avais au total quatre ans de lait aux têtards dans le corps, mon père. C'est costaud, n'est-ce pas? Vous savez de quoi je parle? Si! Vous qui pratiquez un sport de haut niveau

dans l'équipe nationale de la chasteté, vous savez combien c'est difficile de jouer en défense contre son propre corps. Quatre ans de chômage charnel. On a le corps qui démissionne.

En la serrant dans mes bras, j'ai senti le puzzle de ma viande se remettre en place. Mon cœur, comme une vieille horloge coincée, a recommencé à clic-clac-ter. Adieu les années d'embargo érotique. Ces durs moments où le visage de Bettina gelait dans le froid de ma mémoire... *Ah, le froid!* Je ne dois pas m'écarter du sujet, mais sans ce chapitre, impossible de comprendre la suite.

Pour ne pas que le souvenir de notre baiser d'avant la guerre ne pourrisse dans l'oubli et les bruits de bombes, il fallait un temps glacial. Mais dans un pays tropical où le trouver pour alimenter le frigo de ma mémoire?

Comment me congeler la tête?

Y a pas froid plus constipant et austère qu'au Canada, mon Père! Montréal.

Sous la pluie, la poussière, les odeurs, les klaxons des obus. Vingt-quatre heures sur 24, je rêvais de cette ville. Lumineuse et charmante. Belle et juteuse. Souriante et pleine de formes. Sensuelle comme une femme bien fournie.

Mais avec un hiver brutal comme le sexe de la nuit.

Quand tout en moi s'arrêtait, se grisait, se lamentait, s'éparpillait, s'émiettait, se coagulait, suffoquait et foutait le camp.

Quand ma respiration croyait prendre ses moments d'évasion, quand ce truc qu'on appelle espoir passait au rouge, se prostituait au clair de lune, jouait avec des écureuils et des castors, quand voler comme un oiseau du haut d'un immeuble délabré harcelait mes envies, quand le désir d'entendre mon crâne se fracasser sur du béton était à son paroxysme, j'oxygénais mes poumons avec des bouts de Montréal. Ses rues, ses lignes de métro, son Mont-Royal, ses lacs, son accent, s'infiltraient dans mes veines.

La montréalité dans l'âme comme le dernier regard d'un chien qu'on va noyer.

C'est mon oncle, tout ça! C'est lui le fabricant de ma machine à rêver.

Le forgeron des idées dangereuses. L'agriculteur de mes fantasmes.

Avec le tracteur de sa bouche, il a semé des mots, des lieux, des formes, des vies, des pelouses, des habitations, des parcs, des forêts, des ponts, des musées, des rêves hallucinogènes. À l'heure où les enfants boivent les paroles du conteur autour du feu, nous, nous vagabondions dans les contrées mirobolantes du Canada à travers la

voix de notre oncle. Quand sa cuite avait atteint le plafond, il obligeait nos têtes à prendre des directions inconnues, des sens interdits. *Ha! le Code de la route.* Nous y sommes.

Au début je vous ai dit que j'avais tué quelqu'un par accident.

Eh bien, le sens interdit y est pour beaucoup dans cette histoire.

Voilà, Bettina, mon amoureuse, le soir de nos retrouvailles, j'étais en pénurie d'elle. Elle aussi. En manque de moi. Enfin, j'ai cru lire cela dans ses yeux pétillants. Autrement, pourquoi cette invitation à la suivre derrière le mur de l'église?

Je ne peux plus, je ne peux pas... disait-elle.

Alors que je caressais déjà ses lèvres.

Rien qu'à sa façon de me mordre.

Rien qu'à entendre sa respiration, à sentir trembler son corps, à voir sa main guider la mienne sur ses seins, autour de son cou, à regarder ses beaux yeux dilatés.

Je glissai ma main sous sa robe et là, le constat était fructueux. Une magnifique rivière inondait toute la région de sa féminité, arrosant sa prairie comme une exhortation à l'acte.

Nos baisers ont roulé sans phares. Nos caresses, chargées de l'électricité charnelle nécessaire pour voir le chemin dans le noir, ont heurté le fameux sens interdit.

Mon père, j'ai oublié de vous dire que, pendant la guerre, Bettina est entrée au couvent. Elle est devenue sœur Bettina.

ELLE ME CROYAIT MORT. ELLE M'A CONFIE SON CHAGRIN. VOICI SES MOTS :

Tout est arrivé si vite, cette explosion, sur le restaurant... Ces corps qui tombaient, toi parmi eux... Une confiture humaine.

Des chemises blanches Comment reconnaître la tienne?

C'est quoi un habit blanc dans une pâte de macchabées décapités?

J'ai hurlé, mais le cri était passé de mode. J'ai choisi un tas de chair qui me semblait être toi et, avec mes ongles, j'ai creusé la terre pour préserver tes restes. Des mains m'ont arrachée... le DJ de l'état-major avait relancé la techno avec ses platines.

J'ai retrouvé ma mère dans son lit, morte.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire. Me donner au Christ pour l'éternité.

Bettina est une poétesse, n'est-ce pas, mon père?

Et là, devant moi, sa robe m'apprend qu'elle est devenue la fiancée

du petit Jésus.

Un sens interdit pour nos reins et nos hanches allumées.

J'étais là avant le Christ. J'avais donc la priorité.

Elle a dit qu'elle voulait bien faire la route avec moi, mais qu'elle ne pouvait aller plus loin. Elle devait repartir dans son couvent.

— Pour un premier temps, le préservatif nous protégera de tout, argumentai-je.

— Non, le préservatif n'a pas accès au Vatican.

— Désormais oui. Tout chemin mène à Rome, pourquoi le préservatif ne trouverait-il pas le chemin?

J'ai écrasé le pied sur l'accélérateur. Derrière le mur de l'église, nos corps ont dérapé. J'ai foncé sur ses lèvres. Histoire de poursuivre notre nuit ratée.

Le soir même, on était Chez Nono. Un hôtel qui n'en est pas un. On est vraiment à la maison. Par manque d'électricité, on s'éclaire aux chandelles.

La pauvreté a son romantisme. Pour l'arracher au Christ qui n'en avait rien à foutre, il fallait un plan balèze. Au programme : du vin rouge, des cigarettes, un peu de l'herbe de Jah pour une autorisation de décoller vers des contrées inconnues. Des fleurs de mandariniers pour le bain. Une vieille batterie de voiture pour alimenter l'appareil de musique. Des chansons de Susheela Raman. Puis, du beurre de karité pour un massage érotique afin de tordre le cou au Christ.

J'allais exploser le record de la langue dansant sur la piste mouillée.

M'endormir entre ses jambes. Lui faire l'amour comme jamais le Christ ne le pourrait, ni sur terre ni au Paradis. Ce serait notre première nuit.

Ça a toujours été mon fantasme de sauter une femme déguisée en bonne sœur. Ça fait pousser des ailes. On a l'impression de faire le boulot de Dieu par intérim. Là, mon amour avait le costume qu'il fallait, le vrai, offert par la Sainte Église elle-même... Dieu est grand, en vérité.

J'ai préparé le bain avec des fleurs de mandarinier. La voix de Susheela Raman chauffait déjà l'atmosphère. Je voulais donner une leçon à la guerre qui avait cru nous séparer.

Le taxi qui a déposé Sœur Bettina était un chauffeur de ma famille. Cyprien. Quand elle est entrée, la musique, les chandelles, le parfum, l'ont ramenée à la vie d'avant. On pouvait le lire dans ses yeux. Elle est restée debout, silencieuse, un petit sourire sexy, elle s'est mordu les lèvres. Là, j'ai reconnu ma Bettina. Malgré ce scaphandre de

nonne, tu la sentais sauvage, vorace et fragile en même temps. Je me suis avancé vers elle et l'ai prise dans mes bras. Ses yeux rayonnaient dans cette pénombre.

On est restés longtemps sans mot dire, l'un dans l'autre. On n'entendait plus que Susheela Raman. Et soudain Sœur Bettina s'est mise à pleurer. Moi aussi. Des pleurs incolores, inodores et sans saveur. J'ai baisé ses lèvres, langoureusement. Sa robe catholique rendait l'ambiance pieuse et perverse à la fois. Un côté ange-démon. J'adore. On a bu du vin. Elle, assise entre mes jambes. J'ai allumé une cigarette. Elle a tiré quelques bouffées avant de lâcher une petite quinte de toux œcuménique. A éclaté d'un rire suivi d'un signe de croix, m'a invité à danser.

Le voyage a commencé : *Je vous rappelle que l'étiquetage de vos bagages est obligatoire...* La sensation de notre sang roulant comme un TGV volant.

Nos lèvres, nos mains.

Comment faire en sorte que cet instant soit éternel?

Comment dire au monde que nous existons?

Comment clamer par nos corps, jadis pillés par la guerre, que nous voici revenus plus éprouvés, plus irrésistibles et délirants.

Nous étions à l'œuvre de la création du monde.

Je lui ai raconté l'histoire d'Adam et Ève qui ne pouvaient pas être des Chinois. S'ils l'avaient été, à la place de la pomme, ils auraient mangé le serpent. Rien à faire. Elle a éclaté en sanglots. *Je suis heureuse avec toi*, a-t-elle chuchoté plusieurs fois avant que ses lèvres ne disparaissent dans les miennes. Aucune femme ne saurait embrasser comme elle. C'est fou.

Je nous revois.

Ses deux seins fermes forment des pyramides insolites sous la lueur des lanternes. On est nus et beaux. Elle garde son string clérical brodé d'un crucifix doré, avec deux ailes d'ange sur les hanches. Magnifique, cette petite culotte. Nos corps finissent dans le bain. On a le temps. J'ai allumé la dynamite qui nous a fait voler vers le centre-ville du ciel. Elle a vraiment apprécié. Caresses aquatiques. Nous volions dans notre baignoire abandonnée par les colons avant l'indépendance. Une grande baignoire, tellement grande qu'on aurait dit qu'elle avait appartenu à De Gaulle. Corps électrocutés par le plaisir. Sexes exaspérés et convulsifs, prêts pour redéfinir le mot péché utilisé de travers pendant des siècles. On touche les nuages, on salue Moïse, Marie, Joseph, puis retour chez nous les terriens. Atterrissage réussi.

Commence alors le massage au karité.

Nos corps craquent, se fendent, croustillent. Me voilà explorateur, à la découverte du pays inconnu. Relief montagneux, végétation épilée, affluents déchaînés... Je découvre un paysage époustouflant. J'arpente un véritable attrape-corps. Je me découvre des qualités d'alpiniste. Escalader cette merveille.

Je lui attache les mains avec une corde que j'avais préparée.

Lui bande les yeux avec un foulard blanc.

C'est l'heure de la lessive, ma spécialité.

Mes lèvres veloutées roulent autour de son cou, puis peu à peu amorcent une descente autour de ses seins façon caméléon, puis sur ses tétons, centimètre par centimètre. Bettina se décontracte. Je gagne du terrain sur la corniche abdominale et enfourche ma langue entre les cuisses. Je serpente sur les contours de ses volumineuses lèvres.

Son Pays-Bas inondé. Bettina respire comme un asthmatique. Ça me rassure. C'est la bonne voie. Je bifurque aussitôt dans sa fente brûlante. Exécute un rite épileptique dans un sens giratoire, en prenant de la profondeur petit à petit. Des *Oui, oui, oui* timides, étouffés, s'échappent de sa bouche. Puis dans un mouvement de va-et-vient, de bas en haut, je convoque des contorsions corporelles avant de virevolter avec fougue au fin fond de sa cave. *Oh oui!* Rugit-elle. Aussitôt elle engage une ondulation des reins.

La tension monte, car maintenant je nage à contre-courant, vers le Kilimandjaro. Ventre contracté, poings serrés. Des soupirs et puis d'une voix entrecoupée : *Tu veux me tuer? Là, tu vas me...* Elle serre ses cuisses, se cabre. *Viens, viens, s'il te plaît!*

Me voilà payayant de plus en plus vite dans sa Basse-Terre. Je ralentis, mais d'un ton autoritaire, Bettina gronde : *Encore!* Comme les essuie-glaces débiles d'une vieille voiture qui refuse d'aller à la casse, ma langue s'affole.

Remonte le Nil de son sexe. Rentre dans la zone de jonction entre son volcan et son Kilimandjaro. *Oui là!* Crie-t-elle. Mes doigts la pénètrent. D'abord un, puis deux, trois, tels des pinceaux électriques. Je refais les murs de son intérieur humide au rythme du flamenco. Chaque doigt fait son petit métier. Cherche l'endroit le plus sensible. Vient frapper sur le plafond de son sexe, telles des percussions. Bettina gémit : *Oui, c'est ça, là!*

Ça y est! Je l'ai. Le fameux point G que le monde entier cherche, mais je préfère dire point B (Bettina).

Chaque fois que son orgasme s'engage sur la piste pour décoller, je coupe le feu et ça recommence. Ça pourrait durer jusqu'à l'aube. J'ai la sensation de contrôler un système. D'apprivoiser l'orgasme. C'est comme si le monde entier était enfermé entre mes mains. *Baise-moi!*

Enfin, la phrase que j'attendais. J'accentue la manœuvre avec une application sauvage et douce. *Loufita, loufita!*

Sa bouche crache la langue crue de son pays. Sa poitrine s'envole.

Une forte chaleur me foudroie le dos et la nuque. Ma queue hurle. *Je n'en peux plus, je vais jouir à sa place.* Patience, du calme. Avec ma main droite, j'augmente la pression en tournant sur le téton de son sein gauche tandis qu'avec l'autre main-moissonneuse-batteuse, je sens, sur le plafonnier de son sexe, une poche d'eau qui grossit. *Plus fort, plus fort! Là, oui, comme ça! Je... Je...*

Puis silence. Juste son corps qui se rebelle dans le vide, entre en transe.

Bettina ne respire plus. Elle est en apnée, me donne des coups de reins féroces sur le visage. Je stimule les deux mouvements, langue-main en même temps et soudain j'entends un hurlement venant de ses entrailles.

Entre ses cuisses : une fontaine. Son jet est si puissant qu'il va s'écraser contre le mur. Jamais vu ça de toute ma vie. Elle grelotte et pleure.

Je prends peur. Lui détache les mains. Lui ôte le foulard des yeux.

Emporté par son cri orgasmique, mon sexe s'échappe de moi, pénètre Bettina tout doucement, mes dents s'agrafent dans son cou, elle me griffe, me mange la bouche...

Pour la première fois, je visite les avenues chaudes de son musée intime.

En fait, Bettina était loin d'être une vierge.

Le lit vocifère sous les puissants assauts de ma queue. Je cherche à me remplir le corps d'une chair qui le complèterait. Respirer ses odeurs. Lui arracher les lèvres. L'avoir toute crue en moi. Un désir carnivore. Elle gémit. M'applique des claques sur les fesses. Me renverse.

Bettina est sur moi, les deux mains autour de mon cou. Dans ses yeux je lis de la rage. Haletante, elle me chevauche. Roule des hanches, accélère, c'est magnifique et surprenant. *Tire-moi les cheveux, tire-moi les cheveux!* Je m'exécute. Elle me prend la main gauche, la pose sur son cou avant de crier. *Appuie fort, plus fort... Je viens! Je viens, je...*

Encore ce silence qui précède sa transe, mais cette fois-ci, avec un : *Défonce-moi!*

C'est là que j'ai perdu le contrôle. Un tourbillon d'orgasme éclate mes pieds, mon ventre avant de gagner le cerveau.

Une sorte de folie ambulante. *Déverrouille-moi! Baise-moi! Laboure-*

moi le cul! Et là, je l'ai vraiment massacrée comme un marteau piqueur. Naviguer à haut débit dans son web. Ses cheveux arrachés. Lui croquer les seins. Elle avait les yeux dehors!

J'ai puissamment joui en elle en même temps qu'elle giclait, regiclait et convulsait. J'étais heureux de cet instant

Un instinct maternel me saisit. Je me sentais très femme.

C'était comme si, entre mes jambes, je donnais de la vie. J'allais accoucher.

Silence. Bettina ne bougeait plus. La bouche grandement ouverte en forme de « 0 ».

Les yeux allumés comme deux torches. Au début, j'ai cru qu'elle me faisait une blague.

C'était presque drôle. Une belle image de la Vierge Marie après l'orgasme.

Non. Elle ne respirait plus. J'ai tout fait. Je l'ai ranimée. J'ai enfoncé des bouts de mots d'amour et des cris de secours dans les profondeurs de ses oreilles, de son être. Des gifles, des pleurs n'ont rien apporté. Elle est demeurée de marbre.

Mon père, qu'en pensez-vous?

FUCKING TCHAD!

Frankito

Le *tchad* n'est pas un pays d'Afrique centrale. Ni le bruit que ferait un éternuement intempestif, causé par une irritation nasale. Pourtant, telles ces milices qui, dans un nuage de poussière, fondent chaque année sur Ndjamena à bord de leurs pickups surarmés, il déstabilise ceux qui croisent sa route et les plonge, bien souvent, dans une profonde inquiétude. La crainte de ne plus jamais retrouver la vie paisible et innocente que l'on menait autrefois, la peur de traîner éternellement son âme en peine.

Le *tchad* est un sentiment puissant. Irrépressible. Celui que j'éprouvais dès que j'apercevais Célia. Dans les rues de la ville et les allées du centre commercial où, tantôt en robe légère, tantôt en short moulant et t-shirt échancré, elle faisait du lèche-vitrine avec sa bande de copines. Dans la cour et les couloirs du lycée où, tantôt en pantalon cigarette, tantôt en jupe droite et chemisier clair, elle exhibait sa beauté sadique. Dans les salles de classe où, jouant des coudes, je m'arrangeais pour m'asseoir une rangée derrière elle afin d'admirer ses cheveux mélodieux, sa nuque et son dos soyeux, son postérieur au calibre des plus sérieux. Elle portait des hauts d'étoffe légère qui laissaient deviner la douceur de ses épaules et des bas qui mettaient en valeur son fuselage callipyge. L'extrémité de chacune de ses tresses était sertie de perles de bois qui jouaient des airs de bossa-nova lorsqu'elle hochait la tête. À quelques centimètres de ce corps phénoménal, tant sculptural que musical, je m'enivrais de son effluve sauvage, malicieusement camouflé sous une eau de Cologne enfantine fleurant le chèvrefeuille et l'essence de camomille.

Je chérissais son parfum. Je vénérerais son odeur. J'aimais l'admirer. J'adorais la contempler. Je me damnais chaque matin pour entendre sa voix caressante, le bruit de ses pas et son souffle, saccadé, lorsqu'elle grimpa les hautes marches du lycée. Le plus effrayant, dans cet état addictif, était qu'en tout lieu, de jour comme de nuit, les yeux ouverts ou fermés, je voyais Célia. Non contente des tourments

que me faisait subir le réel, mon imagination s'en mêlait. Dans mes songes et mes rêves éveillés s'invitaient ses cuisses charnues, ses lèvres pulpeuses, ses seins bombés, son arrière-train destructeur... Une collection d'instruments délicieux qui me torturaient avec méthode. Dans le miroir de la salle de bain, je faisais peine à voir. Les yeux cernés, les épaules tombantes, le ventre bleui – du lever au coucher, l'horloge de mon désir sonnait midi.

Je cachais ma maladie honteuse comme je pouvais. J'ignorais les questions de ma mère, surprise de constater que je ne vidais plus en un clin d'œil le frigidaire et les placards de toute substance comestible. Au lycée, j'affichais mon masque le plus souriant. Et surtout, en la présence de Célia, je feignais de ne rien éprouver. Je simulais l'indifférence lorsque son regard daignait se poser sur ma personne, quand son bras soyeux, par inadvertance, frôlait le mien. Je me croyais discret, invisible pour les autres, tranquilles bovidés broutant l'existence sans souffrir ni se soucier de rien. C'était sans compter sur l'implacable sagacité de mes camarades Paulo et Charly, qui portaient les subtils surnoms de Gynéco et L'homme froid. Un après-midi, avant le cours de français, ils me prirent en sandwich, l'un à droite, l'autre à gauche, me plantèrent à tour de rôle leur coude dans les côtes et me révélèrent sans ménagement qu'ils savaient tout du mal qui me minait :

— Tu ne cesses de regarder Célia avec tes gros yeux de loveur...

— *Ah wè nèg, chèt-la ka ba'w tchad-la. Ou pri si'y kon mabouya!* Tu m'as l'air bien atteint, mon gars. Contaminé jusqu'à l'os!

Incapable de faire la sourde oreille et encore moins de les contredire, je me résolus à confesser mon trouble. Ne comptant pas m'étendre, je répliquai de la manière la plus brève qu'il me fût possible :

— Ouais... *Fucking tchad!*

J'étais amoureux, et cela se voyait comme une verrue au milieu du menton. Toute la classe était-elle au courant? Pourquoi mes deux compères s'en étaient-ils rendu compte alors que Célia restait aveugle à mon désir? Que devais-je faire pour attirer son attention? Gynéco, lui, se posait des questions bien plus prosaïques. Avec l'élégance qui le caractérisait, il me jeta la première au visage :

— Tu l'as déjà fait crier?

Comment pouvais-je lui répondre? Je n'avais même pas essayé de la serrer dans mes bras. Je ne l'avais jamais embrassée. J'osais à peine la regarder, et il m'interrogeait sur le volume sonore de nos supposées relations sexuelles. Mon silence, qui en dit long sur l'avancée de notre idylle, lui inspira une seconde question tout aussi embarrassante :

— Quand est-ce que tu mets en route?

Une fois de plus, je restai coi. Je n'avais rien à dire. Je ne savais quand ni comment approcher celle que je convoitais. Et puis, la cloche avait sonné. Le cours de français allait commencer.

— Stendhal était un sacré séducteur! Il eut quantité de conquêtes! Mais c'est une déception sentimentale qui le conduisit à rédiger l'essai intitulé *De l'amour*, paru en 1822. Celle que lui infligea Metilde Viscontini Dembowski, une beauté italienne qui repoussa ses avances. Dans ce livre, l'écrivain décrit le phénomène de *cristallisation*, qui lui aurait été inspiré par une promenade dans les gisements de sel de Salzbourg, en Autriche, où, quand « on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver, deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes ». Cette métaphore dépeint l'inclinaison qu'ont les amoureux à trouver les plus grandes qualités à l'être aimé, à le parer des toutes les perfections...

La liste de ceux qui connaissaient mon tourment paraissait bien plus longue que je ne l'imaginais. Jusqu'à la prof de français, Mme Benchari, qui, sous son brushing et son intense teinture rousse, se mettait à parler d'amour en me fixant d'un air douteux. Les propos qu'elle tenait n'étaient pas dénués d'intérêt. Je me reconnaissais dans les symptômes décrits, à quelques détails près. Oui, Célia était la femme la plus adorable de la création et, en effet, semblait couverte d'éblouissants cristaux. Cependant, il ne s'agissait pas de sel mais de cassonade, que je m'imaginais lécher sur chaque centimètre carré de sa peau. Mon adorée n'était pas un rameau d'arbre effeuillé, mais un beignet, chaud et fondant, comme ceux que ma grand-mère préparait le Mardi gras. De beaux beignets ronds que je roulais dans le sucre blanc avant de les dévorer goulûment.

De la leçon de Mme Benchari, je retins que l'amoureux ne percevait pas son aimée telle qu'elle était, mais comme il voulait qu'elle fût : parfaite. Célia n'était-elle pas aussi belle que je la voyais? Sa voix n'était-elle pas aussi douce que je l'entendais? Son derme n'était-il pas aussi tendre qu'il paraissait? Mes sens auraient-ils pu à ce point défaillir et m'abuser? Je refusais d'accepter cette idée. Si la théorie de Stendhal était juste, je préférerais en tirer des leçons plus positives. Peut-être Célia n'était-elle pas la forteresse imprenable que j'imaginais. Sans doute y avait-il un moyen de l'approcher et de la conquérir. Mais pour y parvenir, il me fallait une stratégie infaillible.

Gynéco et L'homme froid s'étaient autoproclamés experts en séduction. Après qu'ils furent fatigués de se moquer et de critiquer mon inaction, ils me proposèrent leur aide. Mon désespoir comme mon incapacité à surmonter seul la difficulté m'inclinait à l'accepter.

Et leurs sobriquets me donnaient à espérer que, dans leur insondable vantardise, il y avait un fond de vérité. Comme il était de coutume, ils ne les avaient pas choisis. Bien qu'ils les acceptassent aujourd'hui, et parfois même qu'ils les revendiquassent – ils leur allaient à merveille! –, ces derniers leur avaient été imposés au collège après que leurs camarades eurent observé leur comportement. Paulo avait été surnommé Gynéco parce qu'il avait mis au point un ingénieux procédé lui permettant d'examiner puis de commenter à loisir les dessous des filles. Entre les lacets de sa paire de chaussures, il fixait un petit miroir qu'il glissait habilement sous leurs robes afin d'admirer leur délicate anatomie. Nous le voyions dans la cour, à chaque récréation, divaguer, le pied alerte, à la recherche d'une proie, et s'émouvoir quand le reflet lui en révélait les secrets les plus intimes. Bien sûr, son manège finit par être dévoilé et les professeurs furent mis au parfum de ses inexcusables forfaits. Niant en bloc les accusations, il avait, faute de preuves matérielles confondantes, échappé au conseil de discipline. Cependant, il lui était devenu difficile d'exercer son art. Il était contraint, désormais, de s'y adonner de manière plus discrète et épisodique face à des adolescentes qui se méfiaient de lui comme de la peste. Il n'empêche que, de son expérience, Gynéco avait tiré une philosophie originale, de pénétrants enseignements qu'il dispensait à qui voulait bien l'interroger :

— Christelle, quelle belle demoiselle! Malheureusement, elle s'habille toujours en gris, dans des vêtements difformes. Et elle ne regarde jamais les garçons droit dans les yeux. Qu'est-ce que tu sais d'elle?

— Femme pieuse. Culotte taille haute.

— Et Jocelyne? Toujours pimpante, une dingue de marques, un défilé de mode permanent!

— Femme sale. Culotte pas propre.

— Et Ketty? Elle est tout le temps avec les garçons, à tendre l'oreille pour entendre nos discussions. Mais elle nous traite de vicieux dès qu'on parle de sexe.

— Femme chaude. Culotte mouillée.

— Et Gwendoline, la première de la classe? Elle nous toise du haut de ses 17 de moyenne générale, nous regarde comme si nous n'étions que des crapauds.

— Femme complexée. Gaine XXL.

— Et la grosse Guilaine? Dodue devant comme derrière. Comment gère-t-elle son capital?

— Femme décontractée. String ficelle.

— Et Sabine, avec son petit chignon, sa bouche pincée et son air de

sainte nitouche?

— Grosse cochonne. Jamais de culotte.

Les sentences de Gynéco nous arrachaient des éclats de rire, des répliques salaces, des cris de stupeur et, quelquefois, des haut-le-cœur. Elles attisaient nos fantasmes, nous immergeaient dans des abysses de réflexion sur le genre féminin, quand elles ne nous éclairaient pas sur la direction à suivre pour obtenir les faveurs des charnelles verrouillées dans nos lignes de mire. Sans doute avait-il des informations utiles à me communiquer sur Célia, mais je ne pouvais me faire à l'idée qu'il eût pu scruter l'intimité de ma bien-aimée, que ce scélérat eût osé se rincer l'œil – qu'il avait très sale – dans l'étang virginal de mon adorée. Lui n'en avait rien à fiche de mes états d'âme. Un homme, un vrai, ne versait pas dans la sensiblerie. On le jugeait au nombre de conquêtes qu'il affichait à son bras, au courage dont il faisait preuve pour monter au feu, aux regards libidineux que versaient les femmes sur son passage. Or, mon palmarès était étique. Disons plutôt, et pour être franc, qu'il était inexistant. Bien sûr, j'avais échangé quelques langues, peloté quelques tétés, soupesé deux ou trois fessiers plus ou moins rebondis. Oui, plus par curiosité que par désir véritable, Maryse, Colette, Alicia, avaient consenti à passer un petit moment avec moi, à l'ombre d'un cocotier, dans la torpeur d'un jardin créole, dans la tranquillité précaire d'une cage d'escalier. Quelques minutes de bécotage par ci, d'innocents touche-pipi par là. Rien de bien sérieux...

Jamais je n'avais fait la chose. Jamais je n'avais consommé. Jamais je n'avais plongé, derrière à l'air et sabre au clair, dans le mitan chatoyant d'une chère. Et pour la première fois depuis que ma route avait croisé celle de Célia, j'éprouvais ce sentiment qui me suppliciait sans relâche, j'avais la certitude que mon avenir, mon existence même sur cette planète reposait sur ses lèvres qu'elle pouvait m'offrir comme me refuser à jamais. C'était une question de vie ou de mort. Comment faire pour lui arracher un baiser? Comment devenir celui qu'elle aimerait jusqu'à la dernière seconde du reste de ses jours? Gynéco, qui me connaissait bien, me fixait d'un œil perfide. Il devinait quelles questions tournoyaient dans ma cervelle surchauffée. Il y répondit sans prendre la moindre précaution :

— Slip brésilien.

Déstabilisé, et parfaitement écoeuré, je fus incapable de réagir. L'homme froid qui, lui, n'avait pas compris à qui Paulo faisait allusion, réclama des précisions :

— De qui tu parles?

— Célia, slip brésilien. Femme subtile. Femme sensuelle. Femme pressée.

Puis, se tournant vers moi, l'impudent poursuivait sa démonstration :

— Mon vieux, si tu ne te dépêches pas de lui dire que tu veux triper avec elle, tu perdras ton fil. Elle ira voir ailleurs. Mais si, toi, tu n'en veux pas, y a pas de problème. Moi, je peux m'occuper d'elle. Elle a du bon matos! Et j'adore les travaux manuels...

Je n'avais qu'une envie : lui voler dans les plumes et lui faire ravalier ses grossièretés. L'obliger à nettoyer l'une après l'autre les vilaines taches qu'il avait laissées sur le plumage de ma colombe. Mais, en mon for intérieur, j'étais obligé d'admettre qu'il avait raison de me pousser à l'action. Combien de rapaces planaient au-dessus d'elle, prêts à fondre sur ses formes alléchantes? Je devais attaquer rapidement. Ne leur laisser aucune chance. J'agisais l'après-midi même, pendant le cours de sport. À la différence des autres disciplines, nous n'y étions pas contraints au silence. Je pourrais susurrer à l'oreille de ma belle deux ou trois paroles enrobées de miel, quelques phrases trempées dans le plus pur des sirops.

Jamais je ne ratais un cours d'EPS. Pourtant, je n'avais que peu d'appétit pour l'effort physique et ne supportais pas les remarques imbéciles de M. Lublin, notre professeur. Un quadra bedonnant qui prenait un malin plaisir à critiquer nos performances à voix haute. Nous ne parvenions pas à boucler un tour de piste, alors il s'exclamait :

— Du nerf! On dirait que vous avez peur de courir. Vous avez la diarrhée ou quoi? Allez, on serre les fesses et on accélère!

L'un d'entre nous peinait à franchir la barre lors des épreuves de saut en hauteur, et il gueulait :

— Oh, il fallait faire caca ce matin! Vous auriez eu le derrière moins lourd...

Quelqu'un comprenait mal l'une de ses consignes et, sortant de sa poche une poignée de cotons-tiges, il s'indignait :

— Les oreilles, c'est comme le cul, ça se nettoie!

J'exécrais ses plaisanteries scatologiques. La plupart du temps, elles faisaient rigoler ses élèves, réjouis d'entendre un enseignant proférer des insanités, trop heureux de se moquer d'un camarade malmené. Sans doute sa méthode poussait-elle certains d'entre nous au dépassement, par crainte d'être humiliés en public. Mais, pour ma part, j'aurais volontiers séché ses cours si un intérêt supérieur ne m'avait poussé à y assister chaque semaine : sur l'orange du tartan, les pieds menus des filles dans leurs baskets blanches ; leurs cuisses lisses et galbées, jaillissant de leurs socquettes à fleurs ; leurs postérieurs arrondis, moulés dans de minuscules shorts en jersey, découvrant la forme de leurs dessous sans qu'il nous soit nécessaire de convoquer la

science de Gynéco ; leurs t-shirts trempés de sueur, laissant transparaître les contours de leurs soutiens-gorge comme leurs tétons dressés ; l'odeur affolante de leur transpiration, saturée de phéromones. Et parmi toutes ces tentations, et au milieu de ces beautés pyromanes, une reine : Célia et sa longue foulée gracieuse sur laquelle je tentais d'aligner la mienne. Arrivé à sa hauteur, je commençai à lui causer de la pluie et du beau temps, de la chance que nous avions eue, cette année, d'échapper à la fureur des cyclones. Concentrée sur son effort, l'œil rivé sur l'horizon nuageux, ma gazelle de Grant poursuivait sa course sans piper mot ni m'accorder la moindre attention. Je ravalai ma déception et décidai de retenter ma chance plus tard. Sur la ligne d'arrivée, je reviendrais à la charge.

Las ! Une fois debout à côté d'elle, les jambes plantées dans le revêtement synthétique du stadium, mon rythme cardiaque s'accéléra, mes yeux se figèrent dans leurs orbites, ma bouche se remplit d'un sable vaseux qui emprisonna ma langue et scella mes mâchoires. En sa présence, j'étais tétanisé, séché sur place, lyophilisé par la chaleur infernale du *tchad*. J'avais pourtant la réputation d'être un sérieux blagueur, jamais avare de calambours, toujours prêt à lever le doigt pour répondre aux questions posées en classe, à l'aise tant avec la langue de Molière qu'avec celle de Rupaire. Ma grand-mère me prédisait même un avenir de politicien et, pour me taquiner, me comparait au maire de la ville, un mulâtre gominé qui raffolait des bons mots et aimait s'entendre parler.

Je fixais Célia, qui reprenait son souffle, et ne parvenais pas à articuler. Sentant le poids de mon regard sur ses épaules, elle se redressa et me scruta d'un œil interrogateur. Alors, sans réfléchir, je murmurai : « J'aime te voir », la première phrase qui me passa par l'esprit. Une niaiserie qui reflétait ce que j'éprouvais, mais que je regrettai d'avoir sortie lorsque, sur un ton dédaigneux, elle répliqua :

— Qu'est-ce qui t'arrive hein, l'enfant ?

Sans attendre une quelconque réponse de ma part, elle me tourna le dos et partit rejoindre ses copines avec lesquelles elle se mit à blablater. Leurs chuchotements parvenaient à mes oreilles, sans que je réussisse à en déchiffrer le contenu. Je les entendais pouffer lorsque, de temps à autre, elles m'observaient par-dessus leurs épaules. Leurs rires et leurs petits yeux de rates acariâtres faisaient l'effet d'une brûlure. J'avais la sensation de m'être mis à nu, pour être ensuite marqué au fer.

« L'enfant », c'était le mot à la mode, une raillerie très tendance, une marque de mépris qu'il seyait de jeter à la face de celui ou celle que l'on voulait rabaisser. Du haut de mes seize ans, je n'étais plus un gamin. J'aimais Célia comme un homme. Il n'y avait rien d'enfantin

dans la raideur qui tendait le textile de mon slip.

— Il va falloir que tu passes à la vitesse supérieure. Tu roulais en seconde, avec le frein à main. Il est l'heure, à présent, de mettre la cinquième et de tracer droit devant.

Alors que Gynéco m'avait gratifié d'un zéro pointé, L'homme froid, autre observateur attentif de ma déroute, estimait, lui, mes débuts prometteurs et m'invitait à redoubler d'efforts. Son optimisme mit du baume sur la vilaine blessure qui balafrait mon égo. Après quelques minutes, je me sentais déjà la force de réenclencher la marche avant et de griller tous les feux rouges. Si ces encouragements étaient venus d'un autre que lui, peut-être n'aurais-je pas aussitôt repris espoir. Charly, dit L'homme froid, nous avait largement prouvé de quoi il était capable. Plutôt maigre, de taille moyenne, il n'était ni plus beau ni plus laid qu'un autre. Les yeux bruns, les pommettes saillantes, les cheveux crépus, la peau chocolat, il ne ressemblait pas aux acteurs blondinets qui peuplaient les écrans et les magazines sur lesquels fantasmaient les demoiselles. Cependant, l'effet qu'il produisait sur elles était saisissant. Et l'aura qu'il dégageait nous en imposait. Parmi ses nombreux faits d'armes, un, en particulier, avait marqué nos esprits. Il s'était déroulé deux années plus tôt, dans un temps, une soirée zoukante où passaient les tubes à la mode. Sur la piste, Lucie dans sa robe rouge, une chabine bien enveloppée, couverte de taches de rousseur, collait Charly comme un poulpe son casse-croûte de crabes de récif. Elle déployait ses tentacules et l'enlaçait, essayant d'appliquer son épaisse ventouse vermillon sur sa bouche indocile. Mais d'esquive en esquive, de pas chassés en tours piqués, de pirouettes en pas glissés, il évitait chacun des assauts de la pieuvre chasserresse. De guerre lasse, cette dernière s'arrêta de danser et, au beau milieu de l'assemblée, dégrafa sa toilette qu'elle laissa tomber sur ses chevilles, dévoilant une poitrine dont l'exceptionnelle opulence aimanta tous les regards. Des filles, choquées, poussèrent des piailllements aigus. D'autres, instinctivement, se touchèrent les seins, si petits, se croyant victimes d'une malformation congénitale. Quant aux garçons, les yeux écarquillés, la bouche ouverte et la langue pendante, ils s'en remirent à leur famille proche ou éloignée, quelquefois même à leurs lointains ancêtres, hurlant « maman! », « papa! », « mes aïeux! », dans un effet Dolby stéréo digne des meilleures salles de cinéma. Que n'aurions-nous donné pour être à la place de Charly! La plupart d'entre nous portions notre pucelage comme une croix, affamés au milieu du désert de Gobi, tandis que lui se voyait offrir le boire et le manger, buffet gratis à volonté. Au lieu d'en profiter à pleines dents, de s'en repaître jusqu'à plus soif, il fixa sa généreuse donatrice et, très calme, lui dit :

— Rhabilles-toi et retourne chez ta maman.

L'impassibilité dont Charly fit preuve en cette mémorable occasion nous stupéfia et lui valut le surnom de L'homme froid. Les scrutateurs les plus avisés comprirent qu'il n'était pas insensible aux charmes de Lucie, mais qu'il avait un objectif prioritaire. Dans la même salle, sur la même piste : Corine, qu'il s'était promis de séduire coûte que coûte. Il fit donc le choix d'ignorer l'invitation de la première pour préserver ses chances avec la seconde. Une heure plus tard, Corine ronronnait dans ses bras, la tête posée sur son épaule...

— Maintenant que tu lui as parlé, le plus dur est fait. Elle sait ce que tu veux, il ne reste plus qu'à lui faire comprendre qu'elle désire la même chose.

Avec attention, j'écoutais ce que disait Charly, assis à l'ombre d'un grand manguier qui jouxtait la piste d'athlétisme, me demandant comment mettre ses conseils en pratique. À côté de lui, Gynéco soupirait, certain que mon rêve le plus cher – celui de passer une nuit enveloppé par la douce Célia – s'était définitivement évanoui, quand un fruit lui tomba sur la tête, rebondit sur son épaule et roula jusqu'à mes pieds. Le choc cloua net le bec de l'oiseau de mauvais augure. Je me mis à sourire, puis à franchement rigoler. Une joie, puissante, remontait de mon ventre jusqu'à ma gorge et jaillissait de ma bouche en grands éclats sonores. Frottant son crâne douloureux, mon ami me fusilla du regard, persuadé que je me moquais de lui. Il n'en était rien. J'étais tout simplement heureux. Je venais d'avoir une idée lumineuse, qu'Isaac Newton n'aurait pas reniée.

LA PETITE FILLE DE MON DÉSERT

Georges Yémy

Elle portait une robe vaporeuse et blanche, aérée, au travers de laquelle on devinait aisément une petite culotte rouge. Ses cheveux étaient épais et formaient une masse noire ébouriffée. Fille fine. Ses yeux pisciformes se remarquaient en premier ; on aurait dit que son regard bouffait son visage, ne laissant pour tout détail ou trait qu'une bouche de Sahélienne, grande et à la pulpe fragile. Elle ne souriait pas beaucoup, mais dans sa colérique supplique afin de se faire reconnaître par moi, je ne pus m'empêcher de voir l'alignement tout à fait parfait et délicat de ses dents blanches. L'ensemble de sa personne dégageait une frêle sensualité, de celle qu'ont les fillettes à cet âge-là, et qu'elles expriment sans s'en rendre compte, presque de manière incidente, un instinct de féminité qui se révèle et s'épanche tout seul. C'est aussi ce qui met en danger, je suppose, à cet âge-là, le corps à casser par une âme brute.

Il y a un lointain instant, soudain, la lumière vacilla et ma tête parut s'éteindre. Puis, ce fut tout à coup le désert. Ce désert-ci. À gauche comme à droite, partout, le désert. Ciel de sillages blancs sur fond bleu serein. Ocre du sol. Je me tenais dans le jour. Une petite fille m'apparut alors, sortant de nulle part. Elle était pieds nus, comme moi. Je l'appelai la petite fille de mon désert.

Désormais, elle me suit où je vais, dans l'étrangeté que je parcours. Elle a le visage des choses un jour égarées ; arrachées au sein de l'enfance avant le temps dit du sevrage. Une femme perdue et redevenue enfant.

Au gré de l'impulsion, la petite fille de mon désert accélérât subitement le pas et allait ramasser, à quelques mètres devant moi, un caillou scintillant qui, à mon grand étonnement, semblait à son goût. Elle se retournait tout à coup, l'air ravi, et sans rien dire, me le présentait du bout de la finesse de tout son bras. Un soleil vénitien laissait parfois entrevoir, comme par scintigraphie, la petite culotte rouge collée à ses formes de fillette de douze ans. Et, même si je ne

regardais que l'objet présenté, je me blâmais spontanément parce que mes yeux avaient une vision de ce que j'eusse pu apprécier chez la femme absente : la grande que prétendait être la petite. C'est touchant, ce que l'on appelle un soleil vénitien, lorsque celui-ci passe à travers l'arche d'une jolie fille. Ensoleillant le voile de l'entrejambe, le baignant de transparence. Le voile ensoleillé d'un entrejambe... J'apercevais ses seins encore à l'ébauche, exquise esquisse, telles des petites poires à leur jeunesse, à la substance encore aigre et à la sève pleine d'acidité, presque corrosive, amère, rappelant qu'il faut attendre, pour en apprécier la douceur, que le fruit soit porté à terme, et que la fermeté de sa chair soit imprégnée du suc de la maturité. Suc sucré. Suc amer. Je me souvenais comme Maï était belle. Transpercée par un soleil vénitien ou simplement dans le fleuve. Ruisselante. Or, parce que je regardais la gamine et que le souvenir d'un désir pour Maï me revenait, je me blâmais et finissais toujours par me montrer hostile envers la première. La petite fille de mon désert s'attristait instantanément et s'asseyait dans le sable. Moi, je poursuivais mon avancée vers nulle part, si ce n'était juste de l'avant. Chose curieuse cependant, j'espérais qu'elle ne restât pas assise-là, et je me retournais de temps en temps pour vérifier qu'elle me suivait bien. Je respirais d'aise lorsque j'apercevais tout à coup sa petite silhouette surgir au loin, soit en me hélant, soit simplement en se hâtant, apeurée elle-même à l'idée de me perdre de vue, dans cet espace ocre et bleu. Ainsi, avec des airs de rien et feignant l'indifférence, je ralentissais le pas, devenant à nouveau indolent. Parvenue à ma hauteur, sans sourire, son visage se rassérénait tout de même notablement. Néanmoins, la fillette donnait toujours l'impression d'hésiter entre le fait de me saisir la main, et celui de me donner une tape ; ainsi que l'eût certainement fait celle qu'elle disait être.

Le temps paraissait et paraît s'annihiler, je me tenais et je me tiens autant dans le passé que dans l'instant présent...

Des images d'elle et moi ne cessent de ressurgir à l'improviste, ramenant pêle-mêle les lieux. Les lacs, la terre latéritique d'alors, le rouge, teinte si spécifique d'un certain ciel. Un certain soleil, sa luisance sur le vert délicat des limbes translucides, qui paraît les bourgeons au matin, sous la rosée. Puis vient également la mémoire des étreintes. Sans doute est-ce là la chose la plus dérangement. Je revois l'adulte, mais l'enfant, la petite fille est celle que mon regard perçoit dans cette nouvelle réalité. Hier soir, à la tombée du jour, elle s'est enhardie et s'est approchée tout près. Je m'étais assis sur l'ondulation d'un reg. Elle se tenait devant moi, les yeux parfaitement à l'aise, pleins de complicité. De cette complicité que seuls peuvent ressentir ceux-là qui se sont toujours connus ou aimés. Elle m'a observé pendant quelque temps sans rien dire, puis, finalement, elle a

parlé de sa voix de petite fille, s'adressant à moi pour la toute première fois.

« C'est moi ! » a-t-elle simplement dit. Elle espérait dans cette affirmation un geste, quelque chose qui eût confirmé ce qu'elle révélait, pour la réintégration de sa personne secrète. Je n'ai pas réagi, une espèce de peur ou d'appréhension me paralysait, une gamine était debout là où jadis se tenait une femme.

« C'est moi, répéta-t-elle plus timidement, je suis ta femme ! »

Je détournai mon regard, troublé, convaincu de capter en elle la Peule de ma mémoire intime. Il faut dire que je la revoyais soudain telle qu'elle était dans mes yeux d'antan, ceux de l'enfance ; nous avions grandi ensemble. J'étais confronté à la petite fille d'hier, et moi j'étais l'adulte d'aujourd'hui. Je redoutais de ne point pouvoir réfuter les traits de son âme.

« C'est moi ! insista-t-elle tel qu'en une supplique. C'est moi, tu ne me reconnais donc pas ? »

Et je restai muet, car adouber sa nubilité ou voir en elle la fille de mon adolescence impliquait une démarche à laquelle mon surmoi refusait d'adhérer. Elle avait dit : « Je suis ta femme ! » malgré l'âge et le visage qu'elle paraissait avoir, elle semblait en être restée à ce fait. Elle dégageait une troublante force de conviction. Or comment pouvais-je l'agréer, elle, en tant que cette même et autre femme, sans d'emblée susciter l'ambiguïté ? La petite fille vint s'asseoir à côté de moi et se blottit, après qu'elle eut reposé son corps contre le mien. Et je supposai qu'à nous voir d'une certaine perspective, nous ressemblions davantage à un père et sa fille qu'à un couple ayant un jour partagé la même couche. J'eus tout à coup envie de lui demander si nous étions morts, ou plutôt si j'étais désormais mort moi aussi ; comme elle mourut un soir, il y a longtemps. Une malformation des bronches, une saloperie qui lui coupa définitivement la respiration, une nuit de pluie, et lui ôta pour toujours le souffle. Mais là encore je m'en abstins. Je savais, sans que je l'eusse entendue, que sa réponse me dérangerait. Car curieusement, si j'étais mort, ainsi que je le supposais, j'avais gardé toutes les caractéristiques de l'âme d'un vivant. Le trouble, la colère et la contrariété faisaient toujours partie de ma personnalité. Je n'étais pas dans la sereine dormance que l'on pourrait prêter à l'âme, une fois le vent enlevé. Une miction venait de temps à autre, mais je n'avais ni faim ni soif, il est vrai. Cependant, ma conscience d'exister subsistait, et de manière tout à fait palpable, puisque mon corps vivant ne m'avait pas été ôté.

La petite fille ne ressemblait pas, elle non plus à quoi que ce fût de spectral. Et elle ne paraissait avoir aucun problème de bronches. Elle respirait tout à fait normalement.

Un matin, nous vîmes soudain jaillir au loin une bâtisse, quelque chose rappelant les prémisses d'un hameau. Au fur et à mesure que nous nous en approchions, le reste des constructions prenait forme. C'était un petit village aux cases en terre battue blanchie à la chaux, et aux toits de chaume ou de palmes de raphia. Maï eut un frisson et s'approcha si près de moi, que je ne pus machinalement m'empêcher de lui tendre la main. Elle s'en saisit sans hésitation. Sans doute la promiscuité que supposait le lieu était-elle une source d'angoisse pour elle. Il est vrai que nous venions de traverser un long et large espace, où nous n'avions pour toute présence que les grains de sable, et le vent qui de temps en temps les faisait valser, les soulevant dans un enlacement lent et non moins langoureux, jusqu'à ce qu'il en perlât soudain de la poussière, comme en quelque bal perle du front des danseurs de la sueur, comme dans l'étreinte, de même, la sueur sourd des corps l'un à l'autre se frottant.

Je tenais fermement la petite fille de mon désert, et je sentais parfaitement les sourdes vibrations de sa peur, quelque chose d'endormi, mais que je pouvais percevoir au toucher léger de ses doigts menus.

Parvenus au village, nous nous assîmes sous un manguier en fleurs. J'avais pris la décision d'attendre là que les premiers habitants ouvrirent leurs portes. Pourtant, au soleil haut et clair bien qu'encore entouré du halo orange de sa jeunesse, le village demeurait tout à fait coi, silencieux et quiet. D'où peut-être mon inquiétude. Il me sembla inhabituel que personne, dans ce genre de village où les travaux sont multiples, n'eût encore ouvert ne fût-ce qu'une fenêtre. Ce sont plutôt des lève-tôt, dans ces hameaux-là. Les tisserins commençaient à peine leur œuvre de construction ou de rafistolage permanent. Mais déjà, leurs cris et querelles caractéristiques se répandaient à travers le ciel et la cour. Une étrange impression de silence était cependant prégnante entre la petite fille et moi. Malgré le bruissement des passereaux, l'épanchement de l'herbe qui s'alanguissait, prise dans l'engourdissement paradoxal du souffle, l'immobilité était telle que tout paraissait figé. Je sentais de temps en temps le regard de la petite fille s'attarder sur moi, et de même, je me rendais compte que le sentiment d'hostilité que j'éprouvais envers elle s'amenuisait. Peut-être était-ce cet endroit insolite. Ce village apparu là, comme survient une épiphanie, et qui me rappelait tout à coup cet autre village, celui des jours anciens, là où mourut Maï, un soir. Et quelque chose de rassurant s'immisçait subrepticement dans mon âme, je commençais presque à intégrer l'idée selon laquelle la petite fille était peut-être bien Maï. J'avais vécu pas mal de choses insolites, le long de ma vie, avant d'en arriver à cette expérience-là. Du coup, aussi insolite ou incongrue que pouvait me sembler l'idée que je développais, je

finissais peu à peu à en faire quelque chose de tout à fait vraisemblable. Il y a bien une logique de l'absurde, me disais-je, il suffit pour ainsi dire de rentrer dans la matrice d'un monde et de considérer sa nature telle qu'elle se montre, et non point telle qu'on a pu l'envisager dans une approche éprouvée, mais peut-être bien tangente. Bien des choses existent sans être visibles à l'œil nu. Tout mystère est un champ du possible. Pourquoi pas un ancien amour qui reviendrait sous une forme différente? Le seul problème ici était la frustration et la restriction qui s'imposaient d'elles-mêmes, car de fait, une fillette d'une douzaine d'années ne pouvait décemment être l'amoureuse d'un homme de trente ans. Au fur et à mesure que le jour se levait, l'impression de familiarité se précisait, non seulement entre la fillette et moi, mais également entre le village et ma mémoire. Un fait troublant se produisit alors : un tisserin vint picorer d'invisibles grains devant nous et, se tournant vers moi, Maï me parla :

« Tu te souviens? me demanda-t-elle, nous avions l'habitude de nourrir les oiseaux avec des résidus de manioc pilé. »

La mémoire des choses se précisa davantage. La petite fille ne pouvait être au courant d'un tel détail que si elle l'avait vécu. Ce qu'elle disait était vrai, et nul ne pouvait le lui avoir raconté.

« Oui, je me souviens, Maï, me surpris-je à lui concéder. »

Elle s'approcha de moi et posa sa tête sur mon avant-bras, sa tête, bien que nous fûmes assis, n'atteignait pas mon épaule. Je dégageai mon bras et le passai sous son aisselle, de sorte que ma main fût sur son torse. Elle agrippa un pan de mon gilet, à hauteur de ma poitrine et reposa son corps. Elle s'abandonna.

« Tout a changé ici, dit-elle, moi aussi ; mais pas tant que ça, si on regarde bien. »

Puis elle me demanda si je reconnaissais la case de ses parents, là où elle habitait autrefois. Je répondis par l'affirmative. Elle me raconta ensuite qu'elle avait été très malade, mais que grâce à Dieu, elle s'en était plutôt bien sortie. Il y eut un grand silence, un grand vide dans mon esprit, je comprenais qu'elle n'avait certainement aucune souvenance de sa fin physique. Sa conscience n'avait pas assimilé sa mort, ne l'avait pas intégrée. Maï ajouta qu'elle se sentait bien mieux qu'avant sa maladie, elle se sentait une âme renouvelée. Quoiqu'il subsistât en elle l'impression d'une longue absence. Son visage me parla du plus profond du passé. Je baissai ma tête vers elle et posai un baiser sur son front. C'est ainsi que dans un geste déconcertant de naturel, elle posa sa main sur ma joue et m'embrassa, elle, sur les lèvres ; comme l'eût fait la grande Maï, à seize ans. Je reconnus son âme profonde. Pour autant, un frisson coupable me déboussola un instant, puis, je me ressaisis. Je me levai

précipitamment et reculai, scandalisé par le seul soupçon en moi d'un début d'érection, fût-elle involontaire. Mon ventre se déranger et mon corps s'emplit de tressaillements contrariés. Car réprimés. La petite fille resta assise, levant sur moi un regard perdu et désolé. J'avais à nouveau peur d'interpréter ce qu'elle suscitait en moi. Elle mit soudain son avant-bras sur son regard pour le dérober au mien, et fondit en larmes dans ce geste plein de pudeur. « Ne me laisse pas seule dans ce désert! » pleura-t-elle, et je vis ses larmes couler d'entre ses yeux et son bras. Comme les pleurs, jusque-là muets, se muaient en sanglots, elle appuya cette fois-ci sa main contre sa bouche pour se bâillonner. Nos regards s'entre-pénétrèrent. Ses yeux me parurent terribles d'angoisse. « Ne me laisse pas seule dans ce désert! » La phrase sembla sourdre des pleurs qui traçaient des sillons vers le sol. « Ne me laisse plus seule dans ce désert! Ne me laisse pas à nouveau seule dans ce désert! » se répercutait en moi ce que murmuraient ses yeux, nappe de chagrin. Dans un mouvement mnémonique involontaire, je revis Maï, assise devant la case de ses parents ; elle paraissait faible et déjà ailleurs, en route pour autre part ; quelque désert, peut-être. Celui-ci. Elle s'éteignit cette même nuit, tel un faisceau livré au vent rougeoie, avant de voir son incandescence devenir cendre, puis s'envoler en poussière grise dans le même vent qui le fit vivre et luire, alimenté par l'oxygène. Non, me dis-je, la petite fille de mon désert ne saurait être la petite fille de mon désir. Pourtant mon cœur fondit, s'attendrit et je marchai vers elle. Je m'étais si brusquement dégagé d'elle que sa robe s'était retroussée dans le mouvement que je lui avais imposé. La fillette n'avait pas changé de position et les pans remontés laissaient entrevoir ses cuisses ainsi que la petite culotte rouge. Je soulevai Maï du sol et, m'enlaçant de ses bras et de ses jambes, elle se blottit contre moi, enfouissant son visage dans mon cou. Elle haletait encore, tandis que je la consolais sans mots et que mon étreinte sur elle se faisait ferme. Je sentis ses larmes mouiller mon cou et sceller nos deux peaux en les collant, puis, bien que la petite fût blottie contre moi, je perçus que ses larmes ruisselaient le long de mon torse, suscitant ce faisant, des frissons dans le cheminement, avant d'arrêter leur course douceuse et chatouilleuse en se dispersant dans la broussaille des poils pubiens. Je portais un pantalon ample et un gilet ouvert du thorax à l'abdomen. Je restai debout pendant plusieurs minutes, portant la petite blottie contre moi, laquelle tâchait d'estomper ses halètements, soubresauts d'une vexation que j'analysais avec un rien de perplexité. Puis au bout d'un certain temps, je décidai de m'approcher de la case où elle vécut avec ses parents. Quelque chose transcendant la raison consciente nous ramenait peut-être là : « Revenez, revenez aux chants de jadis! » semblaient crier les tisserins.

Maï se calma tout à fait et, au moment où je m'apprêtais à pousser

la porte de la case toujours étrangement calme, la petite me fit savoir son envie pressante de soulager un besoin naturel. Elle précisa tout spontanément que c'était un pipi. Je la laissai glisser de mes bras jusqu'au sol. Elle se dirigea en courant derrière la case, non pas vers les w.-c. un peu à l'écart, et auxquels on accédait en suivant un sentier herbu de part et d'autre. Je poussai la porte de la case. Elle n'était pas verrouillée. À l'intérieur, tout me parut inchangé, il y avait la petite pièce principale, le foyer où mijotaient parfois pendant des heures les aliments prévus pour le soir. Il y avait, protégée par un paravent de raphia, la couche des parents dans un coin, et celle de Maï dans l'autre, celle-là même sur laquelle elle mourut une nuit. Chose plutôt rare, Maï était fille unique. La case était vide. Je m'assis, puis m'étendis sur la couche de la fille que je connaissais, la grande. J'entendis la petite qui urinait derrière la case, et même perçus-je son léger soupir de soulagement. Je fermai les yeux après que j'eus posé mon avant-bras sur mon front et après avoir contemplé un instant le toit en palmes de raphia. Celui-ci était consolidé par endroits de carrés de paille, afin d'en assurer une plus grande étanchéité. Je me souvins que, quelques jours seulement avant la mort de Maï, son père avait remplacé toute la toiture par de la tôle ondulée. Cela reste assez fréquent dans les villages encore aujourd'hui, et même dans les villes.

« Où es-tu? »

Venant de l'extérieur, la petite voix de Maï me tira de mes réminiscences.

« Dans la case! », la renseignai-je.

Je l'entendis qui poussait la porte et je vis sa frêle silhouette s'anamorphoser dans la pièce alors qu'elle franchissait le seuil baigné de lumière. J'ôtai le bras du front et tournai la tête vers elle. J'eus un grand sursaut en même temps que mon cœur cahota. Je me redressai et m'assis sur la couche. J'ouvris de grands yeux incrédules et fascinés. Une femme se tenait là où quelques instants auparavant, il n'y avait qu'une fillette. Je la saluai, supposant que c'était la grande fille de la maison, et, un peu embarrassé, je lui demandai si elle n'avait pas vu une petite fille aux pieds nus dans la cour. La jeune fille leva sur moi un regard surpris, déconcerté. Elle se retourna et regarda par-dessus son épaule avant de répondre que non. Et puis, l'inconcevable me sauta aux yeux. « Maï! » m'exclamai-je, partagé cependant entre l'interrogation et la certitude. C'était bien elle qui se tenait là. Elle avait la même apparence qu'au temps de sa splendeur adolescente. Ce charme peul, cet indéfinissable qui me fit rêver d'elle pendant des mois et des mois avant de pouvoir l'embrasser, puis, une nuit où ses parents étaient absents, l'étreindre enfin. Nous avions seize ans, et elle n'avait jamais connu d'homme. Elle fut surprise de me voir surpris.

Elle avait la même robe que la petite fille de mon désert et était aussi pieds nus. Elle ne semblait pas se rendre compte de la métamorphose dont elle était l'objet à mes yeux. Et, lorsque d'un air émerveillé, je lui dis qu'elle était redevenue comme avant, elle m'assura ne pas comprendre mon propos. Elle laissa échapper un petit rire, me juge tout à fait étrange, mais vint s'asseoir auprès de moi, dans la couche. J'en fus étrangement décontenancé, cela me parut presque incongru d'avoir un regret, quoique dilué dans la contention de la petite fille. Un manque indicible tout à coup. J'éprouvais la joie de ravoïr auprès de moi celle dont le désir ne m'avait pas quitté, mais également la contrariété d'avoir tellement repoussé l'amour spontané de la petite fille. Je souhaitais soudain pouvoir lui donner plus de tendresse que je ne l'avais pu faire, hanté par les contradictions et les contrindications que m'avait imposées mon surmoi en sa présence. Le combat contre le souvenir et la réalité du moment.

La grande Maï, afin d'apaiser ce soudain tourment, s'approcha de moi. Elle m'amena à basculer. Je me mis tout contre elle, la tête enfouie entre son hypogastre et son pubis. Je serrai mes bras dans son dos. La pièce était dans la pénombre, mais la porte laissée entrebâillée par elle, laissait s'infiltrer un grand rai de lumière au spectre bleuté. J'inhalais le souffle tiède de son ventre. Une odeur de terre mouillée monta tout à coup et me donna, chose inexplicable, des envies de pleurer. Cela montait de si loin, venant d'un autre monde, de quelque terre que l'on croyait à jamais perdue. Je sentis sa bouche se poser sur ma tête et je compris qu'en se pliant, c'était le seul endroit de mon corps qu'elle pouvait atteindre de ses lèvres. Son odeur de femme m'émut. Je levai les yeux vers elle. Son visage était oblong et pur. Ses yeux étaient noirs et ichtyoïdes, sublimés au khôl. Sa chevelure sombre et épaisse, longue et dressée sur sa tête en une esthétique négligence. Elle sourit et je ne la reconnus que davantage, dans ce blanc alignement qu'était sa dentition. Elle passa une main lente sur mes cheveux ras et je vis que celle-ci était historiée au henné. Elle approcha son visage du mien : « C'est moi, Tenneso ! » murmura-t-elle, en une pudique réclamation. Je compris que redevenue grande, la petite fille de mon désert redoutait tout de même mon rejet. Elle m'appela à nouveau, m'incitant à me réveiller. « Tenneso ! » Aussi passai-je un bras autour de son cou et, tandis qu'elle me soutenait des siens, nous nous embrassâmes. Tout me revint : le lac, les cailloux rouges le long des pistes, les pierres blanchies à la chaux à l'occasion des fêtes, les sentiers latéritiques, l'odeur de la terre sous l'ondée estivale, le fleuve baignant sa peau, sa chevelure qui ruisselait, le marigot indigo, et tout le reste, tout le reste, tout le reste à l'infini, les eaux qui lui montaient aux yeux fragiles quand elle éternuait ou bâillait, son rire, ses cris quand elle exultait dans l'étreinte, ses

alanguissements, son indolence par moments, sa frénésie à d'autres instants, elle, elle en somme...

Nous nous étendîmes dans la couche, la même qu'à jamais. Mon désir était intact pour elle, inchangé comme la pièce. Nous ne disions plus rien. Je sentais la vie en elle. Cela pulsait et m'appelait. Chimio tactisme positif. Tels des organismes primitifs. Je remontai sa robe et dévoilai ses cuisses. Sa petite culotte rouge apparut. Quelques fissures dans le mur en terre battue criblaient sa peau de faisceaux créés par des infiltrations luminescentes. Cela donnait l'impression du travail d'un artiste éclairagiste. Reflet de grenat sur la petite culotte rouge. La *rubiscence* existe-t-elle? Ce mot évoque-t-il ce qu'il sous-entend? Le voile vapoureux de la robe étincelait. Cuisse, ventre de glaise, seins de même, poires parvenues à maturité et à cueillir, à mordre jusqu'au suc sucré, aréoles brunes qui se contractaient, mamelons qui pointaient, jusqu'au dénuement total, la mise à nue complète. Excepté la petite culotte rouge soulignant le sillon. Ma main sur elle, mes mains, mes doigts qui couraient, s'immisçaient dans le dessous de coton écarlate. Son intime moiteur qui baignait le bourgeon que j'effleurais dans la glissade, ce qui la faisait se tordre, saturée de volupté presque douloureuse. Ses humections qui acéraient mes sens. La fille à la petite culotte rouge, la fille criblée de rais de lumière. Ses yeux qui osaient, puis se dérobaient pour oser à nouveau, tel un sourire rapide, qui s'esquisse et s'efface, ses déglutitions, dans une incidente sensualité, le cou tendu à rompre. Mais d'une main tendre et enivrée par la finesse. Instinct primaire de la beauté à casser, à déchirer, mû par le cerveau reptilien à contenir. Puis, la fille nue, désarmée et offerte, avec des airs de trouble et d'évanescence résolu à aller jusqu'au bout de l'impact. Soupirs lents montés du ventre alangui. Souffle d'elle.

Je l'amène à montrer un rien d'impudeur en faisant légèrement glisser une de ses jambes de côté. Son sexe se dévoile ainsi plus intimement. La touffe aux crêpes douces et parsemées montre ses lèvres. Sexe de Noire tel que tartiné de chocolat luisant. Clitoris, sombre bourgeon. Ma main. Mes doigts. Lèvres qui se descellent et révèlent la lactescence du rubis. La *rubiscence* existe-t-elle?... baignée de laitance. Bourgeon qui glisse entre mes doigts, Peule qui feule, lente et longue dans l'expiration. Je comprends peu à peu, dans la réitération des événements et des gestes d'alors, que le destin me donne simplement à revivre quelque chose dont le souvenir m'a longtemps hanté : la première nuit avec Maï. Telle une réparation, une reprise à zéro de quelque chose de trop tôt interrompu. Une continuité aussi, peut-être. Maï me tend les bras. Elle ne dit rien. Je m'allonge sur elle. Elle me désencombre de mon gilet. Elle m'enlace et nos bouches se collent. Nous parlons la même langue désormais. Je défaits d'une main empressée le cordon de mon pantalon de toile beige et,

tandis que je le fais glisser, elle m'aide de ses jambes. Ses pieds se frottent au bas de mes cuisses, de mes mollets, et alimentent le frisson qui déjà m'étreint. Je ne pense à rien, j'observe sa pudeur, sa timidité qui paradoxalement ne la paralyse pas. Cela me galvanise, elle me met ainsi dans la position du maître du jeu. « Doucement... » recommande-t-elle cependant, au moment où je l'impacte. Et sa voix est semblable à un vif murmure. Aussi y vais-je avec moins de fougue, mais résolument. Elle s'agrippe à moi. Je suis à l'orée de son ventre. Et, au fur et à mesure de la poussée, ses halètements se font plus nets, plus prégnants. Un gémissement rauque s'échappe de sa gorge au moment où quelque chose craque sous mon organe. Hymen qui se déchire. Je m'enfonce et son étreinte se fait plus ferme. Elle rouvre les yeux et croise mon regard, le front crispé. Je devine la sensation de brûlure qu'elle doit éprouver. Ses lèvres forment une mussitation, avant d'exprimer clairement la pensée, quoique dans un murmure. « Ça brûle! » et parce que je me refrène quelque peu, elle m'encourage. « Continue, ne t'arrête pas... » dit-elle, avant de recouvrer son regard mi-clos. Une larme énigmatique ruisselle de son œil gauche, puis, Maï pleure en gémissant, le visage collé contre mon oreille. La fille n'est pas tout à fait tendue, mais elle a la décontraction des premières fois. Elle ne dit plus rien, ne recommande plus rien et n'exprime plus ses sensations. Elle s'abandonne. Sa respiration devient saccadée, la mienne aussi, la régularité s'en va et tout monte, s'accélère, apparaît la sensation de se noyer, l'effolement des sens, son cri de cassure provoque ma cassure, dans un soupir contenu, étouffé, je m'engourdis dans cette impression de m'être totalement vidé, substance épuisée, Maï sanglote pour de bon, tout bas, ses bras ne me désenclavent pas, ni ses reins ni ses jambes, elle traque sa respiration, n'en recouvre pas la régularité, elle pleure et déglutit, m'embrasse dans les cheveux, le creux de l'oreille, paraît se calmer, puis repart dans un sanglot lent, elle passe sa main entre ses jambes, je la sens, elle la retire et me montre son sang de vierge déflorée, son sang, mon sperme, je ne dis rien, elle non plus, nous restons ainsi jusqu'à l'obscurité finale des corps qui s'apaisent.

J'ouvre les yeux sous des rais appesantis. Impression soleil couchant. C'est le soir ou la fin de l'après-midi. Couché sur le côté, je sens le bras de Maï contre la peau de mon dos. Je suis torse nu. Je me retourne vers elle. Et mon âme tout entière sombre. Ce n'est plus la grande Maï, mais la petite fille de mon désert qui est à côté de moi. Elle a les yeux fermés, elle dort ou feint de dormir. Je reste là, paralysé par ce qui se passe. Un flot d'interrogations me vient, des choses auxquelles je n'ose penser, sur lesquelles je ne veux pas véritablement me pencher. Et pourtant je ne puis m'empêcher de regarder en moi : avec qui ai-je fait l'amour? Était-ce la grande Maï ou

la petite fille de mon désert? Je ne peux avoir eu une hallucination, une espèce de désir inavoué et assouvi dans un moment de conscience altérée, l'innommable matérialisé par le secours d'un manque momentané de raison. J'ai mon pantalon et la petite fille est habillée, elle porte sa petite culotte rouge. Elle ouvre les yeux. Nous nous regardons sans rien dire. Elle me sourit, la gêne s'empare de moi ; elle sourit comme une femme après l'amour. Je lui demande si ça va. Elle répond que oui, d'une voix de fillette. Parce que je ne comprends pas tout, je hasarde une question dont j'ai déjà le soupçon de la réponse : je lui demande s'il y avait quelqu'un d'autre que nous deux dans la pièce. Elle répond naturellement que non. Elle ne saisit pas bien le sens de ma question. Je n'insiste pas. J'éprouve le besoin de vider ma vessie. La petite Maï aussi. Je la laisse y aller la première. Elle se lève avec aisance, dévoilant la tache rouge sur le drap et derrière sa robe. Le sang de la fillette sur le drap est un choc pour moi. Elle se précipite dehors sans se retourner et ne remarque rien. Je reste là à m'interroger. Je ne ressens aucune culpabilité, aucune mauvaise conscience, je suis intimement convaincu de n'avoir pas touché à cette Maï-là, la petite fille de mon désert. Pourtant la perte est telle qu'une étrange tristesse m'envahit tout à coup. Et puis, je me mets à attendre avec impatience son retour, espérant vivement que je verrai entrer, non pas la petite fille de mon désert, mais la grande Maï. Hélas, pour la mauvaise conscience survenue entre-temps, c'est la petite fille de mon désert qui revient. Elle avance avec des airs de gêne et se tient devant moi. Elle a dû remarquer la tache sur sa robe. Elle jette un rapide coup d'œil sur le sang maculant le drap.

« Je crois que j'ai mes règles! » déclare-t-elle, puis, un peu hésitante, elle hasarde une autre hypothèse, sans plus d'émotion : « Ou bien, tu m'as fait quelque chose pendant que je dormais... Tu m'as fait l'amour? » questionne-t-elle tout à fait calmement. Elle a un regard de femme et elle ajoute : « J'espère que nous avons fait l'amour! »

Je lui jure que non. Qu'elle est bien trop jeune, comment peut-elle penser cela? Ce n'était pas avec elle, c'était avec Maï!

Elle ne dit rien. Elle cherche et découvre un petit pagne dans un angle de la pièce, et se noue le morceau de tissu autour des reins, dérobant ainsi de mon regard les pans maculés de sa robe. Elle répond qu'elle est Maï! Je dois ainsi préciser que c'était avec la grande Maï que j'ai fait l'amour ; et non avec une petite fille croisée dans le désert. Elle éclate tout bonnement de rire, pour la première fois ; je perçois un air vaguement moqueur, lorsqu'elle revient s'asseoir à côté de moi. « Je suis Maï, et tu le sais! » me rappelle-t-elle encore, cherchant une connexion par le regard. Il ne me vient rien à dire. Nous sommes adossées contre le mur et traversées de lumière dorée. Elle m'attrape

naturellement le bras et se blottit contre moi. La tache rouge se montre ostensiblement sur le drap. Son attitude soudain pleine d'assurance me déstabilise. C'est aussi la première fois qu'en sa compagnie, je n'ai pas l'impression d'avoir affaire à une gamine. « Ne sois pas embêté, me dit-elle, je sais que je n'ai que mes règles, je suis réglée depuis plus d'un an maintenant... Je le saurais, si c'était autre chose. »

Elle m'apprend qu'elle est heureuse d'être revenue à la maison, elle m'a appelé pendant longtemps, et tellement fort, que j'ai fini par l'entendre. Elle s'était perdue dans le désert, croit-elle. Il subsiste en elle l'impression d'une longue absence de ce qu'elle a toujours connu. Ceux qui partent pleurent ceux qui restent ; ceux qui meurent sont aussi en deuil de ceux qu'ils laissent. Partir, c'est laisser derrière soi le deuil des vivants. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus eu ses règles, l'envie de faire pipi, de manger ou quoi que ce fût d'autre. Je me lève pour aller me soulager et elle me suit. Je ne lui dis rien. Dans le désert, elle tournait spontanément la tête ailleurs pendant la miction. Et c'est encore le cas dans la cour. Elle marche à pas lents vers un endroit où je la rejoins une fois que j'ai terminé. Et là, des larmes me montent aux yeux pour de bon. La petite fille de mon désert se tient devant une tombe. Et je sais d'instinct que c'est la sienne. Je me suis un soir tenu devant la sépulture de la grande Maï. Le soleil est déjà chaud, et le vent tempère les vapeurs qui remontent de la terre. Le ciel s'encombre d'oiseaux de tout genre. En silence, nous contemplons la petite motte de terre aplatie. « Ne me laisse plus seule dans ce désert ! » supplie la petite fille. Elle me tient la main. « Promis ! » lui dis-je.

Nous allons nous asseoir à l'ombre du grand manguier dans la cour. « Revenez, revenez ! » semblent à nouveau chanter les tisserins, tel un appel vers les joies d'antan, les choses de l'enfance à jamais perdues. La petite fille de mon désert se colle à moi, et le désir de la grande Maï revient me hanter. Je tais ce désir-là.

Cette étreinte sera la dernière pour la grande Maï et moi. Les vacances scolaires approchaient, et Maï mourra pendant mon absence, la nuit même de mon départ. Je n'apprendrai les faits qu'à mon retour, deux mois plus tard. Maï était née avec des bronches atrophiées, elle avait toujours eu des périodes de grande fragilité ; elle traquait en permanence son souffle. Son état s'était brusquement aggravé quelque temps avant mon départ.

« Je ne te laisserai plus seule dans ce désert ! » promets-je encore à la petite Maï.

Alors le bleu s'en va soudain

L'ocre et le blanc s'effacent

Grand trait noir et rouge dans la tête
Célérité du trou noir qui happe
Brusque
Violence de la descente
Stabilisation
Puis c'est la remontée
Vers le tunnel écarlate
Jusqu'à l'endroit de la sortie vers l'éclat
Et là
Brillance d'un rouge total et métallique
Serein
Et enfin
Aire de lumière...



DANS SON JILBAB DE SOLEIL, MON AMOUR

Jean-Marc Rosier

Rue de la Procession, aux marches de l'esplanade du Mont-Valérien, à la lisière de Suresnes et de Rueil-Malmaison, et sitôt que je fus en âge d'aimer, la vierge bleue se révéla à moi, courant presque sans effort dans son jilbab de soleil. Comme je venais vers elle, à l'allure vive du sportif en herbe, elle s'écarta un peu pour me laisser passer. À bonne intention ayant fait de même, voilà que j'embrassai la forme de son corps enceint, et elle la forme de mon corps en sueur. La vierge que j'avais cru, dans le court espace de ma rêverie, de la consistance du mirage, m'apparut, à mon grand étonnement, de chair et de sang, car, de confusion, ses joues avaient rougi, ou peut-être ce ne fut là qu'un effet de la chaleur. Embarrassé, je m'empressai de m'excuser sur ma maladresse, sur quelque désagrément qu'elle eût pu lui causer. Je lui tendis encore la main pour l'aider à se relever, mais elle l'ignora. Je cherchai à surprendre ses yeux qu'elle garda baissés tant que dura cette rencontre aussi inhabituelle que prodigieuse, et cette constance à se cacher de moi, me troubla. Avait-elle seulement regardé, ne fût-ce qu'à la dérobée, comme pour le rassurer, le garçon que le destin avait mis sur sa route? Je ne le croyais pas ; dût-elle le recroiser demain, elle ne le reconnaîtrait pas pour autant. En revanche, elle ne pourrait perdre le timbre antillais de sa voix ni ses mots qu'il avait enrobés de miel. Mais les avait-elle réellement entendus? Ou avait-elle feint, grande en vertu, d'en être sourde? Qui pouvait savoir! N'ayant rien répondu, la vierge avait repris, impassible, impénétrable, sa course fantomale. Et plus loin, elle s'évanouissait dans l'été comme un rêve de la soif à l'horizon du désert.

Le lendemain, au soleil de midi, je m'en revins Promenade Jacques-Baumel ; cependant, j'eus grand mal à finir le parcours, la veille et d'ordinaire si aisé pour mes forces. Non que je fusse exténué de fatigue ou en proie à la touffeur du parc, mais d'être resté éveillé la première partie de la nuit et jusqu'au petit matin par la pensée troublante de la vierge bleue, je désespérais qu'elle ne m'apparût

encore. Et, en effet, elle ne se montra pas. Ni le jour suivant, ni les autres, et aussi étrange que cela pût paraître, la semaine s'acheva pour moi dans la douleur prégnante de son absence. Je fus pris par une lourdeur de cœur, un renflement sensible, un je ne sais quoi d'incommode. C'était à n'y plus tenir. Pour ajouter à cet embarras, ma santé commença de me donner des inquiétudes de tête, puis de corps, des hallucinations, une exaltation déraisonnable, et pire, des accès de découragement devant l'effort, de l'abattement, de l'aigreur, voire de la mélancolie. Ainsi advient-il du béjaune que l'amour met au vert. Trop ignorant étais-je encore, à ce moment, de cette cause incertaine et de ses effets outranciers. Or, maintenant que je suis mûr, que ne donnerais-je pas de cet homme trop sérieux que la vie a fait de moi pour encore connaître par les sens le feu d'un amour aussi fort que la mort, et d'en être consumé?

Un de ces soirs-là, brûlant d'en apprendre un peu – en pareilles circonstances, le peu vaut toujours mieux que le rien – sur cette houri évanescence, je m'ouvris à mon oncle de mon tourment. Le vieux garçon, qui ne se passionnait plus que pour le cheval de course, daigna néanmoins lever le nez de ses grilles de turf. Il me considéra en silence, esquissa une grimace comme avec amertume, suivie d'un sourire insaisissable, puis s'étant replongé dans ses pronostics, il me dit :

« Ta mère t'a envoyé chez moi pour les vacances, ce n'est pas pour lui faire des soucis, hein! D'autant qu'il n'y a pas plus grenouille de bénitier qu'elle, n'est-ce pas? Elle apprendrait que le fruit de ses entrailles, son unique fils, seize ans tout au plus, s'est emballé à la vue d'une mahométane, quels reproches ne me ferait-elle pas? Comme quoi j'en serais responsable avec mes idées propalestiniennes... mon anticléricalisme... mon refus du mariage, et patatitilili et patatapatapata. Elle ne me le pardonnerait pas. Alors pour une fois, je serai d'accord avec elle. En amour, gamin, il y a bien des chemins interdits. Oublie donc la Bethsabée! Va plutôt conter fleurette à la fille du voisin... Pas celle du numéro 7, elle est africaine... Tu sais ce qu'elle pense des Africaines, ta mère! L'autre, la petite Manon, elle est blanche et bien française. Et les Françaises adorent les petits Noirs comme toi, qui chantent quand ils parlent, qui dansent quand ils marchent, qui en savent un rayon sur les choses de l'amour. Allez, va! »

J'étais donc amoureux, et d'une inconnue, d'une musulmane qui plus est. Mais cet état de fait, loin de me terrifier, me gonflait au contraire de la témérité à la fois aveugle et insensée du découvreur de Nouveau Monde. La vie palpitait, forte, en moi ; quelle aventure, fût-elle hasardeuse, désignée comme imprudente, n'aurais-je pas tentée?

Du reste, qui était à craindre?

Et comme par enchantement, cette nuit-là, ma vierge bleue réapparut. Elle courait Promenade Jacques-Baumel dans son jilbab de soleil. Je la suivais de près ; bientôt je serais à sa hauteur. Mais plus je forçais l'allure, plus elle s'éloignait de moi, devenue ombre diaphane.

Quand soudain j'ouvris les yeux, je remarquai qu'ils étaient embués de larmes ; de grosses gouttes de sueur, y pénétrant par les coins, me causaient de fugaces, mais vives brûlures. Je les essuyai d'un revers de main, et ce geste raviva dans mon esprit quelque chose du rêve que je venais de faire sans qu'il m'eût été donné occasion d'en connaître la fin.

D'autres fois, ma vierge bleue me disait son nom, en pensée ; que n'étais-je pas heureux de le connaître? Pour comble d'infortune, à mon réveil, il était oublié, perdu. Toutefois, l'impression de sa sonorité, de son image, semblait perdurer, vague, flottante, en moi ; à peine eus-je alors osé les exprimer qu'elles se déformaient, se dérobaient à mon intuition, pour me devenir étrangères à l'oreille comme au ressouvenir. Ces rêves donnèrent dans mon esprit ce précipité fantasmatique de langue arabe qui m'émeut fort dès l'instant que j'entends qu'on la parle. Je me ressentais en surcroît d'une intense curiosité à l'égard de cette religion, l'Islam, qui commandait à ses croyants de se montrer toujours tels qu'ils puissent plaire à leur dieu. Je songeais que sa connaissance, même imparfaite, m'offrirait le prétexte d'échanger quelques mots avec ma vierge bleue, si jamais je venais à la croiser. Mais alors, qui m'instruirait? À n'en pas douter, non pas ces quelques fanatiques chrétiens catholiques et autres fondamentalistes protestants évangéliques ou adventistes qui constituaient la base de ma famille. Non plus les deux ou trois amis dont j'avais plus tôt fait la connaissance. Hélas, je me savais d'une âme trop timorée, bien que pratiquant négligent de la doctrine du Christ, pour pousser la porte d'une mosquée. Ma mère viendrait-elle à le savoir, combien à ses yeux serais-je passé pour apostat!

La lumière me fut donnée par une vieille femme que j'abordai bonnement, sans plus de façon, à un arrêt de bus, rue des Fusillés de la Résistance, à cause que je lui trouvai une petite ressemblance avec ma grand-mère. À en juger par la djellaba noire dont elle était vêtue, et bien qu'elle ne portât pas le voile, elle devait être musulmane. Le minuteur des horaires de passage des bus 141, 258 et 360 affichait des écarts. Toujours est-il que l'arrivée du dernier était imminente. Il me fallait donc faire au plus vite.

*

Quand les portes coulissantes du bus 360 se refermèrent devant la vieille musulmane, je la remerciais encore par des signes de tête.

Grâce à elle, je savais désormais ce qu'il me faudrait dire à ma vierge bleue pour qu'elle consentît à me prêter ce peu d'attention qui – j'en avais la conviction – me porterait à me *faire au bonheur* de la connaître. Cependant, avec l'espoir, la santé m'était revenue, ce pour quoi je n'opposai aucune résistance à cette irrépressible envie de courir qui me gagna alors. Il pouvait être midi ou pas loin. Le soleil brûlait d'aplomb Paris et les villes d'alentour. Suresnes, sise sur les hauteurs, n'était pas épargnée. Mais je courais. En peu de temps, j'épuisai la rue des Fusillés de la Résistance, puis le boulevard Washington ; je gravis comme une voile *étant vent dedans* l'avenue du Professeur Léon Bernard ; j'allais descendre la rue des Landes à l'orée de Rueil-Malmaison, quand, par une soudaine intuition, j'eus à tourner la tête à gauche, vers la rue de la Procession. La sueur coulant drue sur mon front agaçait mes yeux, déjà pleins des moires de la réverbération. Et ce fut dans cet indescriptible entrelacs de lumière que ma vierge bleue revint au monde. Elle courait presque sans effort dans son jilbab de soleil, majestueuse, irréelle. Mon corps se figea de lui-même, pile à l'intersection des deux rues. Il avait décidé d'y attendre l'apparition, comme indifférent à mon âme, malmenée par la fièvre d'un grand trouble. Très vite, la vierge bleue parvint à mon niveau. Alors, surmontant ma confusion, je libérai la formule magique livrée plus tôt par la vieille musulmane : « As salam alaykoum, mademoiselle. » L'oreille au guet, j'écoutai sa voix : « Wa alaykoum as salam. » Belle, qu'elle était belle la voix de ma vierge bleue ! Belle comme l'eau pure, resplendissante comme la lumière. J'en bus l'onde douce tant qu'elle coula, les yeux clos, le cœur ouvert à sa beauté, et elle m'entra jusqu'à l'âme. Je me remettais juste quand, contre toute attente, ma vierge bleue défaillit. Tout se fit très vite. Avant qu'elle eût atteint le sol, je la rattrapai, et comme on ferait d'une enfant endormie, la portai dans mes bras sur quelques mètres pour la poser en douceur sur un banc frais, Place de l'abbé Frantz Stock. Elle était pâle ; ne la voyant pas bouger, ne pouvant rien observer des mouvements de son buste, je craignis qu'elle fût morte. Par bonheur, elle devait pousser un léger gémissement, ce qui me consola un peu, en sus de ses paupières qui commencèrent de battre comme si elle eût rêvé. Je lui fis du vent avec ma main droite tandis que de la gauche, j'essayais en vain de lui prendre le poulx. Du regard, je fouillais les environs, espérant y voir quelqu'un qui pourrait chercher du secours. Mais, à pareille heure chaude, de toute évidence on ne trouverait personne. L'idée me passa par l'esprit de lui ôter son hijab, me disant qu'elle se serait ainsi plus sûrement rafraîchie. Quel crime aurais-je alors commis en toute innocence ! C'est alors que j'aperçus, à vingt pas de là, une fontaine à boire qui faisait sentinelle discrète sous les frondaisons d'un platane. Sans plus attendre, j'y courus, et en moins

de temps qu'il ne faut pour l'écrire, déversai sur le visage de ma vierge bleue le peu d'eau recueillie dans le creux de mes mains. Ah, quel miracle que ses yeux qu'elle ouvrit grand sur moi, si beaux, si brillants comme des rubis et des perles! Quel enchantement que cette physionomie tranquille qui se relevait, ayant repris des couleurs! Nous demeurâmes un long moment sans rien dire, durant lequel je passai de la plénitude heureuse à la béatitude de l'extase. Ainsi réfugiés dans le silence, nous exprimions, la vierge bleue et moi, un quelque chose du cœur qui ne s'encombrait pas du langage. Au contraire de la première fois, elle m'avait regardé, ayant reconnu – j'en étais sûr – ma voix comme familière. Sinon, pourquoi ne s'en allait-elle pas loin de cet *étranger*? Et comment comprendre ce regard de feu qu'elle avait eu pour moi à son réveil?

« Vous avez été prise de malaise, hasardai-je, la voix changée... Cette chaleur, elle vous déshydraterait un chameau... Elle a bien failli vous tuer dessous vos vêtements. »

Ma vierge bleue pouffa derrière sa main, de si curieuse manière que je crus qu'elle s'étouffait. Je m'apprêtais à lui taper le dos, comme on fait à un enfant qui a avalé de travers, quand, à ma grande surprise, elle éclata du plus formidable rire qu'il ne me fut jamais donné d'entendre. C'était bien la première fois qu'elle se montrait vivante. Enfin, s'étant tournée vers moi, elle me regarda, le visage radieux, tacheté d'ombres et de soleil. M'invitait-elle ainsi à plonger mes yeux dans les siens? Ce à quoi je me livrai, d'abord avec timidité, puis à mesure, prenant de l'assurance, audacieusement. J'eus alors l'agréable sensation d'être pris de vertige, de tomber, pour ainsi parler, en elle, d'être happé par cet univers intime dont elle ouvrait pour moi les portes. Il était évident qu'on se perdait l'un dans l'autre, que cela durerait l'éternité si l'éternité nous était permise. Mais quelque chose dans l'ailleurs cruel du monde, le croassement sinistre d'un corbeau, devait nous ramener à la raison.

— Tu as bien failli me faire mourir de rire, me dit-elle.

— Loin de moi l'intention de...

Se reprenant à rire : « Mais quel âge as-tu? Tu parles comme dans un vieux film en noir et blanc. »

— Ne me le reprochez pas, mademoiselle, vous auriez eu une mère comme la mienne, vous seriez aussi « vieille France » que moi, je vous l'assure, lui répondis-je, peut-être un peu vexé.

— Ça ne me gêne pas. Tu ne devrais pas le prendre comme ça. C'est plutôt agréable de t'entendre parler. Je n'ai pas l'habitude, voilà tout.

— Chez moi, la langue française se porte à la bouche comme le pain azyme du Christ.

Elle sourit de l'air de quelqu'un qui ne comprend pas.

— Écoute! On n'est pas si vieux ; j'aime mieux que tu me tutoies.

— Si vous... Enfin, si tu veux!

— Comment t'appelles-tu?

— David. Et toi?

— Houria.

Houria... Houria, me répétais-je en pensée. Son nom, je l'avais connu. Elle me l'avait soufflé dans mon rêve, l'autre nuit, quand elle-même ignorait encore tout de moi. Hélas, à mon réveil, il était *désapparu*. Là, il faisait corps tout entier avec ma vierge bleue ; désormais, je ne l'oublierai plus.

— D'où viens-tu? lui demandai-je.

— De Rueil-Malmaison, me répondit-elle sur le ton de la surprise.

— Non, je veux dire, de quel pays es-tu?

— Je suis Française. Il n'est pas interdit d'être français et musulman.

— Comme il n'est pas plus interdit d'être noir et français, abondai-je dans le même sens.

— Même si ça ne semble pas naturel à certains.

— On ne peut pas plaire à tout le monde.

Un silence doré laissa passer ses anges. Mais, vite repris par la curiosité d'en apprendre davantage sur Houria, je le brisai éhontément :

— Tu viens souvent Promenade Jacques-Baumel, à ce que je vois. C'est pour le marathon de Paris que tu t'entraînes comme ça?

— Et puis quoi encore! Une fille de mon genre dans un marathon, à coup sûr, ça ferait le buzz sur TF1. Il n'est pas interdit de s'entretenir.

— Tu ne me feras pas croire que tu n'as pas trouvé moins chaud comme vêtement de sport?

— Depuis mes onze ans, je n'ai plus trop le choix, tu sais.

— Heureusement, le bleu te va bien. Il faut croire que la mer et le ciel s'aiment d'amour dans tes yeux.

Aussitôt, le visage de ma Houria se teinta de rouge, et sa bouche, si petite, se fendit d'un sourire de lumière.

— La mer... Comme tu es gentil, David.

« Comme tu es belle », pensais-je.

Une brise passa dans les feuilles du platane et son chant s'entend encore. Comme tous les mots que nous nous donnâmes l'un l'autre durant ces vacances-là, comme si, rien de la folie du monde ne nous

eût séparés, comme si elle n'eût pas été musulmane et moi chrétien, et que nous eussions pu, amis de toujours, en toute innocence, nous rencontrer dessous les frondaisons d'un platane, au Mont-Valérien.

Le père d'Houria tenait une petite supérette à Nanterre qu'il gardait ouverte tous les jours jusqu'à minuit. Sa mère faisait des ménages le mercredi et le samedi à Puteaux. Houria n'ayant ni frère, ni sœur, quelques cousins tout au plus du côté de Trappes et de Fresnes, elle restait souvent seule ces jours-là. Alors, elle *goûtait* la liberté. Et courir à s'évanouir dans son jilbab de soleil était pour elle la forme même de la liberté. Bien sûr qu'elle désirait au plus profond d'elle-même se débarrasser de cette prison de toile, s'élancer nue, cheveux au vent, dans la lumière. C'est que le monde serait alors une île déserte, et elle, son Robinson. Elle en rêvait même certaines nuits, mais au matin, il lui venait toujours une sorte de mélancolie qu'elle enfermait dans son cœur jusqu'à ce qu'il lui fût de nouveau possible de se rendre Promenade Jacques-Baumel. Maintenant que nous nous étions rencontrés, la liberté avait pris corps dans mon nom. Et cette liberté-là, je le voyais bien, ma Houria n'avait fait jusqu'à présent que l'effleurer, comme si elle eût craint d'en être brûlée.

*

Nous touchions à la fin des vacances ; bientôt, il me faudrait partir. Quitter Suresnes, le Mont-Valérien, abandonner Houria, m'en retourner dans mon île, bien loin d'ici. Combien fort je me ressentirais, du fait de l'éloignement et de l'absence de ma vierge bleue, de cet étrange mal du cœur qui m'avait pris en la voyant ! Et bien que je n'en eusse jamais rien laissé paraître, Houria savait ma douleur. Deux jours avant mon départ, j'étais encore incapable de le lui apprendre. Aussi fus-je un peu surpris de l'entendre me dire :

— David, bientôt, on ne se verra plus.

— Oui, je sais, Houria. Je...

— Je vais me marier, lâcha-t-elle, des trémolos dans la voix.

On m'avait frappé au cœur, si fort qu'il m'avait semblé éclater. Des faisceaux de chaleur s'en irradiaient, gagnaient bientôt ma tête, mes membres, à ce point que je suai à grosses gouttes. Pourtant, je frissonnais comme par temps froid. Je voulus parler, mais les mots se dérobèrent à l'instar des phosphènes dans la rétine. On me tuait, là, invisiblement sous le soleil, et je n'arrêtais plus de mourir. Quand viendrait enfin la nuit ? Celle du grand oubli, du néant. Je l'espérai un temps qui me parut une éternité, mais je ne l'entrevis pas même un instant. La ténèbre se refusait à moi. La mort dans l'âme, je restais néanmoins vivant, croyant souffrir autant que Jésus sur le mont Golgotha.

— Tu es amoureuse, Houria?

— Non! se défendit-elle. *Mon dieu*, non!

— Alors pourquoi acceptes-tu d'être livrée à un homme que tu n'aimes pas?

— Parce que je l'ai choisi... Parce que c'est comme ça... Je ne déshonorerai pas mon père.

— Mais lui, t'honore-t-il?

— Mon père est un homme juste... un homme bon... Tu le connaîtrais que...

— Je n'aurai pas cette chance, Houria. Tu ne me la donneras pas! Jamais. Jamais.

— La parole du prophète Mohammed est sagesse. Et mon père est un bon musulman... Je... Je ne les déshonorerai pas, tu entends? Jamais.

— Que te dicte ton cœur, Houria? Parce que mon cœur, lui, il n'en peut plus de ce silence. Il veut prendre ton cœur, Houria. Il veut battre avec lui la mesure de cet infini qui l'habite. Il a tout l'univers de l'amour à lui conter, et au-delà. Il est le cri d'un simple mortel qui souffre de la brûlure du *doux mal*. Accepte-le, Houria, j'en fais mon offrande. Arrache-le, il ne t'aimera que plus fort!

Et pris d'une fièvre de désespoir et d'espérance mêlés, je me saisis de sa main pour la poser sur ma poitrine. Houria pâlit, frémit de tout son corps, mais ne me la retira pas. J'approchai alors avec lenteur mon visage du sien, nos fronts se touchèrent, nos yeux se perdirent l'un dans l'autre, nos nez se mirent à respirer ensemble et fort, et nos lèvres, timides d'abord, puis fougueuses, s'unirent. Bientôt, j'eus dans la bouche un goût salé de larmes. Houria pleurait. « Ne t'arrête pas! », me pria-t-elle tendrement. Et cependant que je l'embrassais, elle dégrafait l'épingle de son voile, et nous en couvrait la tête. « Mon amour, serre-moi fort. Nous n'aurons pas d'autre nuit. »

HORS DES MURS DE L'ENFANCE ET DE LA PEUR

Edem Awumey

PREMIÈRES GÉOGRAPHIES DU DÉSIR

C'était la dernière année du primaire, les cours de Victoria notre maîtresse. Je me souviens de cette femme mettant une énergie particulière dans sa leçon de géographie. Victoria dessinant des cartes au tableau noir et parlant du pays, du golfe de Guinée et de tous les antipodes. Ses lèvres grasses et carmin évoquant les peuples et reliefs du monde, elle parlait du Nil, des Peuls et de tous les nomades qui traversaient les quatre points cardinaux. Victoria traçant au tableau noir des cartes colorées, fleuves, rivières, lacs, univers rocheux ou liquides, mais moi je plongeais dans la seule géographie qui comptait...

... sa géographie, son royaume à elle Victoria, la robe et les jambes ouvertes sous le bureau. Les rives et parfums du monde changeaient alors selon la couleur de l'entrecuisse ; le monde était bleu, vert ou rouge selon les jours, il était blanc surtout, dentelle ou soie. J'étais heureux. Je me foutais du Nil, du Liban, des détroits, canaux, oliviers de la Méditerranée. Victoria le corps offert, le pays, cette ville où nous traînions nos rêves devenant ainsi Eldorado. Je n'étais pas ce qu'on appelle un voyeur. Il faut juste dire que ma position aux premiers rangs de la classe gardait mes yeux irrémédiablement fixés sur ce fabuleux horizon où il n'y avait que la maîtresse et son unique paysage. Elle arrivait le matin, posait son sac sur le bureau, contrôlait les présences. Elle ouvrait le registre, les cuisses, m'invitant dans le refuge, les nuances de l'entrejambe. C'était une offrande, un présent de la part de la plus lumineuse des institutrices, je n'avais pas à me sentir coupable.

L'année se passa ainsi ; le matin, j'avais hâte de partir pour l'école, non pas par envie de courir derrière le savoir. C'était inutile, puisque devant moi j'avais le seul livre qui devrait compter. Celui où s'écrit l'origine du monde. L'école, le moyen de me retrouver dans la chair du pays de Victoria. J'étais fasciné dans cette première confrontation

avec le mystère au féminin. Puis vint ce jour où la maîtresse m'a demandé dans quel pays, quelle géographie j'aurais voulu naître, quel ciel poser la valise de mes rêves. J'ai – comment oublier? – répondu un truc tout bête, j'avais osé : « La géographie du corps ouvert. » La maîtresse avait alors retiré ses lunettes comme pour mieux me regarder. Avait-elle compris? Victoria, mon voyage liminaire dans un univers de femme, ses jambes longues, fines, portant mon regard par-delà l'horizon. Un parfum d'encens et d'orange mûre. C'était avant la colère des vagues qui avaient accéléré l'érosion de cette côte où nous rêvâmes des yeux immenses de ces actrices qui s'invitaient sur l'écran de cette télé noir et blanc que mon père rapporta un jour à la maison...

HISTOIRE DE SEINS...

Mais avant le Grand Soir entre les murs d'un bordel crasseux, il y eut aussi les seins. Une histoire de mamelles que j'ai racontée dans un livre. Une histoire qui remonte à cette époque de la grande gloire du parti unique. Au pays, les seins ont eu leur rôle à jouer dans la lutte révolutionnaire contre l'impérialisme. Au plus fort de ce que le pouvoir appelait l'animation politique, des recruteurs venaient dans les quartiers chercher des filles à former pour la danse accompagnée de chants patriotiques. On allait leur apprendre à s'égosiller, à se trémousser, leur montrer comment frapper des pieds contre le sol pour piétiner les ennemis de la révolution, comment faire vibrer le corps entier dans le refus de tout projet néocolonialiste, comment secouer le buste pour montrer aux jaloux de notre sursaut national que le peuple débordait de vie, électrisé, galvanisé, prêt à relever tous les défis du présent et de l'avenir. Dans les chorégraphies des poitrines épanouies, des bouches de canon tiraient à boulets rouges sur les ennemis de la nation, les canons, les bustes surchauffés des danseuses en transe au stade municipal au cours des nombreuses fêtes nationales. Et puisque les filles étaient bien jeunes, à peine sorties de l'adolescence, elles avaient les seins fermes, durs, tendus, menaçant de trouer les uniformes qu'elles portaient. Les poitrines mouillées par la sueur, les vêtements étaient collés à la peau, dévoilant ainsi la beauté arrogante de ces mamelles rondes, brillantes. Les bras ouverts en croix, les filles se secouaient, elles prenaient des élans vers l'arrière, projetaient vers une cible invisible leurs seins, grenades mortelles dégoupillées dans le tremblement des bustes. Sur ce spectacle j'eus mes premières érections, comme devaient bander aussi les officiels dans les tribunes, des messieurs respectables concentrés sur les mamelons qu'ils classaient et triaient mentalement, selon le degré de fermeté, choisissant la fille qui, après la fête, irait agrémenter leur nuit. Ils repéraient les plus beaux des seins à triturer, à mordre dans leur

chambre d'hôtel du bord de mer louée à prix d'or.

Ces bustes tracés à l'encre noire m'ont accompagné pendant les nuits d'insomnie où je pouvais, à loisir, imaginer la danse des gazelles sur les ventres poilus, gros, dégueulasses de nos vieux vicelards de politiciens. Cependant il y eut de ces moments où j'avais un rôle autre que celui du spectateur, ces soirées arrachées à la rigueur parentale. Nous nous retrouvions entre copains pour une fête, dans la nuit et la cour illuminées d'une concession sous un manguier, autour d'une table sur laquelle était installé un lecteur de cassettes. L'*ambianceur*, version ancienne du DJ, jouait les morceaux. Et tous étudiants paumés que nous étions, dans la nuit de notre bourg tropical, nous nous déhanchions jusqu'à l'aube, au temps où il n'y avait pas encore couvre-feu, où le premier amour, la première gorge caressée sous le fleuri d'une robe, lirai-je plus tard chez un poète de Fès, devait être le dernier. L'amour qui naissait dans la nuit des corps se frôlant, s'électrisant, quand les pas de danse raclaient, soulevaient les particules du sol de piste rarement de ciment. Ceux d'entre nous qui avaient du métier, je veux dire de l'expérience avec les filles, allaient plus loin que les pas de zouk ou de rumba, la danse toute en poussière, dans le tremblement de cuisses nerveuses finissant par s'ouvrir sur la nuit humide d'un coït brutal.

VAINCRE LA PEUR...

Après le temps des bals nocturnes, il y eut les années 1990 faites de colère, d'émeutes, de peur. La peur que, dans les rues où nous criions notre ras-le-bol du parti unique, sur le macadam surchauffé où nous essayions de refaire le monde, une justice, on nous les brise. Qu'on nous brise le corps, la pensée et les couilles avant le soleil d'une première nuit dans le ventre de l'amante. Dans les rues, nous essayions de réinventer un pays pour l'amour. Vénus était loin, j'allais dire lointaine, isolée derrière l'écran de l'impossible idylle. Quelle joie éprouver dans l'amour alors qu'une balle perdue venait de faucher un compère, une amie à la parole trop forte, aux gestes de guerrière rebelle? La mort régnait en maître, elle vous creusait un grand trou dans le cœur...

Les points de la révolte portés haut, dessus nos têtes farouches, nous gueulions, scandant que le pétard, la mort n'aurait pas raison de nos élans. « Allez ouste! La soldatesque, le pétard dans les casernes! », répétais-je avec mes compères comme une formule magique sensée éloigner définitivement la trouille qui persistait à s'accrocher à notre peau, une merde impossible à expulser, et comme il m'arrivera plus tard de le faire dans mes moments de doute empreints d'angoisse, j'ai pensé à la seule personne qui pouvait me la faire oublier un peu, cette peur, ou plus précisément, il y avait des chances que ma

détermination vacillante sorte raffermie, gonflée de ma confrontation avec cette créature des plus extraordinaires. Il me faudrait l'affronter, à mains nues, le cœur tressautant, parce que même si je l'avais déjà côtoyée, touchée, la bête m'effrayait toujours. Face à elle, j'étais resté un gamin timide aux prises avec une marâtre vache aux dents longues qui allait le bouffer, le digérer pour le recracher tout mou au sortir d'une terrible bataille des corps avec chocs, coups, blessures. C'était ma thérapie, je savais qu'une fois la distance éliminée entre nous, brisée l'éternelle glace de son visage fermé et de sa chair coriace, une fois dans l'étau de ses cuisses de rhinocéros, j'aurais le sentiment d'une victoire. Ainsi l'évidence de la prouesse ferait perdre à la peur toute consistance. Je savais aussi qu'après la lutte, elle allait, l'ogresse, docile, maternelle, me caresser les cheveux, ma tête logée dans son ventre. Un moment qui me reviendra en mémoire dans un de mes livres...

« ... c'est ainsi qu'un après-midi où nous n'avions pas cours, je suis allé la voir, dans le bordel où elle officiait dans le quartier Décon. Je suis arrivé sur les lieux et j'ai dit à la gérante que c'était le rhinocéros que je voulais voir, Mam Kili en personne. Ainsi nous l'avions surnommée, Kili pour Kilimandjaro, pour nous représenter dans ces mots son corps énorme, sa nature volcanique. J'eus un choc la première fois que je l'ai vue. Ma première expérience sexuelle, eh oui, pour tout dire. Finalement. Ce ne fut pas avec la plus jolie des ballerines un crépuscule sur le bord de mer aux pieds du vieux wharf. Non, ce fut avec Mam Kili, rien de moins, en chair et en volume. C'était mon ami Wali qui m'y avait emmené parce qu'il était convaincu que l'expérience allait me décoincer et me filer une belle assurance. Je me suis présenté devant la chambrette de la grosse pute, une frousse horrible paralysant mes mouvements. J'hésitais à toquer à la porte de bois bruni, il n'est pas trop tard, me disais-je, je pouvais toujours faire marche arrière. Je me suis retourné, j'ai regardé Wali debout à quelques mètres de la porte de l'enfer. Il m'a fait un signe d'encouragement, j'ai frappé trois coups légers contre la porte, rien, une, deux, trois minutes passèrent, rien. "Frappe plus fort", m'a soufflé Wali qui s'était rapproché. J'ai réessayé, un peu plus fermement. Soudain la voix derrière la porte a tonné, "Voilà ce qui s'appelle s'annoncer, je crois que je vais avoir affaire à une mauviète! Alors, tu rentres?"

J'ai pénétré dans les lieux. Elle était couchée sur le lit de fer dans un angle de la chambre. Sous ses vêtements amples j'ai tout de suite deviné le corps immense, j'ai maudit Wali, espèce de salopard pourquoi tu m'as fait ça? J'ai baissé la tête, elle a dit, "C'est pas la tête que tu dois baisser, mais ton pantalon. Allez, exécution!" J'étais furieux, j'avais payé pour me faire traiter de la sorte, j'ai retiré mes

vêtements, elle a dit, “Intéressant, voyons ce qu’on peut faire avec ça. Tu viens?” Disant cela, elle a commencé à déboutonner sa robe, elle n’avait pas de temps à perdre, elle a mis à nu le massif montagneux de sa poitrine, une paire de seins gonflés à l’hélium, d’horribles ballons d’une fête macabre. J’ai souhaité que les ballons s’envolent dans les airs. Je pourrais, si c’était le cas, les saisir pour m’envoler loin du piège dans lequel j’étais tombé. J’ai ensuite aperçu le ventre, une bâche démesurée, hideuse, rapiécée, avec des milliers de plis, une mer violente, en mouvement permanent, j’allais me noyer, c’était la plus claire des évidences. Un ventre qui s’étale sur les draps comme une huile grasse renversée sur un macadam surchauffé. Les membres de Kili, les ramifications d’un arbre centenaire coupées à la va-vite dans la forêt sacrée de Bé située pas loin du quartier Décon où nichait le bordel. Des bûches transportées dans la chambre où elles furent hâtivement montées sur le reste du corps, cependant, le plus effrayant c’était sa tête, minuscule, ridicule noix de coco dans laquelle on avait découpé au couteau des yeux furtifs, méfiants. Trois cents kilos de chair assemblée là pour le plaisir ou le châtiment des amateurs de sensations fortes qu’elle recevait dans son dix mètres carrés de cloître. Car on pouvait penser qu’elle avait toujours été là, impossible de l’imaginer traînant sa viande encombrante sur les routes d’un voyage. J’ai paniqué, j’ai dit soudain que j’avais mal au ventre avant de détalé.

Je suis retourné la voir quelques semaines plus tard. Moins par envie que parce que je devais prouver à Wali que je n’étais pas une poule mouillée. Comme pour la fois précédente j’ai tremblé devant la montagne. Elle a dit, “Te revoilà, toi! Ça fait quoi, trois, six mois?” Elle était déjà nue dans les draps sombres, noirs. Cette fois-là, ce serait mon enterrement, à la fin du combat, Wali viendrait récupérer mon corps. Le ventre de Mam Kili avait encore débordé, fermant définitivement la vue qu’on pouvait avoir sur l’immense champ du pubis et la naissance douteuse des cuisses. Je me suis allongé près d’elle, anxieux. Elle s’est redressée sur un coude, a ordonné, “En selle!” Elle a remonté ses jambes qu’elle a ouvertes, je me suis retrouvé dans son étau, j’ai commencé, le souffle court, à passer une main sur ce corps gigantesque. C’était mon plan initial, triompher du géant et me dire que plus rien ne pouvait m’effrayer, désormais. Mam Kili était un monde sauvage, complexe, indomptable qu’il me fallait posséder, ou du moins cerner, grimper au sommet de la montagne pour pouvoir me dire que j’avais réussi. Puisque, avec mes copains, nous voulions affronter le danger, le sergent Tony Bazooka et sa milice cruelle qui contrôlaient nos gestes et voix, je devais la prendre cette femme-forteresse, Bastille d’un lupanar qui puait la sueur et le détergent bon marché. On était en 1990, un petit nègre, sous les

tropiques, prenait la Bastille. J'allais, avec mes copains, faire tomber les têtes de nos rois, proclamer la Liberté, changer le monde enfin.

Kili, c'était la plus effrayante des créatures. Pour l'approcher, je devais trouver des ressources de culot que je n'avais pas. C'était ce dont nous avions besoin mes copains et moi, du toupet. Le bordel ce n'était pas pour les enfants sages, bien élevés, obéissant au doigt et à l'œil à l'ordre parental visible ou invisible. Kili ce fut mon acte suprême de désobéissance, ma subversion, ma rébellion d'enfant de chœur formé, trempé dans l'eau bénite par les franciscains. Je venais de sortir du couvent pour marcher dans les rues de la grogne. Manquait l'acte suprême : sauter la bête hideuse. Dans l'acte mon souffle devenait de plus en plus normal, régulier. C'était le signe que la peur avait finalement filé, expulsée brutalement de mon corps par ma queue éjaculant dans le ventre de l'Ogresse. Je pouvais la tourner, la retourner dans tous les sens, dans une maîtrise étonnante de sa géographie escarpée, dangereuse. Sa parole dure et ses gestes brusques n'étaient peut-être qu'une façade ou les ingrédients d'une belle mise en scène, elle devenait molle, docile, comme épuisée. C'était le signe de mon triomphe. »

LE CORPS-EXIL

Plus tard, ce fut le constat d'une révolution ratée. Je suis parti loin du pays, de mon copain Wali et du ventre de Mam Kili. Je me revois dans ma nouvelle ville, cité du Nord, debout à la fenêtre de l'appartement de mon correspondant Jean Bolduc qui m'avait accueilli les premiers temps. Debout à cette fenêtre d'une ville autre qui donnait sur une rue de décembre québécois tout aussi blanche que les robes des prêtresses vaudou des rues de mon enfance. La ville de Hull subissait une tempête de neige, des flocons dans le vent tels des notes éphémères sur la partition de mon blues, au loin ce pont, Alexandra, l'amie avec qui j'avais fini par établir un dialogue, amante qui pouvait prendre le juste poids de ma solitude, Alexandra avec son corps métallique qui devait gérer le trafic d'une rive à l'autre de la rivière des Outaouais. À ma fenêtre, je pouvais ressentir dans le ventre le retour de la boule d'effroi, la même que celle que j'avais connue au pays lorsque je partais, la crainte que, pendant mon absence, il arrive quelque chose à ma mère, qu'on m'appelle une nuit pour me dire qu'elle avait été brûlée par le soleil des dernières émeutes.

Mon départ avait aussi coïncidé avec ma rupture avec Léa, cette fille qui écrivait autrement l'ébauche des nuits liminaires avec l'ogre Kili. Alors, désespéré dans mon refuge hivernal, je m'étais laissé entraîner par Jean, mon logeur, dans la taverne Chez Boby. C'était là que j'avais fait la connaissance de cette rousse que j'ai nommée Samaritaine pour une raison qui aujourd'hui m'échappe. Je pris

l'habitude les soirs de cafard de monter chez elle, au premier étage d'un immeuble vétuste, enfouir en elle mon être désesparé. Elle savait me réserver un traitement tout particulier parce que, disait-elle, je venais de loin. Son cri à elle sortait également de très loin, du lit profond de sa chair dans lequel je ramais, de plus en plus loin du golfe de Guinée.

Après l'amour, les corps se reposaient dans un semblant de quiétude, apaisés. Les flocons atterrisaient sur les buttes formées par la vieille neige, les flocons sur les fesses nues de la Samaritaine. Je me levais, poussais mes pas vers mon lieu favori, le rebord de fenêtre. Le voisin en face de chez la fille émergeait de ses murs, armé d'une pelle avec laquelle il essayait de libérer de l'espace devant sa maison, son gros chien noir venait le rejoindre. L'homme s'interrompait un moment, lui caressait le sommet du crâne. Il reprenait son boulot, la neige fraîche tassée de part et d'autre de sa devanture. La visibilité s'améliorait après la tempête, le voisin s'attaquait ensuite à son camion garé dans l'espace entre sa maison et celle de son voisin de droite. Il libérait sa caisse de la poudreuse qui s'y était amassée, il passait une main gantée sur sa plaque minéralogique. Debout à ma fenêtre avec mon amie qui m'avait rejoint et dont les seins nus me réchauffaient le dos, je pensais à ma mère qui devait être, comme le voisin dans sa neige, seule à faire face au quotidien sous le soleil des tropiques. Un fort sentiment de culpabilité me tombait dessus. Alors Marie – ainsi s'appelait-elle –, le premier corps et visage dans mon exil m'entraînait de nouveau dans le lit. Marie, nos nuits comme un exil hors des murs de l'enfance.

UN THÉÂTRE PERPÉTUEL DU DÉSIR...

Tout ceci semble bien loin maintenant, cependant, malgré le temps et la distance, je suis resté proche de mon ami Wali demeuré dans notre cité des bords de l'Atlantique. Wali avec qui j'ai tâté les planches, à nos heures perdues. Avec des comédiens amateurs Wali a monté à sa façon cette vieille pièce, *Le jeu de l'amour et du hasard*. Dans ce classique de Marivaux, les acteurs, malgré les crises, les émeutes répétées, la soldatesque et l'ordre de plomb, se plaisent à faire la cour à qui croise leurs regards malins. Des choses qui m'ont inspiré un livre : « Au hasard sur la scène improvisée d'une place publique, les comédiens s'adressent à une spectatrice, “...je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste”. Les filles du public se prêtent au jeu, parce que, malgré la peur, l'état de siège permanent, il faut bien continuer à inventer des scènes et un pays pour l'amour. Dans ces moments et ces lieux où Wali fait jouer ses comédiens, bien des liens, des regards se nouent, on tombe amoureux, puis on s'en va s'aimer jusqu'à la prochaine émeute, c'est le jeu, la

nuît, on se serre l'un contre l'autre jusqu'à ce que le hasard d'une balle perdue explose la poitrine de l'un, ou bien jusqu'à ce que la flicaille vienne le cueillir pour l'enfermer définitivement au bagné. Mais il arrive que la balle perdue atterrisse ailleurs que dans le corps, il arrive qu'elle achève sa course de mort dans un mur, épargnant les amants. Alors, ces derniers, jusqu'à la prochaine saison, peuvent poursuivre le jeu de l'amour. C'est ainsi que là-bas comme sous bien d'autres cieux continue la vie, on vit, on ose ce qui s'appelle une idylle dans ces rares interstices épargnés par les balles... »

CARNET D'ÎLES

Alfred Alexandre

La première nuit est une absence. C'est après, par bribes, par éclats, qu'on réinvente les heures inouïes.

Par bribes, par éclats. Pour redonner, grain après grain, à chaque frôlement de peau, l'instant complet qui l'a fait vivre et puis mourir.

Par bribes. Par éclats. Eva. Là. Près de moi. Comme si c'était hier. Là. Oui. Dans ma cabine. Intranquille et paisible à la fois, Eva. Une main posée sur la vitre rebondie du hublot, une autre prenant le verre que je lui tends.

Le paquebot, le *Caribbean Sea*, remonte d'île en île. Indifférent. Presque immobile. Et, la tête en arrière, presque penchée sur le hublot, comme si elle essayait d'entendre la rumeur des vagues, Eva rit.

Et, riant, Eva dit, qu'au peu qu'elle a pu voir ces derniers jours, il est clair qu'on n'est pas les seuls à arrimer nos corps à des croisières dans l'espoir d'une nuit qui nous enlève à nos errances.

Sauf que sur terre comme sur mer, ça ne change rien, tout désir, dit-elle, est une histoire que l'on raconte. Et la rencontre, lorsqu'elle a lieu, est une seule natte de lumières et de chuchotements qu'on réinvente ensemble, tête contre tête. Les souvenirs, oui, c'est tous les jours qu'on les refait.

Je lui demande alors si elle se souvient de mes paroles. Hier. Dans l'après-midi. Sur le pont.

Et elle répond qu'elle n'a pas oublié, non. Et elle pense, elle aussi, que les îles sont comme des porte-conteneurs, d'où peut partir et arriver n'importe quelle cargaison de rêves échoués sur leur rivage.

Chaque île est un désir. Ou plutôt, un miroir où raconter son propre désir. Et si on pouvait, depuis le hublot, les voir passer, une à une, comme des constellations, alors il nous faudrait bien reconnaître qu'il y en avait comme par mille, des îles, d'une vague à l'autre de la Caribéenne.

Et des trous de solitude aussi, ajoute Eva, presque pour elle-même. Et des vallées de silence. Au cœur même de ces îles, posées comme des bougies, la nuit, allumées sombres sur la mer. Telles des putains clignant de l'œil vers les paquebots dont le sillage est un serment et une blessure à refermer.

Des milliers d'îles, oui, avec leur échappatoire de petites rives à accoster le temps d'une nuit.

Le temps d'une danse et puis s'en va, chantonne Eva. Qui alors demande si je veux mettre de la musique. Quelque chose de lent, dit-elle. Qui donne envie d'être consolé.

Et maintenant qu'on danse, je lui chuchote, porté par la féerie vert liquide des parfums qui flottent dans ses cheveux, qu'il me semble que l'on pourrait danser ainsi sans fin. Le corps de l'un frottant le corps de l'autre. Lentement. En tendresse. Et sans fin, oui. Comme dans un rêve qui s'éternise. Comme dans un voyage à rebours. Jusqu'aux pôles oubliés où la parole reste close sur elle-même, dès lors que le silence sait déjà tout.

Non, ne te tais pas, répond Eva. Pendant qu'on danse, parle-moi. Comme hier après-midi et cet après-midi encore.

Quand je lui racontais que personne, naviguant depuis toujours dans la région, n'avait pu dire de quels bords d'îles étendues nues sur l'horizon montaient les mille chahuts de sable et de plaisir, qu'on entendait le vent, le soir, froisser le long des côtes. Là où les touristes, de la Caraïbe ou bien d'ailleurs, escale après escale, débarquaient leur ombre, la nuit, pour monnayer leur rêve de chair docilement échue.

Des îles. Des lagons. Des presqu'îles. Des paquebots. Tout ce que tu veux. Mais parle encore. Près de mon cou.

Voilà, comme ça, gémit Eva.

Lorsqu'à voix basse, qui va et vient d'une berge à l'autre sur sa nuque, je lui révèle que des bouts de terre égarés sur la mer, comme des amours en quête de leur lumière, il en apparaissait et en disparaissait, d'une saison à l'autre dans l'archipel, à mesure des marées, des cyclones ou des vents lapidaires.

Eva alors, tout en continuant à danser avec moi, m'observe d'un air grave. Comme si, depuis le pont, hier, où je l'ai rencontrée, nous avions marché pendant des jours et des années l'un à côté de l'autre et, maintenant que nous étions arrivés au bord de tous les finistères, elle me voyait enfin.

Tout comme elle semblait distinguer, pour la première fois, près du hublot, le miroir, en ovale lui aussi, où nos désirs, peau contre peau, s'amusaient à ne former qu'un seul visage.

Tout comme elle semblait découvrir le fauteuil où, demain, elle

irait, au petit matin, s'asseoir, une jambe repliée sous le sein et le menton posé sur le genou. Pour réfléchir et ajuster peut-être à sa mémoire, les bribes et les éclats de nuit échappés de nos voix indolentes.

Nos voix, oui. Car, plus tard, des années plus tard, en revenant sur les notes que sa chair avait inscrites dans l'un de ses carnets, Eva dirait que ce que son corps, en tout premier, avait aimé, ce n'était pas notre première nuit dans la cabine, c'était au début, tout au début, sur le pont, ma voix mêlée au vent, si tiède lui aussi, cet après-midi-là, si épais, si enveloppant.

Quand on parlait, comme en première approche, du cœur brisé des archipels, et des amours qui leur ressemblent et dont on ne guérit que par l'amour.

C'est là, pour elle, oui, que tout a commencé. Sur le pont, grand ouvert sur le ciel. Quand on parlait. En même temps que le vent s'engouffrait, à demi-mot, sous ses vêtements.

La première nuit, dans la cabine, en regardant nos doigts, en leur entrelacement d'îles, pris l'un dans l'autre, Eva avait indiqué qu'elle ne savait pas si cette voix qui voguait à présent dans son sang serait encore là, demain, pour la remplir en toutes ses failles. Elle ne savait pas, non, pour demain.

Mais pour cette nuit, là, malgré l'arc amoureux de mes bras, elle se doutait bien que ce paquebot était lourd de souvenirs qui n'ont pas pu tenir une seule de leurs promesses.

C'est bien pour cela, dit-elle, qu'il ne faut pas croire en l'absence que donne la mémoire des jours qui passent et ne reviennent pas. Ce qui compte, c'est la présence, année après année, qu'on retrouve, à côté de soi, au point du jour. Oui, ce qui fait la valeur des premières nuits, c'est toutes les nuits qui sont venues après.

Et souriant encore, elle a posé ma main à hauteur de son nombril. Et, les yeux clairs, Eva a murmuré, au moment où j'emmenais ma bouche près de sa bouche, que son ventre, lui aussi, avait une mémoire qui se réinventait, au gré des joies ou des tristesses du moment.

Une mémoire en suspens. Une mémoire en archipel. Une mémoire d'eau salée. Et fragmentée comme un carnet d'écumes. Qu'on pouvait lire comme un carnet de voyage. Ou un carnet de guerre.

Et même, si je voulais, comme un carnet intime, où chaque page, la nuit, serait une île.

BLACKSTAR

Sunjata

C'était le moment qu'il préférait de la journée, un instant privilégié. Sous la douche, son corps se nettoyait. Libérée des souillures du quotidien, son âme respirait enfin. Il adorait le contact de l'eau chaude lui glissant sur la peau. La tête contre le carrelage de la salle de bain exigüe, il faisait le vide. Son esprit pouvait s'égarer. Il saisit son sexe, se mit à se caresser, le gland turgescent de désir. Il savourait le plaisir solitaire de le voir grandir en fantasmant sur cette femme gironde aux chairs affriolantes. Il la croisait chaque jour avec ses enfants chez l'épicier du quartier. Elle était tout en rondeur, les formes moulées dans une djellaba, la chevelure dissimulée sous un voile. Il s'imaginait lui agaçant les mamelons, pétrissant le ventre maternel. Il s'excitait à l'idée de mettre son nez dans le mystère de l'entrecuisse pour en exhaler le parfum. Du bout de la langue, il lui titillait le bouton de jouissance avant de fourrager la pulpe de son énorme abricot. Il sentait le jasmin, le musc, tandis qu'il aspirait toutes entières les grandes lèvres de la femme interdite. Les vapeurs avaient transformé la salle d'eau en hammam. Sa verge dans la main comme un pistil prêt à assaillir la vulve abyssale, il ressentait une délicieuse tension annonciatrice d'extase. Le mouvement de piston s'accéléra pour accompagner la montée de la jouissance. On tambourina sur la porte de son studio. Des coups sourds, nerveux qui arrivaient au pire moment, une mauvaise irruption avant l'éruption.

Il coupa l'arrivée d'eau, s'immobilisa. Les coups redoublaient d'intensité. Le son creux des dernières gouttes ponctuait le silence. Il fit le mort pendant un quart d'heure, le temps de s'assurer que le perturbateur avait décampé. Il prit une serviette sur le rebord du lavabo en faïence bon marché, la noua autour de sa taille fine pour masquer son pénis flasque et désolé. La journée commençait mal. Dans l'unique pièce qui lui servait de séjour et de chambre à coucher, il repéra un t-shirt, l'enfila prestement puis passa un caleçon de soie moulant pour mettre en valeur ses fesses musclées. Un bout de papier

avait été glissé sous la porte, il le ramassa, le lut en diagonale, le balança dans la corbeille à papier en poussant un juron d'exaspération. Quand il referma la porte, il prit soin de faire le moins de bruit possible, se faufila dans l'escalier en colimaçon qui séparait son appartement du hall d'entrée. Au rez-de-chaussée, il vit une silhouette familière et bondit derrière un muret. Elle discutait avec une personne dont il ne percevait que la voix. Le court laps de temps où il resta caché lui sembla une éternité. La conversation prit fin quand la femme disparut dans un claquement de porte.

Giclant dans la rue, le jeune homme s'éloigna de la résidence à grandes enjambées athlétiques. Le printemps tardait à céder la place aux chaleurs estivales. Un vent frais dégageait les nuages du ciel. Il enfourcha un vélo mis à la disposition des usagers pour les inciter à l'écomobilité. Le quartier étalait sa population bigarrée sur toute la longue avenue s'étirant des hauteurs de la ville jusqu'à la gare. La plèbe fourmillait autour d'étals d'objets vendus à la sauvette et de vide-greniers improvisés pour arrondir les fins de mois improbables. Instinctivement, il avait opté pour le mouvement, la fuite en avant pour ne pas se laisser envahir par les états d'âme. Ne pas réfléchir pour éviter de fléchir. Il brûla un feu rouge sous les klaxons, s'extirpa du faubourg pour pénétrer dans une zone résidentielle verdoyante, s'arrêta devant une somptueuse villa, sonna à l'interphone.

— C'est qui?

— C'est moi.

L'œil inquisiteur de la caméra de surveillance le dévisagea, un clac précéda l'ouverture du parking. Il entra, grimpa quatre à quatre les marches d'un escalier qui menait à une pièce plongée dans la pénombre. Sur un lit *king size*, un vieil homme était couché, de dos, le drap jusqu'au cou, le corps recroquevillé dans une ultime posture de pudeur. Le jeune homme se dévêtit, puis se glissa sous les draps. Sa présence fit frissonner le vieil homme qui l'attira contre lui. Il caressa mécaniquement la peau ridée et flasque puis ceintura vigoureusement le vieillard qui lui offrit son derrière. Il se saisit d'un tube de vaseline dont il lui badigeonna la raie, avant de le pénétrer avec brutalité. Le vieux subit ses coups de reins dans des gémissements plaintifs. Il le chevaucha jusqu'à ce que jouissance s'en suive.

L'aube inonda la pièce. Il se leva dans les ronflements du vieillard repu. Une enveloppe pleine de billets avait été laissée à son intention sur la table de chevet. Il ramassa l'argent, s'habilla, quitta l'immense maison qui suppurait la solitude.

Au début, il n'avait cherché qu'à satisfaire son désir de conquêtes. Il se plaisait à butiner les fleurs qui voulaient bien s'offrir à lui. Puis, il s'était lassé des préliminaires. La séduction l'ennuyait. Les longues

cours assidues lui semblaient une perte de temps. La relation sexuelle s'était imposée comme une fin en soi. Timide de nature, il ne se sentait pas concerné par les romances. Son corps était mû par un irrépressible besoin de copulation. Plus jeune, il s'en était inquiété, troublé par l'excitation permanente qui le taraudait. Avec le temps, sa dépendance s'était imposée comme une nature profonde, un trait singulier de son caractère. Il avait remarqué que les personnes qu'il croisait n'étaient pas insensibles à son charme. Les choses s'étaient enchaînées naturellement. La mise en réseau avec une communauté de libertins qui se retrouvaient pour coquiner, les soirées chaudes et la triangulation. L'un de ses condisciples l'avait contacté pour lui faire rencontrer une personne prête à payer. Flatté, il avait accepté de joindre l'utile à l'agréable. Très vite, l'argent facile avait pris le pas sur la délectation. Aujourd'hui, il se prostituait pour arrondir les fins de mois.

Dans un corridor décoré avec goût, il suivait le majordome. Le domestique au port de tête altier semblait en lévitation sur le long tapis persan qui recouvrait le parquet. Il l'installa dans une pièce, en face d'une imposante bibliothèque.

— Madame va bientôt vous rejoindre.

Il remarqua que l'homme avait les yeux bridés, un léger accent asiatique. Le visage impassible, il se retira à reculons, le laissant seul face à cette profusion de livres en tous genres. Il s'assit dans le canapé. Songeant à ses turpitudes, il se sentait las, épuisé de cavalier après l'argent. Il commença à s'assoupir. La porte s'ouvrit.

— Bonjour, comment allez-vous?

Une femme aux cheveux poivre sel, à la mise élégante, poignée de main ferme.

— J'espère que vous ne manquez de rien. Autrement, n'hésitez pas, dit-elle en désignant le majordome. Nous finissons notre partie de bridge et nous sommes à vous.

— Très bien.

Elle referma la porte.

Il resta figé dans le canapé, bercé par le silence de la pièce.

La porte s'ouvrit avec brutalité, le majordome vint le réveiller. Il mit un certain temps à émerger. L'homme lui donna un gant humide et parfumé pour qu'il refasse sa toilette, puis régla l'éclairage de la pièce. Une lumière tamisée donna au lieu une atmosphère intimiste.

— Madame et ses invitées ne vont pas tarder à venir.

Il se retira sur la pointe des pieds. Une demi-heure s'écoula avant qu'il ne perçoive des éclats de voix et des rires qui résonnaient dans le

couloir. Elles pénétrèrent une à une dans la pièce, précédées par les effluves sucrés de parfums haut de gamme, de laques de luxe et de produits de beauté raffinés. Avec le contre-jour de l'éclairage du couloir, il ne distinguait que leurs silhouettes. Elles s'installèrent autour de lui en silence, puis ce fut le déluge. La curée. Elles fondirent sur lui comme une meute de chiennes, un essaim de truies. Il recula sous la ruade. Elles le palpaient, le déshabillaient. Des bouches lippues ventousaient ses tétons. Il sentait sa poitrine aspirée par des suçons bruyants. Une langue lui touillait l'oreille, flirtait avec ses tympanes. Des mains lui flattaient les flancs, le pinçaient, jouaient avec l'élasticité de sa peau, lui caressaient le visage dans des grognements lubriques. Elles gloussaient de plaisir. Il était à la merci de leur désir. Celui-ci allait crescendo. Elles lui soupesaient les bourses comme des œufs durs, s'activaient sur son sexe en érection. Il se concentrait pour ne pas perdre en vigueur et résister à la violence des étreintes, question de conscience professionnelle.

L'une d'elles s'était mise à califourchon sur son visage et frottait sa corolle contre son menton, sa bouche, son nez. Il était au bord de l'asphyxie, submergé par ce gang bang de couguars avides de chair fraîche. Une femme le prit doucement par l'épaule et l'aida à se retourner. Elles le mirent en levrette. Des doigts glissèrent tout le long de son échine avant de s'enfoncer dans sa peau en nage et de tracer de longues griffures qui finissaient par virer au vermeil. Il se retint de blêmir. Le pire restait à venir. Elles lui écartèrent les fesses avant de forer son intimité, de le fister, d'introduire en lui toute sorte d'objets, des godes, des boules de geisha. Il versa une larme, se mordit la langue pour ne pas gémir sous la morsure d'une septuagénaire. Du coin de l'œil, il vit la maîtresse de maison, spectatrice de leurs ébats barbares, les cuisses écartées. Elle se donnait du plaisir en jouissant de la mise en pâture du jeune étalon. Sa tête avait disparu entre les mamelles énormes et flasques d'une partouzeuse en pâmoison. Les muscles bandés, il se concentrait pour donner le change, ne pas perdre pied devant l'ampleur des effusions. La débauche de désirs arrivait tous azimuts. Des fessées sur son postérieur musclé, pendant qu'une des vieilles femmes le manipulait. Elle le dardait avec férocité, d'autres mains s'acharnant sur son membre qu'il s'efforçait de garder vigoureux pour ne pas décevoir l'enthousiasme de ses clientes. Après une heure d'échauffourées lubriques, de mictions et de sécrétions, les femmes, rassasiées, se retirèrent sans un mot. La maîtresse lui serra la main.

— C'était une bonne idée pour fêter les noces d'or de Violaine. Nous vous recontacterons pour d'autres soirées.

Elle lui indiqua le majordome.

— Il va vous raccompagner et régler avec vous les détails financiers.

— Merci Madame.

Le majordome, l'œil endormi, le conduisit jusqu'au seuil de la demeure et lui remit une enveloppe.

— Veuillez vérifier...

Il la soupesa, regarda le contenu.

— Le compte est bon.

Il disparut dans l'aube renaissante avec une légère claudication, résultat de l'épreuve endurée toute la nuit.

Le jeune homme pénétra dans un bâtiment à l'architecture administrative bâclée et en ressortit d'un pas léger avec le sentiment du devoir accompli. Il sortit son portable, composa un numéro de téléphone à rallonge. Une voix lointaine lui répondit :

— Allo! C'est qui?

— C'est moi, je n'ai pas trop de temps.

— Ça va chez vous là-bas?

— Très bien. On se bat pour ne pas être englouti par les factures. À part ça, on tient le coup.

— Ah!

— Je vous ai fait un Western Union de 1 500 euros, un million de francs CFA. La question test : c'est pour qui? La réponse : la famille au pays. Un million.

Silence à l'autre bout de la ligne, puis :

— C'est tout?

— Comment ça, c'est tout?

— Un million c'est peu. On pourra juste payer les frais de santé de la maman. C'est bientôt la rentrée scolaire, mon fils entre en sixième. Il faut payer les frais de scolarité.

— Tu crois que l'argent pousse sur les arbres en France ou bien il suffit que je me baisse pour ramasser 1 500 euros?

— Nous on fait comment? Tu sais que la vie est dure ici.

Excédé, il raccrocha, retourna dans la bâtisse austère. Furieux, il pianota sur son portable, relut le SMS « Je viens de faire un second envoi de 500 euros », l'envoya.

Il s'engouffra dans un tramway, s'installa sur un strapontin en évitant de réveiller la douleur qui lui tirait le postérieur. Une jeune fille fit irruption dans la travée. Une gamine gavée aux vidéoclips de Rihanna ou Beyoncé. Attifée comme une nymphe, elle semblait

gênée par les regards appuyés de la gent masculine. Son corps de Lolita malhabile l'émoustilla. Il sentait poindre en lui l'envie malsaine de culbuter l'adolescente, là, au vu et au su de tous, de l'écarteler telle une Barbie désarticulée, à la merci de ses saillies. Elle pousserait des petits cris d'animal surpris par la vigueur des coups de boutoir. Le corps fraîchement sorti de l'enfance réveillait en lui des instincts pervers. Il croisa les jambes pour dissimuler son excitation. Le transport en commun s'ébroua comme un lombric de verre et d'acier. bercé par la lente reptation vers les hauteurs de la ville, il songeait au temps d'avant, se remémorait les trajets avec l'auteur de ses jours. Celui que tout le monde surnommait Le vieux nègre et la médaille.

Chaque mercredi, son père l'amenait avec lui pour aller récupérer son pécule. Il avait participé à la guerre des Autres en Indochine. Il avait été le nègre de service qui tirait dans un conflit entre des blancs et des jaunes. Il était rentré avec une médaille comme seule récompense. À deux, ils descendaient des cimes de leur bidonville pour emprunter une pinasse brinquebalante. Après l'estuaire, ils accostaient sur une berge parfumée au fumet de crevettes que des femmes vendaient. Le vieux nègre et la médaille prenait un taxibus avec son rejeton. Ce souvenir le fit sourire. Il repensait au *frottoir*. Cette pratique occulte, peu recommandable, qui consistait à se frotter aux postérieurs proéminents des braves ménagères dans les transports en commun. Les vicelards du coin faisaient la queue, c'est le cas de le dire, pour emprunter le bus le plus surpeuplé. Ils soudoyaient l'apprenti qui les positionnait au meilleur endroit pour un périple collé serré avec les infortunées mères de famille. Malgré les campagnes de sensibilisation des associations de femmes qui criaient au harcèlement sexuel, la pratique se poursuivait *sous le manteau*. Les apprentis s'étaient mis en bisbilles avec des boutiquiers qui vendaient des paquets de Kleenex à la descente du car.

C'était là ses premiers émois, la proximité des femmes à la démarche ondoyante. Il s'était senti honteux de cette bosse qu'il avait du mal à cacher. Quelle ne fut pas sa panique lorsqu'il découvrit son pantalon souillé après une chicane qui avait provoqué des frottements insoutenables. C'est dans les transports en commun anarchiques du pays qu'il avait été dépucelé. Il suivait son père excité à l'idée des sensations qu'allaient lui procurer les attouchements avec les formes lascives croisées lors de leurs déplacements. À sa grande déception, Le vieux nègre et la médaille était toujours pressé de descendre à la gare routière. Ils faisaient le reste du trajet à pied jusqu'à la cité administrative, récupéraient sa ridicule pension « amaigrie » par les ponctions successives des différents fonctionnaires véreux rencontrés, puis refaisaient le trajet inverse dans la cohue et la chaleur alourdie d'humidité.

Un jour qu'il avait sorti la tête par la fenêtre du taxi-brousse pour fuir l'atmosphère étouffante du véhicule, les relents d'aisselles mal lavées et *le frottoir*, un homme en berline lui fit des appels de phare. Il l'ignora. Le conducteur se mit à klaxonner avec insistance. Il se résolut à descendre pour savoir ce qui lui voulait. Il fut surpris de reconnaître Bel ami, un jeune du quartier qui était rentré dans l'armée avant de désertre pour se lancer dans *les affaires*. Il les avait ramenés dans sa grosse cylindrée, faisant étalage de sa réussite. Après le départ du Vieux nègre et la médaille, il lui avait confié qu'il s'était reconverti dans la fesse tarifée. Il avait des commanditaires, des femmes riches pour la plupart, deuxièmes bureaux d'hommes politiques ventripotents gavés de viagra qui détournaient les deniers publics pour les entretenir. Lui se situait au bout de la chaîne et récupérait son dû. L'une de ces femmes l'avait fait embaucher dans un grand quotidien de la place. Un boulot qui lui servait de couverture pour qu'il puisse exercer tranquillement ses activités de gigolo.

Il l'avait écouté avec dégoût, marqué par l'éducation à la dure reçue du Vieux nègre et la médaille. Mais c'était avant, avant que les misérables ne brandissent les armes. Avant que la bête humaine n'émerge des bas-fonds pour répandre la désolation dans le pays. Il fut interrompu dans ses pensées par les éclats de voix, les hurlements d'adolescents qui venaient de rentrer dans le tramway. Ils se livraient à un pogo pour impressionner la pimprenelle de second cycle. Il faillit rater son arrêt, descendit de justesse en forçant les portes. Son téléphone vibra. Un message :

— C'est OK pour demain?

Pressé de s'extirper de la faune urbaine, il gravit les escaliers de sa résidence au pas de charge. Sur le palier, il reconnut la silhouette malingre de la concierge qui s'acharnait sur la porte de son appartement. Il rebroussa chemin, se mit en embuscade à l'étage du dessous. La concierge tambourina de plus belle. Elle frappa si fort que le voisin d'en face ouvrit la porte. Il reconnut sa voix de baryton à la tessiture de Barry White.

— Il n'est pas là.

— Il n'est jamais là quand il faut payer le loyer.

— Peut-être qu'il doit faire face à quelques difficultés.

— La France ne peut accueillir toute la misère du monde.

De sa cachette, il voyait le tableau, Mme Gomes agitée face au voisin, un grand escogriffe taiseux qui tentait de le couvrir.

— Il ne perd rien pour attendre.

Il entendit les pas de la femme venir dans sa direction. Son cœur se mit à battre à tout rompre. Elle s'engagea dans l'escalier à proximité

du lieu où il était tapi. Il retint son souffle. Black-out. Le couloir fut plongé dans le noir.

— Putain de minuterie!

Il la sentit passer près de lui. Elle dévala les escaliers, appuya brutalement sur l'interrupteur de l'étage du dessous. Et la lumière fut. Il l'entendit s'éloigner en soupirant.

Allongé sur le sidari qui lui servait de seule décoration, il commença à ouvrir le cigare. Il se leva, prit une blague à tabac remplie de cannabis dans le meuble qui surplombait la kitchenette. Il revint s'installer sur le canapé oriental et remplit le cigare d'herbe. La télévision déversait son flot quotidien de faits divers.

Cameroun : assassinat d'un militant de lacause homosexuelle, Éric Lembembe.

Son corps a été retrouvé lundi 15 juillet au soir à son domicile, dans la capitale camerounaise. Ses membres ont été brisés, son visage et ses mains ont été brûlés avec un fer à repasser. Eric Lembembe était un militant reconnu au Cameroun où l'homosexualité est passible de cinq ans de prison. Il collaborait régulièrement avec l'ONG Human Rights Watch (HRW).

Il alluma le *blunt*, prit une profonde inspiration.

Dominique Strauss-Kahn renvoyé en correc-tionnelle pour proxénétisme aggravé et abattage dans l'affaire du Carlton de Lille. L'ordonnance de renvoi en correctionnelle de l'ex-patron du FMI laisse apparaître que les juges ne croient pas en la thèse du libertinage, évoquant plutôt de « l'abattage ».

Il coupa le son de la télévision, alluma son Ipod. La soul sirupeuse de Marvin Gaye le mit à l'aise. Son corps se détendait sous l'effet de la *weed* et de *sexual healing*. Hypnotisé par la voix du crooner, il sombra dans un sommeil profond. Il en avait bien besoin. Son téléphone portable le réveilla en sursaut. Un SMS :

— Alors? Amandine.

Elle ne lâchait pas l'affaire. Il l'avait rencontrée lors d'un atelier de peinture où il servait de modèle. Il posait nu pour des initiations à l'aquarelle. Elle l'avait abordé alors qu'il s'apprêtait à s'en aller. Elle l'avait subjugué avec ses lunettes hors mode, des loupes à la place des yeux. Amandine s'exprimait par monosyllabes et respirait le mal-être. Il l'avait tout de suite cataloguée. Encore une petite toubab en mal de sensations fortes. Ils s'étaient revus pour assister à une représentation des *Monologues du vagin*. La pièce avait été suivie d'un débat sur l'action d'Amina Sboui, la *femen* blogueuse tunisienne. Il n'en avait rien à foutre. Amandine avait été songeuse toute la soirée, absorbée par les mots, les faits, la chair et la lutte pour préserver les droits des

femmes. Au moment de se quitter, il avait tenté de l'embrasser. Elle l'avait repoussé.

— Pourquoi?

— Parce que...

Il avait insisté.

— Pas envie...

Et elle s'était éclipsée. Il était persuadé qu'elle faisait sa mijaurée. Il connaissait par cœur les atermoiements des saintes nitouches. « Pas le premier soir. » « On devrait faire plus ample connaissance. » Il l'avait rencontrée par hasard, à la fac, mais n'avait pas eu le cran de lui dire que, faute de moyens, il n'avait pas pu s'inscrire cette année. Il suivait les cours en auditeur libre pour ne pas accuser trop de retard.

Il n'arrivait pas à voir ses yeux sous l'épaisseur des lunettes. Elle lui faisait penser à une libellule, avec sa tignasse rousse et ses énormes binocles. Un manteau trop grand, une jupe au ras des Kickers. Qu'est-ce qu'elle lui voulait? Le SMS d'Amandine avait interrompu son sommeil. Il se leva, scruta le radio-réveil. Vingt-trois heures. Il badigeonna son corps endolori d'une pommade à base de beurre de karité parfumée à la gomme arabique. Rasé de près, il passa de la pierre d'Alun sur sa peau irritée, enfila une robe de soirée noire, des talons aiguilles, ajusta sa perruque platine, sortit dans la nuit.

Il tapinait sur un boulevard réputé pour ses travestis et ses transsexuels. Il se dissimulait dans des points d'ombre, aux côtés de deux péripatéticiennes. Une grosse voiture vint s'arrêter près de lui.

— C'est combien?

— Soixante-dix euros la passe. Je suis actif et j'embrasse pas.

— OK.

Il monta dans la voiture. Une musique classique tapissait la berline de solennité.

— Comment tu t'appelles?

— Blackstar.

Il avait choisi ce pseudonyme en référence aux films d'action de la *blaxploitation*. La nuit venue, il se mettait dans la peau de *Sweet back* ou de *John Shaft*, icônes noires du bitume.

L'homme qui conduisait, un vieux beau à la calvitie soignée, lui sourit dévoilant un bridge carnassier.

— Tu es de quel pays?

— Des îles, dit-il pour mettre un terme à la conversation.

Son code de conduite professionnel très strict lui dictait d'éviter toute familiarité avec la clientèle, rien qu'une relation de peau à peau,

un commerce de chair et de latex. Il se chargeait de les satisfaire contre monnaie sonnante et trébuchante. Il avait besoin de ce cadre rigide pour ne pas chavirer dans les vertiges du stupre. Blackstar se détourna du conducteur pour observer les belles-de-nuit nigérianes et ghanéennes piétiner le trottoir humide. Leurs démarches lascives contrastaient avec le concerto pour piano de Rachmaninov qui ambiançait de sa mélodie tragique l'habitable de la berline. Ils s'arrêtèrent à un feu.

Un violent bruit de casse, des bris de glace. Blackstar reçut un coup sur la tête, s'évanouit. Il reprit connaissance dans une déchetterie. À plat ventre, la face baignant dans une rigole, il avait la tête douloureuse, le visage tuméfié. Le jeune Africain se toucha le nez et hurla de douleur. Sa robe de soirée avait été aspergée d'urine. Il remit difficilement sa culotte. Un liquide, mélange de sperme et de sang, s'écoulait de ses fesses. Sur un mur était taggé à l'encre fraîche : *Ne mets plus jamais les pieds sur le boulevard, sale tarlouze.*

Blackstar réussit à marcher, difficilement, comme s'il portait toute la misère du monde sur ses épaules. Il parvint à l'entrée de sa résidence puis s'effondra.

Il revit les yeux tristes du Vieux nègre et la médaille. Il revit les pinasses qui glissaient d'une rive à l'autre de la galère. Il revit l'aventure ambiguë qui l'avait mené jusque-là.

— Ça va ?

Il ouvrit les yeux, sursauta. Il était dans son appartement, allongé sur le sidari face à Mme Gomes, Amandine et son voisin. Il tenta de faire un mouvement. La concierge le retint.

— Ne vous inquiétez pas, votre amie a tout réglé, dit-elle en regardant Amandine. Votre voisin nous a aidées à vous porter jusqu'ici.

— Bien ou quoi ?

La voix de stentor du balèze lui fit perdre connaissance.

Première nuit de désir.

Blackstar entrouvrit les yeux, les paupières lourdes, le corps engourdi. Combien de temps avait-il dormi ? Son esprit voilé tentait de retrouver des repères, de revenir au monde. Il sentit une ombre, une présence. Devant lui, une forme, Amandine, encore elle. Les yeux mi-clos, il la guettait le regarder, ausculter ses moindres signes de vie. Les binocles accentuaient le côté mystérieux de la demoiselle.

— Comme... comme tu ne répondais. Je suis... passée et...

Elle se tut, vint s'étendre près de lui. Ils étaient couchés là, côte à côte, seuls au monde, le temps inexistant. Leurs doigts se frôlaient.

Elle lui prit tendrement la main. Il se laissa faire. Elle avait la paume fraîche, assurée.

Blackstar sentit le souffle chaud de la jeune fille sur son cou. Et cette odeur, au début, il ne savait pas d'où elle provenait, avant de se rendre compte que c'était de sa chevelure écarlate. Elle l'envahissait tandis qu'Amandine l'entourait, l'encerclait de ses bras graciles. Comme par enchantement, elle gagnait en amplitude. Le corps malingre de garçon manqué devenait plus vaste. Ses épaules, ses avant-bras, ses poignets semblaient s'allonger, s'étendre pour l'enrouler, l'engloutir, l'ensorceler. Il s'abandonna à cette étreinte inattendue. Elle se mit sur lui et ôta ses lunettes. L'éclat bleu barbeau de ses yeux le subjuga. Elle enleva son manteau. Blackstar, sidéré, l'observait s'effeuiller. Il assistait à la mue, à la métamorphose. Elle était nue. Offerte. Son corps glabre suspendu entre ciel et terre. Ses seins, deux méduses échouées sur une plage de sable blanc, le toisaient. Il n'avait qu'à tendre les bras pour les posséder. Il préféra lui laisser l'initiative. Elle le déshabilla, le mit à nu pour mieux entrer en harmonie avec son corps et son âme.

Le jeune Africain était désespéré. Il savait répondre à la sexualité physique, bestiale, du commerce de la chair. Amandine touchait à une zone érogène jusque-là inexplorée. La pulpe de ses doigts glissait entre ses omoplates, le long de son échine. Elle caressa la courbe de sa cambrure. Blackstar voulut la mettre sur le côté, pour la pénétrer. Elle le retint, posant délicatement la langue sur les stries de ses épaules. Il frissonnait, se cabrait, le dos arqué par les nouvelles sensations. Elle vint écraser ses lèvres sur la bouche sensuelle du garçon qui n'en finissait pas de vibrer. Ils se frottaient l'un à l'autre, incandescents, l'en dedans en éruption. Amandine et Blackstar, fiévreux de cette ivresse particulière s'enjambaient, s'agrippaient. Leurs épidermes brûlants se rejoignaient, se confondaient dans un coït qui les propulsait sur les cimes sensorielles. Ils se chevauchaient. Elle ressentait ce qu'il sentait, il sentait ce qu'elle ressentait. Les milliers de picotements qui lui mitraillaient les lèvres, les muqueuses, le clitoris, le ventre et le bas-ventre. La sève du désir qui montait de l'entre-cuisse, des graines, des artères, des veines, du phallus jusqu'à l'acmé du plaisir, une violente décharge de semence. Dans un puissant cri à l'unisson, ils jouirent avant de s'effondrer hébétés par cette effusion de chairs et de sens.

Ils restèrent silencieux. Les bras d'Amandine autour du poitrail du garçon. Il fondit en larmes, en sanglots déchirants. Il pleurait, criait sa détresse. Les peurs qui le tiraillaient. La solitude et les désillusions. Amandine le serrait plus fort. Il la regarda, son beau visage déformé par le désespoir, et dit :

— Ne me quitte pas.

REDUX

Felwine Sarr

Après de longues années de silence, elle avait consenti à lui parler. Cette ouverture avait pris la forme d'une réponse à une invitation sur un de ces innombrables réseaux sociaux. Il l'avait attendue sans trop y croire. Cette acceptation à faire partie de son *LinkedIn* était déjà une belle surprise qui avait éclairé sa journée. Fodé lui avait écrit qu'il était ravi de renouer le lien et serait heureux d'avoir ses coordonnées. Ce matin-là, elle avait répondu à son message. Le ton était serein et légèrement enjoué. Une certaine disposition à communiquer s'y lisait. Elle lui disait être à Ndjamena, qu'elle irait ensuite à Abidjan avant de retourner en Algérie. Elle lui laissait un numéro où la joindre. Fodé vivait à Abidjan. L'invitation à se revoir était à peine voilée. Se voyait aussi dans son message cette assurance qui l'avait toujours caractérisée. Elle lui disait qu'elle se portait à merveille par la grâce de Dieu, que depuis quelques jours, elle s'attendait à avoir de ses nouvelles, et voilà ! Une flopée de souvenirs remonta l'âme de Fodé ; une certaine douleur aussi, mêlée d'une joie incertaine.

*

Fodé venait de raccrocher. Quarante-trois minutes de conversation en deux temps. D'abord dix minutes où la parole convenue s'était cherchée, ensuite trente-trois minutes durant lesquelles le fleuve avait coulé de sa source pure. Rendez-vous était pris prochainement à Abidjan. Fodé s'affala sur le canapé, un peu pour digérer tout ça. Elle avait réalisé la promesse. Ce qui cherchait à lui être confié l'avait été. Dans un rêve, Fodé lui était apparu malade, si elle l'avait su plus tôt elle aurait pu l'aider avait-elle dit. Cependant, pour que chacun puisse reprendre son chemin en paix, des comptes devaient être soldés. Des deux côtés de la réalité.

*

Fodé était revenu à Abidjan depuis deux mois. Les médecins du corps avaient déclaré forfait. Rien ne pouvait plus être fait. Ils lui avaient conseillé de rentrer chez lui, de profiter de sa famille, de son pays, des

lieux qu'il aimait. Paradoxalement, malgré l'amenuisement progressif du souffle qu'il décelait chez lui, Fodé ne s'était jamais senti aussi vivant. Un fardeau s'était déchargé de ses épaules. Il n'avait plus d'ambitions, de projets, d'idéologie farouche, d'image sociale à construire ni à préserver. Les choses s'étaient détachées d'elles-mêmes comme de vieilles croûtes tombant l'une après l'autre. L'urgence qu'il sentait sourdre d'un point profond était ce désir d'être en paix avec les êtres qui lui étaient chers. Il désirait payer les dettes relationnelles contractées au cours de son existence.

Fodé avait passé sa première semaine à Abidjan à appeler ses vieilles connaissances, juste pour s'enquérir d'elles et leur parler. Qu'étaient-elles devenues, leurs enfants grandissaient-ils en paix, la vie les traitait-elle bien?

L'annonce d'une impossible rémission l'avait amené à se résoudre à ne plus lutter. Il avait trouvé dans cette attitude un profond apaisement. Il lui restait désormais quelques semaines pour vivre avec simplicité et authenticité. Ce qu'il n'avait pu faire au cours des cinquante dernières années. Le temps s'était soudain densifié. Tout avait pris une autre teinte, les choses une autre allure. Même ses certitudes les plus fortes s'étaient désancrées comme un nœud qui se déroule d'une amarre et laisse filer la barque.

Fodé avait toujours considéré le désir comme une chausse-trappe qu'il fallait soigneusement éviter. Les abîmes dans lesquels il conduisait ceux qui se laissent régenter par lui l'avaient toujours effrayé. Il s'était construit sur sa capacité à être libre de tout penchant, donc de toute forme de dépendance. Il avait appris à les réprimer, les contrôler, les mettre en coupe réglée. Manger peu, dormir juste ce qu'il fallait, ne pas fumer, ne pas boire, ne pas être accro à une série télé... Le temps du désir dans sa vie avait été court. Il était lié au souvenir de Hadjella. Il se souvint qu'il avait gardé la correspondance entretenue avec elle. Ces missives l'attendaient dans une des cantines qu'il avait ramenées avec lui. Il retrouva assez facilement l'enveloppe kraft, en sortit un petit paquet de lettres et déplia celle qui était numérotée 1.

Hadjella,

Aujourd'hui le temps est pluvieux. Tout le monde dort encore chez moi et je profite de cette accalmie pour t'écrire. Je me dis que finalement la distance, malgré ses inconvénients, ne sera pas une si mauvaise chose que ça. Elle nous permettra de tisser une relation forte et durable. Bien sûr! Cette rencontre est perturbante ; elle bouscule nos petites habitudes, fissure le bouclier de protection contre les aléas angoissants de la vie que nous construisons dans nos histoires bien établies. Bien sûr, nous avons nos expériences passées

qui résonnent. Ne laissons cependant pas le désir de permanence, l'insécurité intérieure, la peur, l'angoisse, les projections vers l'avenir, les projets... nous faire oublier que ce qui s'est passé, ce sont deux êtres qui se sont rencontrés et qui ont su se parler. Ne faisons pas de ce sentiment naissant une chaîne, un anxiolytique. Qu'il ne soit pas là pour combler nos vides ou nos solitudes, ni notre intense besoin de réconfort. Qu'il s'agisse d'heures à vivre. Nous étions déjà debout, qu'il nous donne des ailes. Ne vivons pas dès le début, la crainte de sa perte, nous passerions à côté. Toute relation est impermanente, la vie l'est, tout évolue, se transforme. Ne prends pas ces mots pour ce qu'ils ne sont pas. Je ne regrette rien et je suis très heureux de ce qui se noue. Ne craignons pas déjà de nous perdre, avant même de nous être trouvés.

À bientôt.

À la lecture de cette lettre, le lac où il parla à Hadjella ce soir-là lui apparut. Hadjella était algérienne. Elle venait du Sud, comme plus de la moitié des pensionnaires du laboratoire de recherche dans lequel il préparait sa thèse. Les jeunes de ce pays ne voulaient plus faire de longues études. Bac plus cinq au mieux, dégoter un boulot, prendre un appart et s'installer avec son ou sa fiancé(e). Ils étaient une quinzaine d'Africains inscrits dans ce laboratoire des Sciences de l'homme de l'Université de Picardie. La répartition des bureaux s'était faite par affinité géographique et culturelle. Il s'était retrouvé avec Daoud son ami djiboutien et Hadjella la Kabyle, dans le même espace de travail. Dans le labo, des Ivoiriens, des Sénégalais, des Béninois, des Africains du nord, mais également beaucoup de Roumains. L'Europe se régénérerait aussi de ce côté-là.

Ses journées de l'époque s'ouvraient par le sourire bleu azuré de Windows XP. Ce jour-là, il avait commencé par aller sur *Science directe* pour télécharger quelques articles à propos du *Redux Model* d'Obstfeld et Rogoff 1995 a. Il essayait de structurer ce chapitre théorique qui lui hérissait les neurones depuis bientôt trois mois. Il devait mieux mettre en valeur les extensions apportées au *Redux Model*, en particulier la levée de l'hypothèse d'équivalence ricardienne et la prise en compte des régimes de change fixes. Pour cela, il lui fallait lire des travaux ayant envisagé le financement par endettement des dépenses publiques. Terminer sa thèse était devenu son unique obsession, une idée fixe, si envahissante qu'il n'avait pas remarqué la présence de Hadjella dans le bureau ce jour-là. Elle s'était assise, silencieuse, attendant qu'il levât la tête pour lui parler. Daoud les avait invités à dîner chez lui pour fêter son départ prochain. Elle venait de finir sa thèse et allait bientôt rentrer pour la soutenir en Algérie. Acceptait-il de venir la chercher en voiture? Bien sûr, aucun problème. Il serait à

Fodé,

Je déplore cette parole partagée au bord du lac. Cette confiance surgie d'une nuit blanche d'ivresse amère, nuit confuse et triste. Je regrette aussi ce furtif baiser. Je vais l'oublier et t'invite à en faire autant. Ce regret n'est teinté d'aucune culpabilité. J'aurais aimé que cette parole ne fût pas. Que l'expression de ce désir n'advînt pas. J'ai ressenti une gêne persistante ces derniers jours. Je crois savoir où elle s'enracine, me souviens de l'avoir exprimée, mais dans le chaos de ce moment, je crains d'avoir manqué de clarté. Aussi, est-ce pour préciser ma pensée que je t'écris aujourd'hui.

J'ai été gênée parce que l'expression de ce désir heurte ma sensibilité et les principes qui la fondent. Sans que tu aies formulé d'attentes explicites, je crois me souvenir que nos propos ont très vite tourné autour de sa viabilité et des possibles que nous nous autorisions à vivre. J'ai entendu ta vision des choses. Elle t'appartient et, en ce sens, elle a sa cohérence et sa légitimité. En ce qui me concerne, je mets au-dessus de tout autre sentiment l'amitié. Il m'est impossible de me compromettre dans de tels jeux une fois que j'ai donné mon amitié à un homme engagé. Je ne l'envisage même pas comme un objet de désir possible. La loyauté et l'honnêteté vis-à-vis des tiers impliqués à leur insu dans cette aventure sont pour moi capitales. J'ai donc pour règle de conduite de ne pas me compromettre avec les hommes engagés. Aussi vrai que tu sois un homme désirable dans l'absolu pour un certain nombre de femmes, tu n'es pas un objet de désir réel, tangible pour moi.

À cela s'ajoutent deux autres aspects de ma sensibilité qui se confondent quelque peu. Je n'admets pas qu'un homme de ma connaissance me mette dans une situation d'inconfort moral envers une autre femme. Ma solidarité vis-à-vis de cette autre femme en est blessée. Quand c'est un parfait étranger, j'évacue cela par du mépris. L'idée que l'on me mette dans une posture de rivalité me contrarie fortement. J'ajouterais pour finir que le fait qu'un homme puisse s'imaginer un instant m'assigner à une place me fait rire. Je pêche peut-être par excès de fierté et d'orgueil en te disant cela, mais je le pense.

Je te disais être une femme entière. J'aspire à des plages de temps vierges où déployer ma liberté, ma déraison, mes envies. Je ne peux m'inscrire dans des cadres habités par d'autres, de ce fait étriqués et astreints à l'injonction de volontés d'être qui me sont étrangères. Ces espaces, petits, contraignants, ne me ressemblent pas et ne peuvent en aucun cas devenir miens. J'ai toujours décliné ces sollicitations qui portent dans l'expression de leur possible, leurs limites. Tu comprends

mieux ce que j'entendais en te disant que j'aurais aimé que cette parole n'advienne pas. Elle nous a associés aux platitudes et à la vanité des jeux du désir. Tu n'as pu t'empêcher de sacrifier à cette trivialité, et ce, de manière très opportuniste. En cela, tu es commun, trop commun. Nous nous connaissons peu, de là viennent tes méprises. Je prends la vie à cœur ouvert, écorché. Nous partageons une exigence d'honnêteté. Je te réitère mon estime, mon amitié et t'invite à l'oubli de cette confiance et de ce baiser. Tu sais que le monde foisonne de beautés pour qui sait les regarder.

*

Hadjella

De quoi me parles-tu? De l'expression d'un désir qui n'aurait pas dû advenir. Comme qui dirait, que la mangue ne jaunisse pas en août, que l'érable ne rougisser pas au printemps, que la sève ne monte pas, que le sang ne devienne pas lait. Une injonction intimant à la source de la vie de se tarir et de se taire. Comment celle-ci pourrait-elle être triviale ou vaine? De quoi d'autre : de solidarité. S'agit-il ici de lutte des classes? De guerres des sexes? Pourquoi être dans une posture de rivalité, de comparaison? Pourquoi cette relation n'aurait-elle pas sa réalité propre, sa dynamique propre, indépendante de toute évaluation relative, comme surgit une île du fond des eaux? Pourquoi la relier à une réalité qui lui est extérieure? Peux-tu même concevoir cette possibilité tellement sont tenaces clichés et lieux communs dans ce domaine? Mesure-t-on le saut d'une biche? Le compare-t-on au galop d'un cheval qui est à lui-même son propre mètre, son absolu, sa perfection. Sommes-nous en compétition, en guerre?

Par ces mots mêmes avec lesquels tu refuses d'être assignée à une place, ceux par lesquels tu affirmes ta liberté, tu m'enfermes dans un rôle, tu m'assignes à une fonction, tu fais de moi un objet, une possession, la chose de quelqu'un. Ce n'est pas la conquête ni l'aliénation de l'autre qui heurte les principes qui fondent ta sensibilité, c'est plutôt à la demi-possession que tu ne peux te résoudre. C'est pourquoi tu refuses des cadres censés être habités par d'autres. Parce que tu aspiras à des plages de temps vierges pour y déployer ta folie, tu désires un no man's land, une terre blanche pour pouvoir, du haut de ses monticules, contempler dans un vertige et une ivresse l'étendue de ton domaine. S'agit-il ici de possession? De quoi d'autre? Du fait que tu sois écorché vive et prennes la vie à cœur ouvert. L'âme ouverte est celle qui accueille ce qui advient. Sais-tu par quelle chaîne causale complexe la vie nous a menés à cette rencontre dans le but de s'accomplir?

*

Hadjella n'avait pas répondu à cette dernière lettre. Elle avait préféré

lui téléphoner, l'inviter à parler de tout ça autour d'un thé, d'une chorba et d'un disque de Idir, chez elle, à la résidence Les Dahlias. Ses mots l'avaient-ils convaincu? Il le saurait bientôt. Elle serait rentrée vers 22 h, lui avait demandé si cela ne le dérangeait pas de dîner un peu tard. Le désir tourbillonnant de Fodé avait répondu : non bien sûr! Il s'était cependant abstenu de rajouter : « Au contraire... »

*

Seize marches, un cœur qui bat à tout rompre, trois coups secs à la porte, puis le silence. L'attente. L'oreille tendue, Fodé avait guetté un bruit de vie dans l'appartement : le son d'un téléviseur, des pas crissant sur le parquet, une clé qui tourne dans la serrure. Il avait frappé à nouveau, appuyant un peu plus ses coups et les espaçant. Toujours rien. L'appartement semblait plongé dans un abîme de silence où ses cris ne rencontraient aucun écho. Peut-être s'était-elle endormie en l'attendant? Percevait-elle ces heurts sur la porte dans un semi-rêve ; les entendait-elle lointains, étouffés, irréels? Fodé insista. Rien. Il frappa à nouveau, avec un peu plus de vigueur, toujours rien. Il arrive un instant où il faut bien se résoudre à admettre un fait, aussi déplaisant soit-il. Un moment où les désirs, aussi brûlants soient-ils, échouent sur la froide banquise de la réalité. Elle n'était pas là.

Sa crainte s'était réalisée. Il ne restait plus qu'à subir. Fodé se décida enfin à reprendre les escaliers en sens inverse. Il amorça une descente dans la prose après cette ascension sans sommet. Il traîna la patte, deux pas par marche, l'espoir était toujours aussi tenace. L'espoir mort qui laissait choir sur ses astres ses envies voraces. Pourtant, au téléphone, elle lui avait assuré qu'elle serait là.

Fodé s'assit en pleine rue sur un trottoir. Il lui manquait l'énergie pour rentrer. À cette heure de la nuit, la ville avait abattu son rythme. On aurait dit qu'elle tendait l'oreille pour écouter la plainte des âmes en peine. Il mit des heures à amasser la force nécessaire pour arpenter les quelques kilomètres menant chez lui. Fodé revint le lendemain et le jour d'après, errer autour de l'appartement de Hadjella, à différentes heures, dans l'espoir de l'apercevoir. Hadjella avait disparu. Il apprit, quelques semaines plus tard, qu'elle était partie précipitamment, la veille de leur rendez-vous. Des voisins l'avaient vu fourrer quelques affaires dans le coffre d'une voiture. Pendant longtemps, ce rendez-vous manqué hanta son esprit, habita la région douloureuse de sa mémoire, comme si le dernier pas avant la terre promise lui fût dérobé, suspendu dans son élan, trébuché...

Il avait cherché Hadjella des années durant, visité tous les sites web des universités algériennes, épluché leur rubrique « Personnel enseignant » en quête de sa trace, regardé la liste des fonctionnaires des institutions internationales, demandé de ses nouvelles aux anciens

amis du laboratoire chaque fois qu'il les croisait quelque part. Rien. Personne ne l'avait revue ni entendu parler d'elle. Il lui avait écrit à sa dernière adresse algérienne connue. Celle qui figurait dans son dossier d'inscription à l'Université. Ses appels étaient demeurés sans écho, les courriers avaient échoué en poste restante. Personne n'était venu les chercher. Ils lui avaient été retournés.

*

Abidjan ce soir-là était belle, bruyante et colorée. La lagune scintillait de mille feux. Les villas de la Riviera étaient toujours aussi fières, somptueuses. Les taxis orange, des lucioles dans la nuit. L'hôtel du Golfe où était descendue Hadjella paraissait lui aussi nimbé d'un halo de douceur. Était-ce la transposition de ses sentiments qui lui faisait voir la ville ainsi, ou Abidjan était-elle réellement magnifique ce soir-là, se demanda Fodé. Il arriva à l'hôtel, demanda après elle, s'installa dans un fauteuil du hall, en face d'un piano droit et d'un jeu d'échecs grandeur nature posé à même le sol. Il ne trépignait plus intérieurement comme vingt-cinq ans plus tôt. Sous le porche du désir et de l'espérance, le temps avait fait son œuvre. Il avait appris à épouser le manque et celui-ci peu à peu s'était transformé en une aspiration sereine. Le feu qui couvait la lave incandescente s'était mué en ruisseau calme. Garde-t-on un désir en soi durant de si longues années, se demanda Fodé? Se cristallise-t-il en calotte glaciaire ou devient-il un geyser au jaillissement impromptu? Que se passerait-il? Hadjella lui offrirait-elle la nuit d'amour refusée il y avait quelques années? Pourquoi souhaitait-il revisiter ces ombres de son passé? Maintenant qu'il était venu à bout de multiples illusions, qu'attendait-il de ces retrouvailles?

À quelques semaines du grand passage, que pouvait signifier un désir rêvé, ressurgi comme du fond d'un vieux puits. Comme le *Redux Model* avait à l'époque révolutionné sa vision de la macroéconomie internationale, ce temps imparti avait quant à lui bouleversé son regard. Pour la première fois, il avait le sentiment de voir les choses dans leur nudité. Il consentait d'avance à la manière dont elles se passeraient. Il ne les dirigerait ni dans un sens ni dans l'autre. Il lui était enfin donné de désirer sans culpabilité, sans évaluation, juste laisser les choses se manifester, advenir sans les saturer de projections et de prédicats. S'extraire de l'espace de la volonté, les laisser s'accomplir. Pour l'heure, le seul désir qu'il avait accueilli en lui était celui de la revoir.

Il arrive que l'on porte en soi une réserve de joie insoupçonnée. Un vieil ami perdu que l'on rencontre de manière fortuite et inattendue, et celle-ci explose. Voir le nom de Hadjella par hasard sur un réseau social professionnel lui avait fait cet effet. Il comprit que le désir qu'il

avait gardé en lui toutes ces années ne relevait pas de l'impérieuse nécessité du besoin, il ne remplissait pas une fonction physiologique, il n'y avait plus de tension à réduire. Il le menait juste vers un objet singulier et précis qu'il n'arrivait pas à définir, quelque chose qui se cherche au-delà de sa propre satisfaction. C'était ce qui le rendait impératif et essentiel à sa vie.

*

Fodé était plongé dans ses pensées quand il vit Hadjella sortir de l'ascenseur et se diriger vers lui. Un sentiment de déjà-vécu l'envahit. Cette scène tant rêvée à une époque s'incarnait enfin dans la réalité. Le voyage avait été long. Hadjella était une belle Kabyle aux yeux verts noisette. Quelque chose de grave et de mystérieux émanait de son regard toujours plongé en profondeur. Une beauté qui, d'emblée, vous troublait, le timbre d'une voix basse laissant échapper un phrasé chaleureux. De soudains éclats de rire qui brisent la solennité que sa présence impose, une cadence féline, un pas sûr, une présence sereine et joyeuse.

Sa silhouette était toujours aussi gracieuse, une patte d'oie commençait à s'esquisser au coin de ses yeux. Hadjella l'étreignit longuement. Ses traits étaient toujours aussi nettement dessinés et son corps avait l'air aussi souple et ferme qu'il y avait vingt-cinq ans. Sa voix basse, devenue un peu rocailleuse, se mit à lui raconter sa vie tumultueuse de ces dernières années. Dès son adolescence, elle était visitée par les esprits de ses aïeuls qui cherchaient à lui confier le don de guérir. Dans sa famille, réputée dans toute la Kabylie pour cela, cette aptitude se transmettait de génération en génération, et l'esprit des ancêtres décidait à qui allait échoir cette grâce et ce fardeau. On ne choisissait pas, on assumait une telle charge, une fois qu'elle vous était confiée.

Jusque-là, personne n'avait pu échapper à son destin, une fois que les aïeuls l'avaient désigné. Son grand-oncle avait dû renoncer à une carrière prometteuse de juriste pour devenir guérisseur. Malgré ses crises de spasmes à répétition, elle avait toujours refusé d'accueillir les voix qu'elle entendait. Elle avait même failli perdre la tête. Elle ne voulait pas, comme son grand-oncle, passer son existence à soulager les souffrances des autres, au point qu'il en avait oublié de fonder une famille et de vivre tout simplement. La courette de sa maison à Tizi Ouzou ne désemploait jamais, de jour comme de nuit.

Depuis qu'elle avait accepté ce legs, renonçant à faire carrière dans l'académie, sa vie était devenue éreintante, passionnante et exaltante, parcourue par de puissantes énergies qui la laissaient souvent exsangue. Des nuits blanches à veiller une enfant atteinte de leucémie par-ci, un mois à patiemment soigner une parturiente par-là... et ces

nuits de veillées en prières. Sa réputation avait grandi et, de partout, on la faisait venir. L'épreuve qu'elle avait dû surmonter jeune était sa capacité à endosser une responsabilité non choisie, à alléger sa vie de tous les autres fardeaux ; plus que ses élucubrations syndicales à propos de la solidarité *due aux tiers engagés à leur insu*, c'était là la principale raison de sa fuite d'antan. Elle ajouta que son ego rocailleux de jeune fille s'était dilué au contact des malades. Auprès d'eux, elle apprit à être moins soucieuse d'elle-même et à mieux apprécier les innombrables dons que la vie nous faisait.

*

L'espace se rétrécissait entre eux. La table de bar qui les avait accueillis, progressivement s'amenuisait, laissant s'entrechoquer leurs jambes. Hadjella lui avait ramené le disque de Idir qu'elle voulait lui faire découvrir jadis. Elle l'invita à monter l'écouter sur son ordinateur. La musique avait cette capacité à nous faire passer de l'autre côté de la réalité. Fodé pensa que le désir, pour devenir indestructible et demeurer intact, devait éviter la jouissance. Dans le plus parfait désir, il est un souhait que tout bascule dans la nuit, dans l'oubli.

Ce désir suspendu pendant des années n'allait pas reprendre son cours, il ne participait pas à l'éternel retour des choses qui d'ailleurs ne revenaient jamais à l'identique, mais réapparaissaient en spirale. Il avait été substitué par un autre. Celui de faire l'expérience de la texture de ce moment de vie à passer avec Hadjella dans toute sa densité. La musique qui emplissait la pièce, les lumières qui se reflétaient dans la lagune aperçue à travers la fenêtre du sixième étage, ces effluves épicés qui émanaient de Hadjella, ces éclats de rire sonores, ce temps à l'arrêt qui néanmoins continuait à s'écouler, toutes ces choses constituaient les fils de la trame. Hadjella lui prit la main et l'attira vers lui. Il s'abandonna, mais ne se souvint plus s'ils goûtèrent aux fruits tant attendus de septembre.

UN PAPILLON

Julien Delmaire

*Il me regarde avec cet œil terrifiant,
terrifiant parce qu'il y a de l'amour.*

*Si tu n'es pas mort. Si tu n'es pas mort avant.
Je t'ai vu lécher le foudre sur les murs...*

Olivier Py, *Paradis de tristesse*

La nuit abandonnait ses branches sur les rues, les feuilles encore vivantes se détachaient, contre mon cœur coulait une sève transparente. J'étais maudit, mandaté par je ne sais quelle ombre pour accomplir un crime qui d'avance me répugnait. L'avenue avait assassiné les ultimes passants, j'avais les paupières closes sans me cogner à autre chose qu'à ma conscience. Je fumais à l'époque de drôles de cigarettes que F. m'avait rapportées d'un voyage en Turquie. Le tabac était sec, la fumée épaisse et corrosive. Je toussais le long des peupliers. La pluie du matin sur le trottoir prenait des reflets de pétrole ; en jetant mon mégot sur l'asphalte, j'eus peur que la rue ne s'embrase. Pour rejoindre la gare, j'empruntais le boulevard qui prend source en dehors des remparts et s'achève au bord des quais, après avoir traversé la cité de tout son long. Mes poches avaient un renflement suspect, ce n'était pas mon portefeuille ni la clé de mon appartement. Je bandais. Malheur de Dieu. Moi, qui depuis près d'un an, n'avais pas daigné jeter un regard à ma verge, l'avais traitée avec moins d'égard que si elle fut une rotule ou le lobe de mon oreille, je la sentis affreusement gonflée, pleine d'un désir macabre, prête à se venger de moi, des gens, de la ville. Mon pas s'alourdit, je me mis à claudiquer, le flux de mes veines, torrentiel, emplissait mes cavernes – j'étais écluse, j'étais vasque, j'avais peur. Je m'arrêtais, incapable de poursuivre mon chemin. Au bout de ma queue, une douleur coruscante clignotait. Une telle trique m'eût sans doute flatté, il y a des siècles de cela, quand j'étais étudiant et que je ne rechignais pas à l'intimité des femmes – aujourd'hui cette rigidité m'est par trop douloureuse et les femmes me sont odieuses. J'ai mûri.

Je tâtai le renflement de ma braguette. Je réfléchis à ce que j'avais mangé l'après-midi. Je prenais soin d'éviter tout excitant, ni piment ni poivre, par ailleurs, le Prozac et le Skenan que je becquetais comme des cacahouètes avaient réduit ma libido à celle d'un eunuque. Aussi pénible fût-il, mon travail à mi-temps à la pharmacie m'offrait bien des avantages : je pouvais, à loisir, en escamotant les étiquettes, m'offrir des cocktails médicamenteux particulièrement efficaces ; la journée terminée, devant l'écran multicolore, j'osais des vertiges, j'arrosais mes neurones d'une douce léthargie. Dans le fond, je n'enviais pas F. qui avait poursuivi ses études jusqu'à devenir médecin dans une clinique privée de l'arrière-pays. Il passait ses soirées en comptabilités et les traites qui l'accablaient lui laissaient à peine de quoi se payer ses vacances annuelles aux Seychelles, en compagnie d'une maîtresse si belle et si volage que la surveiller et l'honorer chaque nuit lui pompaient toute sa moelle. J'avais arrêté médecine en troisième année, bifurqué vers un diplôme de laborantin, obtenu sans gloire à la troisième tentative. Je n'avais pas d'amante, aucune envie de plages ensoleillées, mes vagabondages mentaux, vauté devant le téléviseur, me tenaient lieu de vacances. J'étais approximativement heureux. Jusqu'à ce soir, où je sentis remonter, par vagues malsaines, des charrois de désir que j'avais cru asséchés.

Mon ombre sur les murs se fit incertaine. Mon être fut entier dans cette marée sanguine qui peu à peu engloutissait la vie autour de moi. Je bandai à la limite de ce qu'il était possible d'endurer. Je m'appuyai contre un feu rouge. Je me rendis compte que le rouge augmentait mon trouble et j'eus l'infâme sensation que mes veines irriguaient les pylônes, nourrissaient les néons, abreuyaient la nuit. Au bout de la rue, je devinai se détacher de la pénombre des formes lubriques, des mains furtives, des langues clapoteuses. Des notes de succions, des gargouillis d'orifices malmenés, bruissaient à quelques mètres. Je crus bien mourir, je désirais cette mort, mais je ne voulus pas crever, là, sur ce boulevard sans nom, au milieu des fantômes qui s'enfilent dans le noir.

Je pris la ruelle Saint Martin, une odeur de foutre tiède empestait l'air, je me bouchai le nez, en vain ; les exhalaisons de semence imprégnaient ma chemise, mes chaussures clapotaient dans un borborygme gras. J'étais au plus mal. J'arrivai devant l'esplanade en boitant, la main sur le visage. Le palais des Papes était illuminé. Une immensité de pierre, de vent, de lumière. Les relents disparurent et je pus respirer à nouveau. Je tétai au goulot le mistral qui courait les murailles ; un instant, je fus ragaillardi. Ma rémission fut de courte durée. La douleur dans mon entrejambe s'était cristallisée. J'avais, au fond du slip, une pierre, un rocher froid aux arêtes à vif. Je constatai que j'étais seul sur l'esplanade. Une pudeur quelque peu déplacée me

fit me cacher dans l'escalier qui mène au parking souterrain. Là, je me déboutonnai et je tentai d'agripper ma verge. Elle était bouffie de sang, presque intimidante. J'avais une petite bite, disons moyenne, dans une triste norme ; le genre de bite qu'un préservatif n'étrangle pas, qui n'exige que la moitié déroulée d'une capote et qu'un vagin pas trop distendu peut vaguement ressentir. Cela ne m'avait jamais posé problème, au contraire je crois avoir ainsi évité bien des déceptions. Aucune femme ne m'avait aimé, cependant les rares qui avaient pu éprouver un élan à mon endroit l'avaient fait sans aveuglement. Les femmes me percevaient tel que j'étais : un type banal, un amant sans panache, ni drôle ni membré. Une proie. Un gentil défouloir. Pas comme F. que la nature avait pourvu d'un chibre taurin, qui se voyait utilisé en bête d'abattoir par des rombières échevelées, qui ne se gênaient pas pour aller raconter à la cantonade ses exploits. Ces femmes s'acharnaient à le contemner, le jeter, le reprendre au gré des absences de leurs maris. F. en souffrait, il s'en était confié à moi souvent. Cette souffrance-là, du moins, m'était épargnée.

Ce soir, ma verge était autonome, triomphante. Perché sur les dernières marches de l'escalier, je la contemplais, dans le halo de mon téléphone portable. Je pensai à me branler, ma main emprisonna la viande palpitante. Bien que je fusse d'un point de vue anatomique au paroxysme du rut, j'eus beau manœuvrer ma chair avec constance, je ne parvins à rien. Mon esprit était rivé à la terre. Aucun fantasme ne s'y arrimait. Je pensai soudain à Monique. Mauvaise pioche. Je fis ressurgir les vestiges de son cul, de ses tétons durs comme des noisettes, de sa vulve détremmée. Je tâchai de revivre nos jeux. La manière détestable qu'elle avait de me regarder quand elle me suçait. Ses yeux qui disaient : *N'y prends pas trop goût mon nigaud, demain, j'en sucrai un autre, peut-être deux en même temps.* Puis, elle se mettait sur le ventre, ouvrait à deux mains ses fesses, exhibant son trou du cul, elle attendait. *Tu pourrais m'enculer au moins, que je te sente un peu. Mais non, tu ne peux pas, tu bandes trop mou, t'es bon à rien, tu trouverais même pas un clitoris avec un GPS, mon pauvre chéri, faut vraiment que je m'ennuie ce soir. Allez, lèche-moi au moins la raie, là, tu peux pas te tromper.* Les mots dégueulasses de Monique me faisaient juter à gros bouillon. Je goûtais l'humiliation, l'opprobre m'élevait vers d'absolus ravissements. D'aussi loin que je me souviens, je n'avais jamais côtoyé que des salopes, des filles sans scrupule à califourchon sur mon cœur. Monique cependant était différente, elle était la saloperie même et je l'aimais à m'en balafrer ; j'acceptais ses rebuffades, pire, je les réclamais, et quand sa morgue m'oubliait ne serait-ce qu'une journée, j'allais au-devant de son mépris. J'étais le chien podagre qui rampe vers les coups. J'aurais pu éviter ma vie, changer, muer comme un

lézard après l'averse, mais la médiocrité était un royaume que je ne me lassais pas d'arpenter.

La paume de ma main était pleine d'un liquide pâteux, triste : les larmes du lézard. Je bandais toujours, malgré la prodigieuse décharge que le souvenir de Monique avait suscitée. Je tremblais. En deuxième année de médecine, les carabins que nous étions se refilaient les pires anecdotes aperçues au service des urgences. L'histoire qui, à l'époque, m'avait le plus marqué était ce cas de priapisme qu'un collègue avait traité un soir. Un père de famille, qui présentait tous les signes de la respectabilité, était venu accompagné de son épouse. Cinq heures que notre notable bandait sans raison apparente, sa femme l'avait épongé à plusieurs reprises, en pure perte. Surmontant la honte, confiant les gosses à la grand-mère, le couple s'était décidé à franchir les portes des urgences. La bougresse éplorée soutenait son mari qui avait la face d'un déterré, son cœur battait la tarentelle, son pouls devenait irrégulier, il bavait aux commissures. Le collègue nous avait décrit la verge répugnante, violacée, menacée de nécrose. Notre bourgeois hurlait, insultait ses morts dès qu'on le frôlait. Avec une seringue, le jeune interne avait pompé le sang du membre tuméfié. Le bourgeois s'était évanoui. Au réveil, sous un pansement, sa bite était momifiée. Voilà ce qui me guettait : ma pine dans un sarcophage, Anubis, le dieu à tête de chien lapant mes plaies, les papyrus sanglants et la honte encore, ma seule boussole.

Je me révoltai. Rangeant de force ma douleur, je remontai l'escalier et, longeant les murailles du palais, je fonçai vers le parc. En temps normal, je répugnais à visiter cette esplanade de verdure où des couples bénis par le printemps se tenaient main dans la main, où les gosses s'égayaient sur les balançoires et où régnait la tortue maudite, dans l'enfer aquatique de son bassin d'eau noire. Essoufflé, à l'unisson des feuilles mortes que le vent envoyait bouler, je parvins jusqu'au bassin éclairé par deux lampes halogènes dont l'incandescence suffisait à peine à distinguer les parois de fausses pierres qui conféraient à l'ensemble l'aspect d'une vasque naturelle. Je m'approchai. Les gros poissons rouges et blancs, des carpes peut-être – je me suis toujours tenu éloigné des poissons, de leurs identités, de leurs revendications – les carpes sans doute, étaient figées, immobiles sous les pierres. Leurs immobilités étaient celles du rêve. Les poissons rêvaient, je les enviais. Mais celle que je cherchais, que j'appelais de mon âme dégoupillée de fatigue, demeurait introuvable. La tortue. Elle venait de Floride, sa race avait conquis les mangroves, tutoyé les coraux et c'est dans ce bassin qu'elle était venue se perdre, livrée au regard des mômes, des mères de famille et probablement des pédophiles qui constituaient la triste faune de ce parc, poussé comme un furoncle de verdure au frontispice des remparts. Je l'aperçus, enfin,

dissimulée parmi les ombres. Sa carapace était striée de reflets électriques. Elle attendait, engoncée dans la peur. La peur, cette camisole où l'enfance tremble, se recroqueville en d'archaïques sursauts, pour atteindre à la frontière, le précipice de toute volonté, la margelle d'un puits insondable, hanté d'étoiles humides, d'astres aux ventres gonflés, la peur qui en chacun de nous cultive des secrets, agence des carrefours. Nous n'avons peur que de notre propre nuit. La tortue, la Floride, les algues, tout cela s'imprime sur ma peur, la marque d'un sceau dément, la martyrise. Je suis le martyr d'une frayeur plus vieille que moi, celle des totems et des taureaux éborgés, des couteaux aiguisés sur le front de l'abîme. Je me hissai au-dessus de la rambarde de pierre. Mes pieds sondèrent l'eau froide. Je m'approchai de la carapace inerte devant moi. Je devais vaincre. J'étais résolu. J'allais enculer la tortue, la décapsuler d'un franc coup de trique, lui faire sortir la tête, l'exhumer de l'ombre. Je me débraguettai. Ma pine se diapra des reflets de l'ampoule. Je soulevai la carapace et tentai de me frayer un passage. Mon gland qu'avait insensibilisé la nuit était par trop enflé pour qu'il puisse s'immiscer dans ce cercueil étroit. C'est alors que la tortue pointa son museau, son cou incrusté d'écailles cherchait un bourreau à supplier, ses yeux pleuraient miséricorde. Je la lâchai. Dans une éclaboussure, je revins à la surface. J'étais fou, non de vouloir sodomiser un animal sans défense, mais parce que je n'avais pas reconnu en lui mon frère, mon féal de vase croupi, mon compagnon d'outre-larme. J'allais enculer un frère. La honte me saisit, je sortis de la fontaine, sans prendre la peine de me reboutonner, je descendis l'allée, que des troènes plus secs qu'une chevelure bordaient d'indécence.

Je rejoignis l'esplanade et comme un fugueur retourne vers la maison de son père, malgré l'effroi des coups de ceinturon, je retrouvai l'escalier du parking que je venais de laisser une heure auparavant. Je n'étais plus seul. Une forme bruyante et odorante habitait les dernières marches. Je marchai jusqu'à l'amas de chiffons qui ronronnait. Je vis un crâne clairsemé de touffes de cheveux gras émerger d'un sac de couchage élimé. Une femme. Sa face luttait contre un sommeil précaire. Un visage torturé par le froid, bouffi de vent et d'alcool. Une clocharde échappée d'un bordel de ferraille et de verre pilé. Une femme, un gouffre de viande, un refuge pour ma peur. Je n'ai jamais brutalisé qui que ce soit. Monique souvent me le demandait. Elle voulait que je la cogne, que je la plaque au sol, la couvre d'injures et de claques avant de me repaître d'elle. Je ne m'y étais jamais résolu. Une fois, ulcéré par ses sarcasmes, je l'avais giflée, tirée par la tignasse au fil du plancher. J'avais senti son trouble, je pouvais presque renifler le suc gluant de son sexe, elle mouillait et sa voix m'enjoignait au drame. *Défonce-moi, anéantis-moi, je le mérite, je*

mérite tout ce qui va arriver, jette-moi dans la benne, je suis une ordure, ne prends pas de gants, répands-moi, répands sur moi les souillures du monde. Mais je m'arrêtais et doucement j'effleurais sa joue. Monique s'était levée d'un bond et m'avait craché au visage. Elle avait pris son manteau et avant de claquer la porte, elle avait dit en me regardant avec un dédain terrifiant. *Je vais me faire mettre. Ne m'attends pas.* Je l'avais attendue. Des semaines. Quand j'avais lu dans les pages du journal que le corps d'une femme avait été repêché dans le Rhône, j'avais aussitôt su que c'était elle. Monique. *Deux qui la tiennent, un qui la nique.* Ce refrain de carabin, cette vilaine antienne que F. et moi chantions ivres, fut la première chose qui me vint à l'esprit. Monique. Des légionnaires qui fêtaient la défaite de Kadhafi dans un bar de nuit l'avaient coincée derrière la porte Saint-Lazare. Constatant qu'elle ne bougeait plus, ils l'avaient jetée dans le Rhône, lestant son cadavre avec des parpaings de chantier. Son corps bleui par les coups et le reflux des eaux avait fini par rejoindre l'azur ; un enfant, qui cessa de l'être à cet instant même, découvrit sa dépouille au milieu des nénuphars.

Le ronflement sous le duvet se fit plus dense. Du bout de ma chaussure trempée, j'effleurai le visage de la pocharde. Elle s'éveilla et ses prunelles affolées parlèrent. Je tendis un billet de cinquante. Sans attendre une quelconque réaction, je m'allongeai sur elle. Le boubier s'ouvrit. L'odeur était d'un charnier. La bougresse me griffa le visage. Je brandis le billet devant ses yeux, je pensai un moment à lui enfoncer dans la bouche. Elle cessa de me griffer. Je plongeai dans ses catacombes, où glapissaient des bêtes, où manœuvrait la mort. Je la regardai. Ses petits yeux butés, son front verdâtre, son museau frissonnant. Mes gestes se firent tendres. Je la caressai, cherchant parmi ses hardes malodorantes des parcelles de peau. Je l'embrassai à pleine bouche, sa langue spongieuse trouva la mienne. Le vin de son haleine fit remonter le fleuve. Je buvais le limon, m'abreuvais d'une salive épaisse, un brouet revigorant. Je l'aimais. Elle était la tortue, elle était Monique tout à la fois. *Je t'aime Monique, ma petite Floride. Pardon, je t'ai laissé partir, les soldats t'ont déchiquetée, mais je suis là, je suis en toi, je te fais mal et je te souille, je te couvre de merde, je t'aime.* Je fermai les yeux, mon sperme s'enfuit vers l'estuaire. Je mordillai doucement l'oreille de ma bien-aimée. Je rouvris les paupières. La clocharde articula d'une voix éraillée : *Ben ça alors.* Tout était dit. Les mots qu'il fallait. Je répondis : *Oui, ça alors.* Je sortis ma pine d'un coup sec. Un bruit de mâchicoulis, une traînée blanchâtre. À ma grande satisfaction, je constatai que mon sexe s'était apaisé. Je me relevai, la bougresse cherchait à tâtons le billet sur les marches. Je l'aidai et lui déposai dans la paume. Je l'embrassai à nouveau, mais le désir s'était évaporé, le marigot de ses lèvres me souleva de dégoût. Je

lui dis : *Nous nous reverrons, Monique, je te le jure.* Elle ajouta : *Ben ça alors,* elle remit son pantalon, se lova dans le duvet pour s'endormir en ronflant.

Je remontai les marches d'un pas assuré. J'étais auréolé de miasmes indéfinissables. Les murailles du palais filtraient l'aurore. Je trouvais aisément le chemin de mon appartement. J'allumai une cigarette. Le tabac était plus doux qu'à l'accoutumée. Je montai sans faillir jusqu'au dernier étage. Je poussai le chauffage et me déshabillai. Une odeur de boucherie s'agrippait à ma peau. Je m'endormis. Je m'éveillai et mon premier regard fut pour l'intime. Ma verge était sèche, flétrie et noirâtre. Elle semblait une figue tombée de l'arbre. Je n'osai la toucher, pressentant qu'elle s'effriterait au premier contact de ma main. J'attendis encore, fumant cigarette sur cigarette, nu sur le matelas. Je reçus plusieurs appels de la pharmacie. Je ne répondis pas. J'étais convaincu que d'ici quelques jours tout rentrerait dans l'ordre. J'irais voir F. qui me ferait un certificat bidon, tout s'arrangerait. J'en avais marre, plus que ras le cul, qu'on me sollicite pour des choses aussi grossières. Comme si la pharmacie n'allait pas tourner sans moi, comme si tous ces grabataires, ces salauds hypocondriaques, ces souffreteux, ces marmots perclus de rougeole ne pouvaient se passer de moi, l'espace d'une journée.

Je touchais mon entrecuisse. Mon sexe, comme je le craignais, se détacha. Un petit serpent noir et ridé sur le blanc du drap. Je regardai la relique. Je tâtai mon pubis. Une fente étroite s'ouvrit sous la pulpe de mon index. Une petite béance, sans lèvres ni lymphes, juste une entaille. Je me levai et passai dans la salle de bain. Je m'accroupis sur la cuvette. À mon grand soulagement, l'urine jaillit sans douleur, d'un méat secret. Je me douchai avec soin. L'eau était brûlante, coulait sur mes flancs. Ma chair anesthésiée retrouvait quelques sensations. Je touchai ma fente. Une douceur inouïe s'empara de moi. Par crainte de me blesser, je n'osai insister, mes doigts se confondirent avec le ruissellement de l'eau. Une douce vapeur parfumée de savon nimbait la cabine de douche. S'élevèrent à mes tempes des orgues liquides, des chevauchées à sabots rompus, des remontées de fleurs, d'infinis muguets qui giflaient ma conscience. Je jouis, des spasmes sans fin me vouèrent aux étoiles. Je sortis de l'eau à regret comme on sort du caveau à l'heure du Jugement. Je m'essuyai, trouvant dans le frôlement de l'étoffe le réconfort d'une patrie. Je revins dans la chambre. Ce qui restait de mon être ancien était en proie à une étrange métamorphose. La figue noire s'ouvrit et de cette muette déhiscence naquit un papillon. Il força d'un battement d'ailes la gangue noire pour trouver la clarté. C'était une phalène, un émissaire d'oubli. Je le pris dans la paume de ma main, songeant à l'écraser pour en finir avec le passé. Dans la cuisine, je déposai le

papillon sous un bocal de verre.

Je m'habillai à la hâte. Je remis le papillon dans le creux de ma main. Je franchis la porte Saint-Lazare, les badauds m'apparurent presque amicaux, je frayai dans la masse de mes semblables un chemin de traverse. Le ciel était clôturé de nuages, la lumière passait outre et flagellait le monde. Je quittai les remparts et m'approchai des rives. Près de l'embarcadère, à l'endroit même où le corps de Monique fut retrouvé, j'ouvris ma paume. Le papillon s'envola, survolant les roseaux, déliant ses ailes dans la brume légère qui surmontait l'eau sombre, il remonta le fleuve vers les lointaines Calanques où les âmes s'apaisent. Je lui dis adieu dans un éclat de rire. Le premier de ma vie.

BLUE HOTEL

Léonora Miano

*Ne crains pas la chair et n'en sois pas amoureux.
Si tu la crains elle te dominera.
Si tu l'aimes elle te paralysera et te dévorera.*
L'évangile de Philippe, traduit par Jean-Yves Leloup

Tout amour entre un homme et une femme que le désir taraude est d'abord une discipline, une façon d'être homme ou femme conscients de leur chance, de leur amour, de leur joie, un poème symphonique.
Et que le désir soit : lettres entre un homme et une femme, Cécilia Dutter et Joël Schmidt

Son regard s'attarda sur la marchande de rue qui fermait boutique à présent. Une caisse, sans doute fabriquée exprès pour son commerce, lui tenait lieu de magasin. Le matin, elle prenait place à quelques pas de la vente-à-emporter, ouvrait ce coffre en bois récupéré, dévoilant de petites étagères superposées qui accueilleraient paquets de cigarettes et friandises diverses, des mouchoirs en papier également. En la voyant se baisser sans s'inquiéter de la brise qui lui soulevait un peu la jupe, Mandesi se demanda ce qui se passait là-dessous, lorsque cette femme retournait à la vie. Comment elle se donnait. Les caresses qu'il lui plaisait de recevoir. Pendant un assez long moment, elle ne put détacher les yeux de cet arrière-train frondeur qui ne se souciait pas le moins du monde de savoir qui le regardait. Le vieux fantasme qu'elle avait toujours eu de connaître les secrets du plaisir masculin lui revint. La femme fit en sorte de n'être que traversée par cette curiosité impossible à satisfaire, détourna les yeux. Depuis quelque temps, sa pensée, où qu'elle soit et quoi qu'elle fasse, semblait émaner de la zone périnéale de son corps qui palpitait, se contractait, expulsait ses fluides dans une sorte de sanglot ne procurant aucune espèce de soulagement. Cette permanente agitation troublait ses journées, la rendait irascible. Il faudrait bientôt trouver une solution à ce problème. Pour l'heure, elle ne disposait que d'un placebo, y aurait

recours une fois de plus.

Mandesi se mit à fouiller dans la boîte à gants, y dénicha la cassette de Chris Isaak, un pirate de l'album du même nom qu'elle s'était offert au détour d'une ruelle de Douala Bar. Elle la glissa dans le lecteur, appuya sur le bouton avance rapide pour écouter *Blue Hotel*. C'était pour ce titre qu'elle avait acheté la cassette. La radio le jouait, la dernière fois qu'elle avait vu Ejike. Les ultimes notes de la chanson et la voix du speaker annonçant le nom de l'interprète étaient les uniques sons qui lui soient restés en mémoire. Ensuite, il y avait eu une autre cadence, une sorte d'emballlement et de refondation du monde, des secousses telluriques, des jaillissements magmatiques, qui avaient balayé les messages des auditeurs, les morceaux de musique dédiés à ceux qui leur étaient chers. Ensuite, il n'y avait eu que la chair, sa volonté seule, impérieuse, implacable. La chair qui soumet l'esprit et l'envoie valdinguer contre les murs, avant de le faire basculer aux frontières du réel, loin de toute aire connue, envisagée, supposée, là où la terre s'élève vers le ciel ou l'inverse, on ne sait. Là où on n'est plus.

La dernière fois qu'elle avait vu Ejike... En réalité, elle s'était perdue en lui mais ne l'avait pas vu, n'avait pas cherché à le voir, ne l'avait pas vraiment voulu lui particulièrement, tout avait été le fait des circonstances. Un besoin. À ce moment-là. Nécessaire plongée en soi. Démembrement qui restructure, remet l'être sur orbite. Ejike n'avait pas été un partenaire, mais un simple instrument. Un trompe la faim. C'était ainsi qu'elle avait analysé l'évènement, quelques instants plus tard, quand elle avait repris le volant de sa voiture. C'était le crépuscule. Le ciel déroulait sur la ville ses mauves, ses ocres orangés. Le soleil ne se la racontait déjà plus trop, il avait fait son possible ce jour-là comme les autres, sans vaincre quiconque. Il tenterait sa chance le lendemain, le jour d'après encore, et les femmes de Douala lui feraient à nouveau mordre la poussière à force de sensualité, lui opposant la lenteur calculée de leurs pas qui savait contenir la plus petite goutte de sueur. Et les travailleurs de Douala, pousseurs, vendeurs de soya, quincailleurs ambulants, collecteurs de bouteilles hélant en chantant les habitants des quartiers, tous ces quêteurs d'existence lui en arracheraient leur ration quotidienne. Et les enfants de Douala sauraient puiser dans ses ardeurs, dans sa férocité même, l'éclat d'une inextinguible joie, les ressources de leur espièglerie, celles de leur effronterie toujours un peu grivoise. Mandesi n'était pas rentrée tout de suite, avait roulé un peu, le temps de se recomposer un visage décent, de laisser s'évanouir l'effluence masculine agrippée à sa peau.

Dans sa voiture, à l'heure où lycéens et collégiens sur le chemin du

retour déversaient dans les rues les couleurs de leurs uniformes, la femme avait allumé la radio, écouté les informations d'une oreille distraite, les communiqués annonçant les nouvelles nominations ou les simples limogeages. Elle avait haussé les épaules lorsque le corps d'Ejike était venu se planter devant ses yeux encore brouillés d'indicible. Elle ne l'avait pas vu. Pas voulu lui, en particulier. Il aurait pu s'agir de n'importe qui d'autre, pour peu que cette personne ait été en mesure de répondre au manque qui la taraudait à cet instant précis. D'ailleurs, cet homme n'avait eu, ne pouvait avoir aucune idée de la soif qu'il avait eu le pouvoir d'étancher. Elle-même ne l'avait vraiment prise en considération que le jour où, se trouvant à Douala Bar, elle avait baissé la vitre de la portière, hélé un vendeur à la sauvette, demandé s'il n'avait pas, par hasard, un certain album de Chris Isaak. Alors que le garçon lui tendait la cassette, elle s'était revue en train de se rhabiller prestement, évitant le regard d'Ejike, expliquant qu'elle devait rentrer, que la nuit allait bientôt tomber. Il avait tout son temps, mais n'avait pas insisté. Ce n'était pas son genre de contraindre une femme. Pas avant que la relation ne soit installée. Une fois la chose établie, Mandesi le soupçonnait d'être possessif, même un peu tyrannique. Les Biafrais n'avaient pas la réputation de beaucoup respecter les femmes. Chacun sachant comment procéder pour trouver l'autre, ils ne s'étaient pas échangé leurs coordonnées, n'avaient pas pris rendez-vous pour de prochaines réjouissances.

Pendant qu'ils se prenaient avec vigueur et sans amour, jamais le regard de l'homme n'avait quitté son visage, scrutant la plus fugace crispation de plaisir, mesurant l'importance des abysses dans lesquels Mandesi consentait si volontiers à descendre. Tutoyant sciemment les limites de l'inconscience, la femme s'était tout de même aperçue que la jouissance d'Ejike provenait en grande partie de l'emprise qu'il pensait avoir sur elle. Il aimait qu'elle s'abandonne sans pudeur, se livre à lui sur le dos, pas uniquement mais ainsi surtout, parce que cette attitude était celle du don absolu. Elle était le geste immémorial par lequel la femme faisait l'homme, scellant pour jamais l'entente qu'elle irait souvent contester au dehors, avant de la renouveler une fois les volets clos, le portant, le supportant, se laissant envahir. Il l'avait pénétrée comme on conquiert une contrée sauvage, comme on la débroussaille, comme on y met le feu s'il le faut – et qu'il le faille est une évidence pour le conquérant –, comme on la délimite ensuite, avant de l'habiter. Que voudrait-il y bâtir si elle lui en laissait l'occasion? Il n'y aurait pas de seconde fois. Il ne devait s'agir que d'une parenthèse. Rien que cela : un instant hors du temps, hors de la réalité. Un franchissement de ligne jaune ayant pour vertu d'éclairer les raisons pour lesquelles la limite avait été placée à cet endroit.

C'était ce qu'elle avait songé, ce soir-là, tandis que sa petite berline,

quittant l'avenue de Gaulle, s'engouffrait dans l'avenue Douala Manga Bell, laissant derrière le quai de la Marine sur lequel trônait le Sawa Novotel dont une chambre, située au quatrième étage, avec vue sur l'eau bleutée de la piscine, avait abrité leurs ébats. Chacun s'était employé à soutirer quelque chose à l'autre. Le don n'avait été qu'apparent. Elle s'était rhabillée à la hâte, dans la pièce aux rideaux tirés, sous les ronflements d'un climatiseur diffusant un air si conditionné qu'on se serait cru au pôle Nord. Enfilant sa blouse à sage encolure, sa jupe crayon dont l'ourlet tombait juste au-dessus du genou, elle n'avait pas dit qu'elle allait se marier. Simplement que la nuit arrivait, qu'elle ne pouvait s'attarder. Tournant à gauche sur l'avenue du Dr Jamot, elle avait pensé à Manga, sans culpabilité encore bien qu'avec un certain embarras, avait laissé le véhicule suivre le boulevard de la République jusqu'à l'entrée de Deïdo, avant de revenir vers le sud de la ville, le quartier de Kumasi où elle vivait encore dans sa famille. Quelques jours plus tard, elle convolait en justes noces avec Manga, qu'elle chérissait plus que tout. Chaque fraction de seconde passée à ses côtés était une bénédiction. Il lui arrivait encore de s'étonner qu'un tel homme existât, qu'il lui soit donné de respirer le même air que lui. C'était peut-être parce qu'elle le plaçait sur un tel piédestal, qu'il lui avait fallu la peau d'un autre pour toucher ce qu'elle n'osait rechercher auprès de son aimé. Elle n'avait pas vu Ejike parce qu'elle ne l'avait pas souhaité, forgeant en son esprit une fiction dans laquelle celui dont les gestes et le souffle la transportaient n'était autre que Manga.

Ayant rangé ses affaires avec soin, glissé la recette du jour dans son soutien-gorge après l'avoir enfermée dans un mouchoir en tissu noué deux fois, la marchande des heures diurnes s'éloignait maintenant. La charge qu'elle transportait sur la tête l'obligeait à garder le dos et la nuque bien droits, elle marchait sans se presser, parce que le temps pouvait toujours passer, l'essentiel était de savoir où l'on se rendait. Presque au même moment, d'autres femmes investissaient les lieux, là, à quelques pas de la vente-à-emporter. Elles installaient des foyers pour faire frire les beignets qui avaient fait la réputation de ce quartier et vers lesquels la ville entière drivait, dérivait même, depuis ses recoins les plus obscurs. En cette saison, leurs filles encore adolescentes enflammaient des morceaux de charbon tapis au fond de braseros sur lesquels grilleraient, d'un instant à l'autre, maïs et saos. Le dénommé Eboa, bourreau des cœurs célèbre en ces parages, passa à sa hauteur, le bras enroulé autour de la taille d'une jeune fille à qui il susurrail des mots doux. Mandesi ne put capter qu'une phrase, qui la fit sourire malgré elle : *Na pula na biso na wa di vivre*⁷. Cet énoncé, une fois traduit en français ou même prononcé intégralement en douala, perdait toute sa saveur. Or, c'était ce savant mélange des sensibilités,

ce dosage rythmique précis, qui emporterait le cœur de la belle. Bien sûr, elle découvrirait vite que *vivre* avec Eboa, ne devait pas durer plus d'une semaine ou deux, le temps pour lui de s'amouracher d'un autre balancement de la croupe, d'un autre galbe du mollet. Le couple s'éloigna, tandis que les Brasseries du Cameroun exhalaient dans l'air leurs vapeurs âcres. L'usine sévissait à l'intersection de trois quartiers résidentiels.

Des oiseaux filèrent en escadrilles vers le ciel, comme pour s'emparer d'un dernier rai violacé de soleil. La nuit tomba sans crier gare, s'affalant sans merci sur le jour affaibli, coulant des ombres encore douces sur la ville. Une voix de fillette la tira de ses pensées : *Muledi Mambingo, voici vos poulets. Excusez le retard...* Mandesi se contenta de hocher la tête. Des lustres qu'elle attendait ces poulets fumés commandés depuis deux semaines et payés d'avance. Qu'ils soient les meilleurs de Douala, préparés le jour même sur un fumoir artisanal, ne la préoccupait pas en cet instant. Elle sortit de la voiture pour ouvrir une des portières, indiqua à la gamine où déposer la volaille, là, sur un coin de la banquette arrière. Cela faisait six mois qu'elle était mariée, mais elle sursautait encore un peu, lorsqu'on l'appelait *muledi Mambingo*. Auparavant, elle était *muledi Ebonge*. En signe de respect à son égard, on ne prononçait plus son patronyme. Dans cette ville qui mettait un point d'honneur à mépriser le sommeil, où mille paires d'yeux n'avaient d'autre activité que celle d'épier le quidam, où les nouvelles se répandaient avant même d'avoir été formulées de façon précise, il était difficile de n'agir qu'à sa guise. Elle prit l'option seditieuse de ne pas s'arrêter pour saluer sa famille, frères et cousins vivant tous dans la même concession, fit un petit détour pour rejoindre l'avenue Soppo Priso et fonça par la rue Njo-Njo, cap sur Bonadouma Home. Manga et elle y louaient une petite maison tranquille, au grand dam des proches de son époux, qui auraient préféré le voir habiter la propriété familiale. Mandesi ne souhaitait parler à personne. Tant pis pour ce que l'on dirait. Une de ses cousines, logée à la Cité des douanes, l'avait à coup sûr vue pénétrer dans la rue Njo-Njo, filer sans même donner un coup de klaxon, histoire de faire un signe. À cette heure-ci, cette commère patentée prenait le frais accoudée à sa fenêtre, et rien ne lui échappait, pas même une fourmi courant sur l'étal d'une marchande d'oranges.

Bientôt, Mandesi fut chez elle. Le gardien de nuit se précipita pour ouvrir le portail jaune, au-dessus duquel rampaient des bougainvillées roses. La femme soupira à l'idée qu'il faudrait lui servir de quoi manger. Malgré tout, elle n'était pas mécontente de sa présence. Manga avait dû se rendre à Yaoundé pour un séminaire réunissant des médecins de la sous-région. Il ne rentrerait que deux jours plus tard, dimanche matin. Elle se dirigea vers la cuisine, déballa les poulets, les

plaça dans des boîtes en plastique qu'elle rangea au congélateur, après en avoir prélevé deux morceaux dont elle ferait son dîner. Elle n'avait pas très faim. Pour le veilleur de nuit, ce serait Byzance. Elle réchauffa du riz et des légumes à son intention, y ajouta des morceaux de bar frit, se rendit sur la véranda pour l'appeler, lui faire tenir son plat, un gobelet rempli d'eau. Il la remercia sans lever les yeux, fit quelques pas à reculons avant de s'autoriser à lui donner le dos pour disparaître derrière l'arbre du voyageur planté au milieu de la cour, non loin d'un frangipanier. L'homme mangerait à l'extérieur, devant le portail, assis sur une chaise à long dossier. Mandesi avait mis assez de nourriture dans l'assiette pour qu'il ait le plaisir de partager son repas avec un ou deux collègues du voisinage. La femme s'installa dans le séjour pour se restaurer. Elle alluma la télévision, regarda la fin du journal en anglais de la CRTV, *anchored by* Akwanka Joe Ndifor *and* Evelyn Shasha Ndimbie, dont les voix la berçaient. Il y eut un long reportage sur Thomas Sankara, dont elle ne sut rien de précis. Les images défilaient devant ses yeux, mais elle n'entendait que les dernières notes de *Blue Hotel*.

Pour la première fois, Mandesi laissa libre cours à sa mémoire sans baisser les yeux devant les clichés se présentant à elle, comme dans les pages d'un album où des souvenirs peu glorieux avaient été consignés. Ce soir-là, elle avait accepté d'aller boire un verre au Sawa Novotel, en compagnie d'une collègue enseignante. Elle n'avait rien organisé pour faire ses adieux au célibat et, d'après sa copine Zara, elle pourrait le regretter. En tout cas, il n'y avait aucun mal à siroter un cocktail au bar d'un hôtel. Elle s'était laissé entraîner, se doutant bien que celle qui lui proposait ce moment de détente avait ses propres projets, un rendez-vous au Sawa, auquel il serait mal vu de se rendre seule. Zara était originaire du nord, région de cultures sahélienne et musulmane où l'on vivait encore sous les auspices d'une forme de féodalité à peine dissimulée. La liberté des femmes y était restreinte, ce qui les avait rendues maîtresses dans l'art de la feinte. C'était rarement par pudeur qu'elles baissaient les paupières, et Zara était un des plus majestueux spécimens de l'espèce. En la faisant monter dans sa voiture, Mandesi avait songé qu'il serait amusant de voir si ses soupçons se confirmeraient. À peine avaient-elles commandé leurs boissons que Zara lui demandait de l'excuser. Elle venait d'apercevoir un cousin qu'elle supposait de passage en ville. Ne pas lui consacrer quelques minutes serait une offense, elle ferait aussi vite que possible.

Seule devant son Gin Fizz, Mandesi avait souri pour elle-même, se demandant quel curieux mécanisme transformait les amants en cousins dans la bouche des femmes camerounaises, quelle que soit leur origine ethnique. Un bref instant, elle avait songé à sortir de son cartable un paquet de copies à corriger, avant de se raviser. Ce n'était

pas le lieu, et cette manie de toujours trimballer ses affaires était un peu idiote. Elle avait laissé errer son regard, observant le ballet des hommes d'affaires, des groupes d'amis qui se rejoignaient là. Elle se passionnait depuis peu pour le spectacle d'un expatrié en train de faire des longueurs dans la piscine, quand elle avait reconnu la voix d'Ejike : *Hello, je t'ai vue arriver avec ton amie...* Comme toujours lors de ses séjours à Douala, il était descendu au Sawa. Ce n'était pas la première fois qu'elle le rencontrait, loin de là. Ils se croisaient souvent au Mysan Market, à deux pas du collège Libermann où travaillait la femme. Elle fréquentait ce magasin pour les Oreo cookies que l'on y vendait et dont elle raffolait. Lui venait s'y procurer l'unique gingerale décent de la ville. Un jour, alors qu'ils se frôlaient une fois de plus dans les allées de la boutique, ils avaient commencé à se parler. C'était ainsi qu'elle avait appris que sa société d'import-export avait des bureaux rue French, qu'il faisait souvent la navette entre Douala et Lagos.

Elle l'avait invité à prendre la place laissée vacante par Zara dont l'absence leur avait permis de flirter. Depuis le début, Mandesi savait qu'elle lui plaisait. Ejike était un homme direct, un mâle dominant sachant tout à fait évaluer l'état des forces en présence. Ce soir-là, il avait repéré une faille dont elle-même n'avait pas conscience alors, s'y était glissé, occupant peu à peu tout l'espace. Lui demandant si elle les comprenait, il s'était amusé à fredonner les paroles de *Something he can feel*, une chanson écrite à la fin des années 1970 par Curtis Mayfield. Pour la sélection de slows diffusée à cette heure-là, le bar du Sawa avait choisi la version d'Aretha Franklin. Le jour déclinait et, avec lui, la raison se mettait en sourdine, les inhibitions chancelaient. Bien sûr qu'elle comprenait les paroles, il le savait. Elle enseignait l'anglais, ils avaient fait connaissance dans une supérette tenue par des anglophones. Ils avaient ri, surtout elle, comme une gamine qui plonge un orteil dans l'eau pour en apprécier la température, le retire en reculant. Pour mieux sauter. Pour sauter de toute façon. Ejike avait prononcé des mots doux, ceux des conversations coquines, ceux que Manga ne disait jamais, les considérant comme allant de soi. Entre celui qui était devenu son époux et elle, il n'y avait pas eu de cour, aucun jeu de séduction. Tout cela avait semblé superflu devant la profondeur des sentiments, la puissance des émotions qui, les poussant l'un vers l'autre, leur avaient fait comprendre qu'ils avaient cessé de n'être que de vieux amis.

L'amitié avait conservé toute sa place dans leur relation, ce qui était à la fois un avantage et un inconvénient. Lorsqu'il était question de faire l'amour avec son homme, certains gestes lui semblaient indécents. Mandesi se laissait embrasser, caresser, conduire tout près de ce précipice que les femmes atteignent en nage, l'écume leur

bordant les petites lèvres avant d'envahir les grandes. C'était à ce moment-là que les choses prenaient une autre tournure. La femme ne faisait qu'assister à la scène, constater les réactions de son propre corps. Pas un mouvement, pas un gémissement ne lui venait, pour conforter l'homme dans son entreprise, lui faire comprendre que tout ça n'était pas mécanique, que c'était le plaisir qui s'écoulait ainsi hors d'elle, l'ayant déjà noyée de l'intérieur. Pas un mouvement, pas un gémissement ne lui venait, et la joie diluvienne prenait fin, parce qu'elle se mettait à penser de travers. Elle redevenait la presque-sœur de Manga, qu'elle connaissait depuis la classe de seconde. Après des années passées en France, les parents Mambingo avaient fait le choix du retour au bercail, s'étaient installés dans une maison sur la montagne Manga Bell – un modeste monticule de terre en réalité, qui impressionnait les habitants de cette plaine côtière. Ils n'avaient pas inscrit leurs enfants au Lycée Dominique Savio, l'établissement français qui accueillait les rejetons des expatriés comme ceux des nantis camerounais désireux de proclamer urbi et orbi l'état de leur patrimoine. C'était ainsi que Manga avait déboulé un matin dans la classe de Mandesi, au Lycée Joss de Douala.

Depuis, ils ne s'étaient pour ainsi dire jamais quittés. Elle avait connu le détail de ses conquêtes féminines, lui avait dévoilé les dessous de ses passions d'alors. Il lui apparaissait que jamais auparavant l'amitié n'avait précédé l'amour ni ne l'avait accompagné. Confiance et confidences ne s'étaient pas posées en préalable aux emballements du cœur. Les histoires vécues avec d'autres étaient nées d'une forme d'inclination tout à fait différente. Quelle qu'en ait été l'intensité, toutes avaient suivi la voie balisée des œillades l'air de rien, des plaisanteries enveloppées de sous-entendus, des cassettes sur lesquelles avaient été enregistrés des morceaux choisis, des glaces offertes à la Villa Borghese... Toutes ces étapes qui permettaient de cheminer pas à pas vers le désir de l'autre, vers l'acceptation du sien. Avec Manga, rien de tel. Une région de son être se crispait donc, lorsqu'il l'approchait comme le faisaient hommes et femmes avant l'avènement du langage articulé. Elle en mourait d'envie, brûlait rien que d'y penser, se glaçait pourtant dès que le souffle de Manga se faisait court et qu'il affichait ce regard-là. Sans se refuser à lui, elle ne parvenait pas à se donner complètement, à ne pas paraître abîmée dans la méditation de questions philosophiques. Il lui faisait l'amour, elle-même ne faisait rien, cela se passait vite, l'homme semblant s'excuser de la déranger, de lui imposer ces pulsions animales qu'elle semblait avoir en horreur. Ils s'étaient néanmoins mariés, parce qu'il y avait tant d'autres choses entre eux, plus grandes, plus puissantes.

Telle était la faille dans laquelle Ejike s'était introduit, avec la vélocité d'un serpent du désert. Il avait flairé le manque, n'avait pas

eu à mouiller le maillot pour que vacillent les résistances de Mandesi. Elle n'avait bu qu'un verre, n'était pas saoule, pas même si gaie. Elle était seulement ouverte, prête, depuis plus longtemps qu'elle n'aurait pu le dire. C'était pourtant elle qui maintenait sur le seuil celui qui devait passer la porte, investir les lieux. Elle regarda autour d'elle, les meubles qu'ils avaient fait fabriquer après les avoir dessinés ensemble, les disques s'empilant sur un pouf en cuir près de l'électrophone parce qu'il n'y avait pas assez de place pour les ranger, la bibliothèque qui occupait un mur entier de la pièce, chacun ayant apporté ses livres. Si elle se sentait si bien dans cette maison, c'était parce qu'elle leur ressemblait à tous les deux. Elle remarqua une chemise de Manga, abandonnée sur la méridienne, à droite du canapé sur lequel elle était assise. Puisqu'ils n'avaient pas d'enfant, le personnel de maison se limitait au veilleur de nuit et à une femme de ménage qui passait trois fois par semaine. Elle n'était pas venue aujourd'hui. Mandesi se leva pour ranger le vêtement, qu'elle se surprit à humer au lieu de le placer dans le panier à linge sale.

Les choses se révélèrent soudain à elle avec une infinie clarté. La différence entre l'excitation et le désir. Entre la satisfaction d'un besoin primaire où deux appétits se mirent l'un dans l'autre, se renvoyant le reflet du même, et le souhait de rencontrer une altérité reconnue comme telle, chérie parce que telle. Ce qu'avait pu satisfaire Ejike, ce à quoi Manga pourrait répondre, à condition qu'elle le lui permette. Chaque pièce de la maison vibrait de leur énergie commune, et cette vibration était aussi sensuelle. C'étaient ses fréquences charnelles qui avaient transformé l'ancienne camaraderie. Elle aimait l'odeur de sa peau, la plus petite parcelle de son corps. C'était venu d'en haut. D'abord, la tête : une amitié intellectuelle, faite de lectures partagées, de conversations métaphysiques, de longs débats sur des questions politiques. Puis, c'était descendu dans la poitrine, et les cœurs avaient battu à une cadence particulière. Sa crainte inconsciente avait été de voir ces belles choses s'abaisser, se dégrader, en atteignant la fameuse zone périnéale. Il n'y avait pas de raison. D'ailleurs, la verticalité de leur relation ne pourrait être complète sans cette dimension. Pas d'élévation possible sans connaissance des profondeurs.

Mandesi se dirigea vers le téléphone posé sur une console près de l'entrée. Manga avait laissé le numéro de son hôtel à Yaoundé. Elle le composa, regardant en même temps l'heure à sa montre-bracelet. Il lui restait tout juste une demi-heure pour attraper le dernier vol pour Yaoundé, et le voyage ne durerait guère plus longtemps. Enfin, si la Cameroon Airlines ne faisait pas des siennes. Une voix masculine lui répondit. La femme demanda à parler à M. Philippe Manga Mambingo. Pendant que son correspondant cherchait le numéro de la

chambre, elle sourit en pensant que depuis leur adolescence, ils n'utilisaient que leurs *mina ma mundi*, leurs noms du village, ceux par lesquels les ancêtres les désigneraient quand il leur faudrait pénétrer dans l'autre monde. Jamais elle ne l'appelait Philippe, jamais il ne l'appelait Garance. On lui passa bientôt son mari. Comme d'habitude, elle se laissa envelopper par le timbre chaud de sa voix, et toute angoisse la quitta. Mandesi annonça, tranquille, qu'elle avait envie de lui tout de suite, qu'elle sautait dans le prochain avion, serait à ses côtés dans un peu plus d'une heure. Manga accueillit la nouvelle avec ce flegme qu'il affichait toujours lorsqu'on le surprenait. Ce détachement cachait quelque chose qu'elle décrypta aussitôt. Avant de raccrocher, Mandesi ajouta, en toute sérénité : *Une heure, ça te laisse le temps de dire au revoir à la demoiselle?* Il répondit sur le même ton : *Pas simple, étant donné l'avancement du programme, mais je m'en occupe.*

Le trajet entre l'aéroport et le Mont Febe où avait été bâti l'hôtel de Manga lui parut durer plusieurs éternités. Elle n'avait pas pris de douche, ne s'était pas changée, n'avait emporté qu'une trousse de toilette et une culotte de rechange. Alors que le véhicule avalait l'asphalte noir des rues de la capitale, Mandesi songea que ce qui lui avait manqué, c'était la romance : danser avec Manga, recevoir de lui des billets doux, qu'il lui téléphone rien que pour entendre sa voix... Peut-être n'aurait-elle pas dû attendre que cela lui vienne, mais lui faire comprendre qu'elle en avait besoin. Il leur fallait apprendre à se témoigner cet amour-là, assumer de se désirer l'un l'autre sans avoir le sentiment de commettre un inceste. Elle laissa toute la monnaie au chauffeur du taxi, se précipita vers le hall sans prendre la peine de faire claquer la portière, reprit une contenance pendant que l'hôtesse d'accueil appelait la chambre de Manga. Il lui fut demandé de laisser monter la dame, instruction qu'elle transmit en coulant vers Mandesi un regard réprobateur. Sans doute la prenait-elle pour une prostituée. Dans l'ascenseur, une véritable péripatéticienne donnant du *mon chéri* à un individu de type libanais fit la moue en observant les cheveux courts et crépus de Mandesi, l'air de dire qu'il fallait au moins se coiffer, lorsqu'on ambitionnait de jouer dans la cour des grandes. L'engin s'arrêta au quatrième étage, où une épaisse moquette étouffa le bruit de ses pas. Elle frappa trois coups rapides à la porte.

L'homme qui lui ouvrit n'était pas son meilleur ami depuis la classe de seconde. C'était celui qui avait fait monter une chaleur dans son ventre en retirant son t-shirt un après-midi de pique-nique au bord du fleuve. Celui qu'elle avait prié de ne plus lui parler de ses petites amies, sans avouer le pincement au cœur que cela provoquait. Celui à qui elle s'était résolue à dire : *Je ne veux pas tout gâcher entre nous... Je t'aime.* Il avait souri, répondu qu'il l'aimait aussi. Mandesi avait insisté : *Non, tu ne comprends pas. Je veux dire : je t'aime.* Manga s'était

gentiment moqué, *Qu'est-ce que c'était que cette histoire?* On ne tombait pas amoureuse de son vieux pote de lycée alors qu'on venait d'entrer à l'École normale supérieure. Il avait conclu dans un souffle : *Tu as mis le temps, Dess.* L'homme qui lui ouvrit l'attendait depuis bien plus d'une heure et, une fois encore, elle avait traîné en chemin. Elle espérait qu'il ne soit pas trop tard. Quand elle avait téléphoné, une autre femme était dans cette pièce, Manga n'avait pas cherché à le lui cacher. Elle n'alla pas par quatre chemins : *Tu as bouclé le programme ou bien...* Non, la demoiselle avait dû s'en aller aussitôt après l'appel de Mandesi. Il avait songé qu'il ne fallait surtout pas manquer ce grand moment. C'était la première fois qu'elle prononçait ces mots : *J'ai envie de toi.* Comme elle pouvait se l'imaginer, il voulait à présent en apprendre davantage sur le genre d'envie qui avait pu pousser une femme aussi réfléchie à prendre le dernier vol du soir pour venir le rejoindre dans cette ville qu'elle détestait. Elle haussa les épaules, s'approchant pour l'enlacer. Bien sûr, il connaîtrait tous les détails s'agissant de cette question, mais d'abord, elle voulait savoir : *Cette fille...* Ce n'était personne. Il ne la connaissait pas.

— C'était toi que je cherchais, Mandesi.

— Je comprends. Je te demande pardon.

— Parce que tu as eu besoin... de voir quelqu'un d'autre?

— Je ne l'ai pas vu. Même si j'ai dû aller trop loin pour me rapprocher de toi.

Elle se détacha de lui pour tirer les rideaux, un réflexe, même s'il n'y avait rien vis-à-vis, seulement l'eau de la piscine, noire à cette heure, sur laquelle des projecteurs dessinaient des cercles orangés. L'inconnue de tout à l'heure aurait pu être la première d'une série de liaisons, jusqu'à ce que leur couple ne devienne qu'une image sociale. Ils auraient eu un enfant, peut-être deux, et Manga aurait renoncé à la toucher. Il serait resté de la tendresse, du respect, des obligations. Ils auraient si bien réussi cela que c'en était terrifiant... Un transistor était posé sur la table de chevet. Elle le mit en marche, espérant entendre de la musique. Quelque chose qui chasse l'anxiété, tienne la gêne à distance. Manga la regardait avec gourmandise, mais elle voyait bien qu'il n'avait pas l'intention de prendre l'initiative. Pas cette fois. Elle tomba sur une émission de disques à la demande, revint vers lui pour l'inviter à danser, savoura le contact de leurs corps encore vêtus. La main de Manga glissa un peu, quittant le bas de son dos pour atteindre la naissance des fesses, se posa là. Mandesi le repoussa avec douceur, pour ôter ses vêtements. Tandis qu'elle se déshabillait, les gestes lents, en pleine lumière – ce qu'elle ne s'était jamais autorisée, les premières notes de *Blue Hotel* se firent entendre. Faisant signe à son homme de l'imiter pendant qu'elle le dévorait des

yeux, la femme songea que c'était très bien. Ainsi, ce titre ne resterait pas associé à Ejike. Ce serait la bande-son du parcours vers l'homme qu'elle désirait au sens plein du terme, celui à travers lequel il lui était donné de découvrir que le désir était un sentiment. La voix de Chris Isaak ne serait plus l'activateur d'une mémoire embarrassée, le véhicule emprunté pour revivre des instants de plaisir sans joie, après lesquels on n'a qu'une hâte : tourner les talons. La mélancolie de *Blue Hotel*, cette chanson aux paroles déprimantes, serait une fois pour toutes neutralisée. Arc-boutant sa ferveur sur le son des guitares saturées, Mandesi avait la ferme intention de chevaucher son homme avec l'application et la conscience indispensables pour mettre au jour le monde. Et puisque Yaoundé abriterait l'incandescence de cette genèse, cette ville lui serait désormais chère.

7 Je voudrais que toi et moi nous vivions (sous-entendu : ensemble).

8 Muledi signifie « enseignant » en langue douala du Cameroun. Il est donc courant de désigner ainsi toute personne faisant profession d'enseigner, quel que soit le niveau.

ALFRED ALEXANDRE

Alfred Alexandre est né en 1970 à Fort-de-France, en Martinique. Après des études de philosophie à Paris, il retourne à Fort-de-France où il enseigne la philosophie. Son premier roman, *Bord de canal* (Dapper, 2005) obtient le Prix des Amériques insulaires et de la Guyane. Il publie ensuite le roman *Les Villes assassines* (Écriture, 2011). Pour le théâtre, il écrit *La nuit caribéenne*, choisi parmi les dix meilleurs textes francophones au concours général d'ETC Caraïbe en 2007 et mis scène en 2010. Son texte théâtral, *Le patron*, a été présenté en 2009 à Québec au Carrefour international de théâtre. Alfred Alexandre est considéré comme le chef de file de la nouvelle littérature antillaise.

EDEM AWUMEY

Edem Awumey est né au Togo en 1975. Après quelques années passées en France où il publia son premier roman *Port-Mélo* (Gallimard 2006, Grand-Prix de littérature de l'Afrique noire), il s'est installé au Québec en 2005. En 2009, son deuxième roman, *Les pieds sales* (Boréal, Seuil), était sélectionné pour le Prix Goncourt. Il est également l'auteur d'un essai, *Tierno Monénembo : le roman de l'exil* (WVB, 2006). Un troisième roman, *Rose déluge*, paraît à l'automne 2011 au Boréal et au Seuil. Edem Awumey a également été chargé de cours de littérature francophone à l'Université McGill à Montréal. Dernière fiction en date, *Explication de la nuit* paraît à l'automne 2013 aux Éditions du Boréal.

JULIEN DELMAIRE

Né en 1977, Julien Delmaire est écrivain, slameur et poète de l'oralité. Auteur de quatre recueils de poésie, plusieurs de ses textes ont été traduits en anglais, en espagnol et en italien. Julien Delmaire encadre de nombreux ateliers d'écriture dans les établissements scolaires, en hôpital psychiatrique, en milieu carcéral, ainsi que dans les bibliothèques et les médiathèques. Depuis plus de douze ans, l'auteur multiplie les lectures sur scène, un peu partout dans le monde. Julien Delmaire est chroniqueur pour la revue *Cultures Sud* et l'émission *Tropismes* de Laure Adler sur France Ô. Il anime le blogue littéraire « Nous, Laminaires ». Son premier roman *Georgia*, publié aux éditions Grasset, est paru en septembre 2013 et a été sélectionné pour le Prix du Premier Roman.

FRANKITO

Franck Salin, alias Frankito, est un écrivain guadeloupéen né en 1973. Il est l'auteur de deux romans, *L'homme pas Dieu* (éditions Ecriture, 2012. Prix Carbet des Lycéens 2013) et *Pointe-à-Pitre-Paris* (L'Harmattan, 2000). Il a signé *Bòdlanmou pa lwen*, la première pièce de théâtre en langue créole présentée à la Comédie Française en 2007, récompensée par les concours d'écriture théâtrale Etc. Caraïbes et Textes en paroles. Journaliste et réalisateur, ses films documentaires, *L'appel du tambour* (2009) et *Sur un air de révolte* (2013), ont été programmés dans plusieurs festivals.

JULIEN MABIALA BISSILA

Né à Brazzaville au Congo, auteur, comédien et metteur en scène, il a été accueilli par le théâtre du vieux Colombier à Paris dans le cadre du Programme « Écriture d'Afrique » et en 2009 au théâtre des Bernardines à Marseille avec la compagnie La part du pauvre. Son texte *Au nom du père, du fils et de J.M. Weston* primé aux journées de Lyon des auteurs a été lu au festival d'Avignon 2013 en collaboration avec RFI et France-Culture. Son texte *Crabe Rouge* a été lu à Paris au théâtre du Rond-Point, à Limoges aux nouvelles Zebrures à Montréal au festival Dramaturgie en Dialogue puis mise en espace en Allemagne par le théâtre de la ville de Saarbrücken.

LÉONORA MIANO

Léonora Miano est née en 1973 à Douala (Cameroun). En 1991, elle s'est installée en France pour étudier la littérature américaine. Son œuvre, constituée à ce jour de sept romans, deux recueils de textes courts, un texte théâtral et un recueil de conférences, vise à resituer les peuples subsahariens et afrodescendants dans la globalité de l'expérience humaine. Lui a été attribué le Prix Femina en 2013 pour son roman *La saison de l'ombre*.

JEAN-MARC ROSIER

Né à Fort-de-France en 1976, Jean-Marc Rosier est écrivain, éditeur (K. Éditions, Le teneur), directeur de publication de la revue de création littéraire et critique *L'incertain* et président de l'association culturelle Mélanges Caraïbes. Son premier roman, *Noirs néons*, paru aux éditions Alphée-Jean-Paul Bertrand, est une allégorie des urbanités insulaires.

INSA SANÉ

Né à Dakar, Insa Sané vit en France depuis l'âge de six ans. Après avoir fait carrière dans la musique et ensuite travaillé comme comédien, il poursuit sa carrière dans la littérature. Son premier

roman *Sarcelles-Dakar* paraît en novembre 2006, son deuxième roman *Du plomb dans le crâne* est publié le 11 janvier 2008. Avec son groupe, le *Soul Slam Band*, Insa écume les scènes et sort son premier album en solo : *Du plomb dans le crâne* le 29 septembre 2008.

FELWINE SARR

Écrivain, musicien et universitaire, Felwine Sarr est né en 1972 à Niodior. Il vit à Saint-Louis du Sénégal. Il est l'auteur de *Dahij* (Gallimard, 2009) et a publié chez Mémoire d'encrier *105 rue Carnot* (2011) et *Méditations africaines* (2013).

SUNJATA

Sunjata, de son vrai nom Soumaïla Koly, est musicien, écrivain et cinéaste. Né en 1971 à Paris d'un père guinéen et d'une mère sénégal-malienne, il grandit en Côte d'Ivoire jusqu'à 1988 où il est formé aux arts de la scène au sein de l'ensemble Kotéba d'Abidjan. Installé dans le sud de la France, il est actuellement responsable de la communication de la ville de Lodève.

GEORGES YÉMY

Georges Yémy est né en 1975 à Douala (Cameroun). Il est arrivé en France à l'âge de dix ans où il a fait des études de lettres. Il a notamment publié chez Robert Laffont *Suburban blues* (2006), *L'inévitable histoire de chacun* (2007) et aux Éditions Héloïse d'Ormesson *Tarmac des hirondelles* (2008). Il vit en France.

TABLE DES MATIÈRES

[Préface. Subversive sensualité](#)

Léonora Miano

[Aimer comme Caïn](#)

Insa Sané

[Le confessionnal](#)

Julien Mabiala Bissila

[Fucking tchad!](#)

Frankito

[La petite fille de mon désert](#)

Georges Yémy

[Dans son jilbab de soleil, mon amour](#)

Jean-Marc Rosier

[Hors des murs de l'enfance et de la peur](#)

Edem Awumey

[Carnet d'îles](#)

Alfred Alexandre

[Blackstar](#)

Sunjata

[Redux](#)

Felwine Sarr

[Un papillon](#)

Julien Delmaire

[Blue Hotel](#)

Léonora Miano

[Notices des collaborateurs](#)

DANS LA MÊME COLLECTION

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Une aiguille nue, Nuruddin Farah

Mémoire errante (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique

Dessalines, Guy Poitry

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Je ne suis pas Jack Kérouac (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes

Saison de porcs, Gary Victor

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Laure Morali

Les immortelles, Makenzy Orcel

Le reste du temps, Emmelie Prophète

L'amour au temps des mimosas, Nadia Ghalem

La dot de Sara (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant

L'ombre de l'olivier, Yara El-Ghadban

Kuessipan, Naomi Fontaine

Cora Geffrard, Michel Soukar

Les latrines, Makenzy Orcel

Vers l'Ouest, Mahigan Lepage

Soro, Gary Victor

Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance

L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson

Détour par First Avenue, Myrte Devilmé

Éloge des ténèbres, Verly Dabel

Impasse Dignité, Emmelie Prophète

La prison des jours, Michel Soukar

Coulées, Mahigan Lepage

Maudite éducation, Gary Victor

Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor

Jeune fille vue de dos, Céline Nannini

L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau

La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop

Les chants incomplets, Miguel Duplan

La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar

Cures et châtements, Gary Victor

Des vies cassées, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)

Le testament des solitudes, Emmelie Prophète

Première nuit

Une anthologie du désir

Parlons du corps et de l'intimité avec Alfred Alexandre, Edem Awumey, Julien Delmaire, Frankito, Julien Mabiala Bissila, Jean-Marc Rosier, Insa Sané, Felwine Sarr, Sunjata et Georges Yémy. L'initiative est signée Léonora Miano, romancière. Elle demande à dix hommes, écrivains des mondes noirs, de raconter une première nuit d'amour. Les auteurs sont invités à rompre le silence, à naviguer entre Éros et Thanatos.

Ainsi naît cette anthologie du désir où la rencontre amoureuse, le plaisir et la *sexualité subversive* se déclinent sous une diversité de tons et de formes. Un ouvrage passionnant, tout en frémissements, pulsions et vibrations.

Léonora Miano est née en 1973 à Douala. Installée en France depuis 1991, elle est l'auteure d'une œuvre remarquable. Lui a été décerné le Prix Femina pour son roman *La saison de l'ombre* (Grasset, 2013).